

CAMILO CASTELO BRANCO

LA FILLE DE L'ARCHIDIACRE

Traduction de René Biberfeld

S'IL Y A, CHER LECTEUR, quelque chose de vrai sur terre, c'est ce roman que j'ai l'honneur de vous offrir pour passer certaines heures à vous détendre.

Si vous êtes comme moi, s'agissant de romans (que Dieu vous les livre à vous, ou qu'il me les livre à moi) vous aimerez peupler votre imagination de scènes qui ont été vues, qui se sont réellement produites, qui ont laissé des traces, qui font pleurer, qui font rire. Cette dualité, qui caractérise toutes les choses sur ce globe, constitue en soi un infaillible symptôme du fait que mon roman est l'expression même de la vérité.

Je suis un homme qui sait tout, et bien d'autres choses. Je ne scrute pas la vie de mon prochain, je ne poursuis pas d'un salon à l'autre une idée qui puisse être développée dans un volume de trois cents pages afin de venir ensuite, vil espion, vous le vendre pour 480 réis. Il n'en est pas question.

Tout ce que je sais, et bien plus que je n'espère savoir, m'est raconté par une dame respectable qui ne va pas au théâtre, ni aux courses, qui a des besoins organiques au demeurant honnêtes, parmi lesquels prédomine, entre tant d'autres, le besoin de parler onze heures sur dix. Depuis que j'ai eu la chance de faire sa connaissance, je n'envie le sort de personne, parce que je partage le toit de cette bonne dame, et puis satisfaire le besoin le plus impérieux de ma constitution, celui de rester muet. Nous ne pouvons parler tous les deux en même temps.

Sa conversation, sans ornement, sans prétention, abonde en outre de richesses naturelles, offre d'inappréciables trésors pour un écrivain public, des études sociales nourries par l'observation de faits qui ne sont pas issus d'officines journalistiques, parce que la presse, cela ne fait pas beaucoup d'années qu'elle mentionne les mariages, les décès et les suicides.

Je serais ingrat si je ne précisais pas ici, avec toute la cordialité dont je suis capable, ma reconnaissance à la dite personne qui promet de m'élever au rang d'écrivain véridique, dans un genre où mes collègues mentent toujours.

Au moment déplorable où le couvercle du tombeau fermera ce livre de mon passé, elle s'oblitérera, la veine du romancier, où je me suis ménagé, comme à ma collaboratrice, une immortalité à bas prix.

La public, étonné de ma stérilité, dira alors que mes romans étaient d'elle, et son nom, aujourd'hui obscur, sera exhumé de l'oubli afin qu'elle puisse goûter sa part de la gloire des écrivains du sexe féminin, en ce pays si avare — et c'est tant mieux — en de tels contre-sens.

CHAPITRE I

L'UN DES MARCHANDS les plus aisés, rue das Flores, dans la ville de Porto, c'était en 1815 M. Antonio José da Silva. Le 23 août de cette même année, le négociant de la rue das Flores qui suait le plus, qui soufflait, accablé par la chaleur, c'était le même Antonio José da Silva. 'Monsieur Antonio', comme l'appelaient ses commis, avait ses raisons de suer. Ses joues bouffies et tremblotantes, dilatées par la chaleur de l'été, sécrétaient un jus huileux qui s'écoulait en rigoles sur son triple menton, tandis qu'adhéraient à sa chemise les deux grandes éponges que formaient les deux seins velus de notre malheureux ami.

Le sieur Silva, inquiet, soufflant comme un hippopotame, marchait de long en large dans son bureau. Sa mise était on ne peut plus simple : il portait un caleçon et des espadrilles de sparterie à semelles de liège. Cette tenue, quoique succincte devait être identique à celle que portait Adam après la première au Paradis, elle lui donnait des airs de satyre voluptueusement gras.

Le négociant faisait ses cinquante ans bien sonnés. Son œil droit souffrait en l'occurrence d'un orgelet, il était en plus enflammé par la chaleur.

Fors le dit orgelet, le sieur Silva en avait également un à son esprit. C'était une passion, une passion en son âme, cette impudente angoisse qui peut toucher un cœur brûlant de déchirer ses tissus de cinquante-cinq ans pour faire quatre bonds en l'air.

Qui était la victime de cette passion impétueuse ? C'était une gamine de quinze ans que, sans doute écoeurée par les indécents caleçons du sieur Silva, vous pouvez voir, chère lectrice, au deuxième étage du même immeuble, en train de coudre assise à son balcon, une chatte maltaise sur les genoux, et, à côté d'elle, un perroquet qui donne des coups de bec à ses chaussures en cuir.

C'est une jolie fille pour qui aime un visage ovale, des yeux bleus, du lait et du rose sur des joues, des dents comme des perles, un regard joyeux et pénétrant. Elle bavarde avec son perroquet, et le métal de sa voix a un

timbre sonore et pur qui nous ferait jurer de la beauté de celle qui parle, sans voir ses traits. Le perroquet saute sur sa main, et cette main est petite, les doigts sont longs, rosés à leur extrémité, transparents comme le cou de leur maîtresse, où le Lucifer de Gauthier lui-même verserait une seconde larme, dans l'impossibilité où il se trouverait de donner des armes aux femmes irréprochables (il faut supposer que les plus mauvaises n'en ont pas...)

Tenons pour acquis que Rosa Guilhermina était une beauté, et nous trouverons des excuses à la fatale passion du malheureux négociant qui, à l'étage en dessous, fumait par tous ses orifices et ruisselait par tous ses pores...

Comment cette gamine s'était-elle retrouvée dans la même maison que le négociant.

Je m'en vais vous le dire :

Quatre ans avant, l'archidiacre de Barroso, le père Leonardo Taveira, un vieil ami du sieur Silva, dans une conversation animée avec lui, un dimanche soir, dans les jardins de Campanhã (où chaque semaine ils arrosaient abondamment leurs respectives masses adipeuses d'un excellent vin vert de Cabeceiras de Basto), quatre ans avant, disais-je, voici ce qu'il disait à son ami, le rubicond archidiacre :

– Sais-tu, Silva, que l'avenir de Rosa m'inspire bien des inquiétudes ?

– Ne t'en fais pas. N'as-tu pas, entre mes mains, un bon patrimoine à lui remettre ?! À mon avis, vingt mille cruzados, avec des intérêts à dix pour cent, qui s'ajoutent au capital, cela doit faire, au bout de dix ans, assez pour qu'elle finisse à vingt-cinq par disposer d'une dot, devant laquelle on n'a plus, je crois, qu'à tirer son chapeau.

– C'est une bonne dot, mais ce n'est pas ça qui m'inquiète. Ce que je voudrais, c'est que ma fille ait un bon mari.

– Eh, mon vieux, tu te mets déjà en campagne ? Quel âge ça lui fait, à ta fille ?

– Elle a onze ans, d'ici trois, c'est une femme, elle peut se tailler un avenir à ses risques et périls. Je n'y tiens pas. La petite suit des cours particuliers. Mais ses maîtresses, qui lui apprennent à coudre et à broder, ne sont pas capables de deviner ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille qui... bon, Silva, je vais être franc avec toi...

– Je t'écoute, père Leonardo...

– C'est la fille d'un père et d'une mère... J'ai été ce que tu sais...

– C'est vrai, tu avais le diable au corps, et un certain goût pour les bêtes de contrebande...

– Quant à la mère, si tu veux que je te dise la vérité, il ne fallait pas lui en promettre...

– Pas besoin de me le dire, Leonardo ! C'était une gourgandine à tout poil... Mais, enfin, elle est mariée, et ce n'est plus la même.

– Son mariage m'a coûté cher...

– Vraiment cher. Ce que tu as donné au Français pour installer sa librairie, même si ça ne t'avait rapporté que sept pour cent, cela devrait faire... attends... quatre fois vingt-huit, ça approche de deux suivi de cinq chiffres, cela fait... cela fait...

– L'eau a coulé... N'en parlons plus. Ce qui me préoccupe, c'est la gamine, j'ai fait la bêtise d'aller la récupérer au tour... Elle m'empêche de dormir, Silva. Je pense parfois que cette petite, ça va être la discipline avec laquelle je vais expier toutes les bêtises que j'ai faites.

– Ça en a bien l'air. Comme dit le proverbe : "On est puni par là où l'on a péché." Les vieux nous offrent leur expérience... Tu veux savoir ? Marie la gamine dès qu'elle mettra le nez dehors pour voir d'où vient le vent. Ne lui laisse pas le temps de se faire courtiser. La fenêtre fermée, un mari sous la main, c'était le système de ma mère, qu'elle repose en paix, et mes sœurs n'ont fait aucun chagrin à leur famille.

– Tu as raison, Antonio, mais quand le diable est derrière la porte, ça ne sert à rien de fermer la fenêtre... Écoute... Tu veux bien te marier avec ma Rosa ?

– Comme tu y vas !... Serais-tu le malin qui prend une forme humaine pour venir me trouver ? Tu ne vois pas que j'ai cinquante ans faits et que jamais l'idée stupide ne m'a traversé de me marier ?

– Il y a un début à tout.

– C'est vrai, mais chacun doit tenir compte de ses forces. Je ne peux plus me permettre de ces fantaisies. Ce que je veux, c'est bien manger, et boire encore mieux. Des gamines qui se marient avec des vieillards, ça ne donne rien de bon.

– Tu es obnubilé par le mauvais exemple d'Anna, ta voisine.

– Qui a mis une perruque sur la tête de son mari parce qu'il était chauve. Je ne suis pas moins chauve que ce pauvre João Pereira, qui a laissé ses affaires s'en aller à vau l'eau, à cause de sa femme.

– Ne mesure pas tout à la même aune, Antonio. La petite est docile, elle a le caractère d'une colombe, elle va où on l'amène, elle fera une bonne épouse. Il importe de la prendre quand elle sort de ses langes. Tu connais mieux que moi le montant de sa dot.

– Ne parlons pas de dot, Leonardo... si j'épouse ta fille, peu m'importe ce qu'elle m'apporte... Cela n'a rien à voir... Le pire, c'est le reste.

– Quel reste ?

– Je te donnerai ma réponse demain.

Ils continuèrent en s'étendant longuement sur ce sujet. Silva ramena trois fois sur le tapis la perruque de son voisin, João Pereira.

Le lendemain, l'archidiacre de Barroso trouva son ami songeur :

– Tu y penses encore, Antonio.

– Je pensais à notre affaire. Les femmes, on a intérêt à les considérer

comme une marchandise avariée... Mais, dis-moi, ta fille n'a que onze ans.

– Oui, d'ici deux ans, elle en a treize...

– Si l'on arrivait à s'entendre, ce ne pourrait être que d'ici deux ans...

– C'est vrai.

– Nous en parlerons, alors.

– Non, il faut se décider dès maintenant.

– Pourquoi ?

– Si tu acceptes, la petite ira chez toi tout de suite ; je veux qu'elle soit éduquée par ta sœur, et qu'elle s'habitue à toi, pour ressentir de l'amitié pour toi, et de l'amour viendra plus tard.

– L'amour, oublie-le !... Il ferait beau voir qu'elle se prenne d'amour pour moi !... Moi, si je me marie, ce que je veux c'est une héritière, parce que j'ai autour de moi des neveux, qui passent leur temps à se coiffer, et ne veulent pas rester derrière un comptoir à mesurer des aunes de tissu. Ça me ferait mal de les voir faire main basse sur ce que j'ai eu de la peine à gagner honorablement en travaillant. L'un d'eux s'est mis en tête d'aller étudier à Coimbra pour décrocher un doctorat !... Une vraie girouette ! Mes parents étaient cultivateurs, je suis négociant, et celui qui héritera de ma maison doit venir ici. Quand j'y pense, Leonardo, il me semble que je ferais bien de me marier !... Et si j'avais un fils... là, je te dis, ce serait comme une couche d'or sur le bleu du ciel ! Si je n'avais pas aussi peur des bouches de ce monde, je n'aurais pas mis au tour ce marmot de la Theresa...

– C'est vrai, qu'as-tu fait à Theresa ?

– Je lui ai installé un établissement de marrons grillés à la Ribeira. Cette petite diablesse faisait de l'œil au commis, je l'ai mise dehors. Moi, les dévergondées, je ne les veux pas chez moi.

– Tu as raison ; mais pour ce qui est d'avoir un fils, c'est une chose fort naturelle.

– Ça tombe sous le sens ; je trouve moi, qu'avoir un fils, c'est une chose bien naturelle ; mais tu disais que la petite Rosa...

– Viendrait habiter chez toi, et quand elle aura treize ans, ou plus tôt, avec une licence de l'évêque, tu te maries avec elle...

– Ça, mon vieux, c'est une carte tirée du paquet... Entendu, s'il n'y a pas d'empêchement, j'épouse ta fille.

– S'il n'y a pas d'empêchement... dis-tu ; qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est entendu, s'il n'arrive entre-temps quelque chose qui affecte ma santé ou la sienne...

– Tope là, pas besoin de spécifier cette condition.

Rosa Guilhermina alla s'installer chez le sieur Antonio José da Silva.

Le fiancé prédestiné se prit pour la petite d'une affection toute paternelle. Il lui prodiguait des caresses que la petite acceptait avec une

innocence indifférente, mais un certain agacement intime, elle éprouvait même du dégoût pour sa grosse tête dont les bajoues étaient vermeilles comme deux feuilles d'un cep de muscat en automne.

Quand Rosa passa le cap de ses treize ans, le négociant sentit s'ouvrir les valves de son cœur, qui firent passer dans ses veines un sang plus chaud. Ce n'était pas une fine amour que la sienne ; c'était un amour qui imprimait à sa voix une nouvelle mélodie, pleine de tendresses, que la gamine essuyait avec des grimaces exprimant son agacement.

Comme on n'y répondait pas, ce tendre sentiment réagit.

Le cœur, bouffi par les tissus cellulaires de cet obèse soupirant, regimba dans les cavités de sa propre poitrine, et remonta à la surface des événements avec l'idéal d'un Antony, les accès de jalousie d'un Othello, et la passion chauffée à blanc d'un Manfred en caleçons, comme nous avons eu le désagrément de le voir au début de ce chapitre.

CHAPITRE II

DANS CETTE SITUATION aussi indécente que déplorable où nous avons laissé le sieur Antonio, le père Leonardo Taveira vint le trouver. Il rentrait après avoir dit les vêpres au chœur de la cathédrale.

Le négociant, écrasé par la chaleur, haletait comme un squalé, et se faisait un éventail avec le bas de sa chemise. Il était de plus en plus indécent ! Que Dieu nous vienne en aide, chers lecteurs, c'est un crève-cœur que d'avoir à dire l'entière vérité ! Il y a des moments où l'écrivain public ne peut que rougir. Si vous me voyiez à cet instant, vous me trouveriez d'une puérile candeur.

L'archidiacre ne se montra toutefois pas surpris de l'attitude tragiquement affligée de son ami. Comme il avait chaud, lui aussi, il enleva sa soutane, défit son rabat, se déchaussa, pour étaler ses larges pieds rougeauds dans les confortables mules de l'écarlate marchand d'étoffes.

– Tu as fait mon malheur ! glapit le sieur Antonio en agitant son éventail de la main gauche, et en essuyant avec son essuie-main les plis humides de son cou.

– J'ai fait ton malheur ! comment ça ? rétorqua le bénéficiaire, en bouchant de l'index de sa main droite une de ses narines, pour s'y coller de la main gauche, en reniflant, une solennelle prise.

– Comment ça ? Tu me le demandes encore ? C'est ta fille, je ne cesse de me faire de la bile à cause d'elle ! ! C'est une ingrante qui me rit au nez quand je la cajole !

– Laisse passer le grain, le remède ne se trouve pas à Rome. Je t'ai déjà dit que je suis père, et que j'ai des droits sur ma fille. Veux-tu ou non

l'épouser, Antonio ?

– Tu me le demandes alors que je ne sais plus où j'ai la tête !... Je donnais trente mille cruzados, et je voulais que ta fille me trouvât à son goût ! On dirait bien que c'est un mauvais sort qu'on a jeté sur moi !...

– Je briserai ce mauvais sort...

– Je ne vois pas comment. La petite, pour une raison ou pour une autre, ne peut pas me voir en peinture, depuis une bonne année. Il y a anguille sous roche... Je n'en suis pas sûr, mais j'ai l'impression qu'elle se laisse courtiser par le fils du João Retrozeiro, le mercier, elle passe son temps à lire derrière les vitres.

– Vraiment ?

– Il me semble bien. Mon Angelica s'en est déjà doutée, elle l'a grondée. Rosa a levé la tête, et elle a dit qu'elle n'avait de bontés pour personne.

– Ah ! Elle a dit ça ? Laisse-moi donc seul avec elle...

– Tu m'as entendu, Leonardo, je ne veux pas que tu l'attrapes. C'est encore vraiment une enfant, et il se peut que ma sœur se soit trompée. Ce sont là des idées d'Angelica qui m'a enfumé neuf fois avec de feuilles de tabac frais et du trèfle pour rompre le charme que m'avait jeté Theresa, la bonne. C'est une tête de mule. ne lui dis rien pour l'instant à ce sujet. Conseille-lui de se marier avec moi, d'éprouver de l'amour pour moi, je lui donnerai tout l'or et tous les vêtements qu'elle voudra. Je l'amènerai voir des comédies italiennes, et il n'y aura pas de noble dame qui prenne le pas sur elle pour ce qui est de la mise.

L'énergie qui se dégage de ces propos vous montre qu'une douleur aussi sublime ne devait pas être celle qui s'exprimait dans des poussées d'une chaleureuse éloquence ! M. Antonio José da Silva, se hissant au-dessus de sa classe, se sentait hardiment grandi par l'angoisse d'être rejeté. Il aurait donné trente mille cruzados pour se ménager l'amour de Rosa Guilhermina ! Il promettait de l'amener voir des comédies ! Il récompensait son amour avec des vêtements que feraient se ronger d'envie les aristocrates de Porto ! Je voudrais que Rosa réclamât un carrosse. Si le sieur Antonio accédait à cette demande extravagante, alors, chers lecteurs, je serais le premier à réclamer qu'on réserve une date glorieuse, un petit coin dans l'Histoire de la civilisation de la rue das Flores, au sieur Antonio José.

La farouche donzelle n'avait rien voulu entendre.

Ému par les plaintes de son futur gendre, l'archidiacre monta au deuxième étage, et alla trouver, la moutarde commençant à lui monter au nez, sa fille rebelle qui apprenait à son perroquet à dire : "C'est le roi qui va à la chasse."

– J'étais parti à la chasse, et c'est toi que je chassais... dit son père d'un ton affable, en rapprochant une chaise de sa fille tout aussi souriante qui lui baisait la main.

– Je n'en savais rien... Je suis restée toute l'après-midi, ici, à travailler, toute seule.

– Madame Angelica n'y était pas avec toi ?

– Non, mon père. Je crois qu'elle est allée rendre visite au Saint Sacrement...

– Mais c'est encore ton amie, comme elle l'a toujours été...

– Va-t-en savoir... Il me semble que non...

– Tu lui as donné une raison, Rosa...

– Moi, aucune.

– Qu'as-tu dit aujourd'hui à M. Antonio ?

– Je ne m'en souviens pas... À quel sujet ?

– Au sujet de ton mariage.

– N'en parlons pas, mon père... Je suis trop jeune, je ne veux pas me marier.

– *Je ne veux pas !*... Est-ce une chose à dire à son père ?

– Vous ne voudrez pas faire mon malheur. Je ne peux pas être heureuse en me mariant avec M. Antonio. Je préfère être bonne, servir les autres, ou travailler pour vivre...

– Ne fais pas l'enfant, Rosa. Regarde... Une fois mariée avec cet homme, tu seras très riche, tu pourras faire tes quatre volontés...

– Je préfère être pauvre... Cela me lève le cœur d'appeler mon mari un homme que je pourrais prendre pour mon grand-père. Je ne peux pas, c'est impossible, mon père. Ce me sera plus facile de mourir que de l'épouser.

– À ce qu'on dirait, tu résistes à la volonté de ton père.

– Cela me coûte vraiment ; mais vous aurez pitié de moi, mon père, vous ne voudrez pas que je sois toute ma vie malheureuse.

– C'est ce que je veux éviter à tout prix ; c'est justement pour cela que je te donne l'ordre d'épouser M. Antonio José da Silva.

– Tuez-moi, si vous voulez ; mais ne m'obligez pas à me marier, non.

– De deux choses l'une : ou tu te maries, ou tu entres à l'hospice des orphelines de São-Lazaro.

– J'entrerai à l'hospice, j'irai où vous voudrez que j'aille, mon père, je me ferai même carmélite, si telle est votre volonté.

Cette opiniâtre résolution stupéfia l'archidiacre, et le convainquit que sa fille n'avait rien fait qui justifiât les soupçons d'Angelica, une bigote qui croyait aux envoûtements, aux mauvais sorts et aux loups-garous. Si la petite avait une amourette avec le fils de João Retrozeiro, elle n'accepterait pas avec une telle présence d'esprit la perspective d'une retraite. C'est ce que pensait le licencié, qui avait une grande expérience du monde, laquelle lui avait coûté fort cher, si l'on en juge par le montant des sommes qu'avait dû réunir le négociant, en estimant les dépenses qu'avait entraînées la mariage de la mère de Rosa.

Entêté, comptant sur ses bonnes façons, il entama d'aimables négociations avec la jeune fille. Il lui peignit le mieux qu'il put l'avantage d'être bientôt une veuve riche, et la liberté qu'elle aurait alors de choisir un mari plus gaillard. Il revint sur l'attrait des vêtements et des diamants : il lui représenta les délices du théâtre ; il flatta sa vanité, en l'imaginant enviée par les femmes de tous les négociants de Porto ; et pour ne pas clore son propos sans quelque considération immorale, il lui servit, avec des expressions équivoques, un discours fort peu chrétien sur les devoirs d'une femme mariée.

Rosa ne voulut pas en démordre. Le prêtre s'emporta de nouveau ; il laissa tomber sa boîte, sous l'effet de l'indignation ; il déposa sur le devant de sa chemise quatre projections de tabac à priser ; de l'écume perla aux coins de sa bouche ; il marcha sur une patte du perroquet, écrasa l'arrière-train de la chatte, qui sauta en feulant sur le rebord du balcon, et finit par dire, d'une voix caverneuse, que, sans plus attendre, Rosa serait enfermée le lendemain à l'hospice de São-Lazaro, où elle ne verrait ni soleil, ni lune.

Le sieur Silva avait entendu les derniers hurlements, il se fâcha contre le prêtre. Son amour ne consentait pas qu'on outrageât Rosa, quoiqu'elle fût ingrate. Il montait l'escalier, en caleçons, en s'éventant avec sa chemise ; mais, à mi chemin, il se regarda, et s'aperçut, qu'en toute conscience, il n'était pas présentable. Il revint sur ses pas pour enfiler des pantalons de lin, au moment où l'archidiacre descendait, la tête de la couleur d'une langouste, les yeux gonflés et rouges comme deux arbrouses sauvage.

– Tu ne fais que des bêtises, Leonardo, dit le négociant, qui suffoquait en essayant d'introduire à grand peine sa cuisse dodue dans des pantalons qu'il avait entrepris de mettre à l'envers, car il ne savait vraiment plus où il en était.

– Je ne fais pas de bêtises. Je suis père, et veux être obéi.

– Que vas-tu faire ?

– Demain elle va entrer de force à l'hospice.

– Garde-t-en bien ; ne va pas t'en prendre à la petite à cause de moi. Je ne consens pas...

– Je n'ai pas besoin de ton consentement, c'est moi que cela regarde, pas toi. Nous verrons qui l'emportera.

– Il n'y a donc rien d'autre à faire, Lenardo ?

– Rien. Une vraie tête de bois. Elle ne veut pas se marier quoi qu'il lui arrive. Elle dit que ça la dégoûte, l'idée d'être ta femme.

– Ah bon ?! fit M. Silva atrocement blessé dans sa vanité. Eh bien, dans ce cas, fais ce que tu voudras, et enlève-la de chez moi, aussi tôt que possible.

– Écoute, Antonio... J'ai l'impression que dès qu'elle se verra enfermée

au pensionnat où elle ne connaît personne, sans la moindre fenêtre donnant dans la rue, la petite changera d'avis, et voudra se marier.

– Avec moi ? Ça, jamais ! Dieu m'en préserve ! Tant pis pour elle ! Tu te rappelles la perruque de mon voisin ?

– N'y pense plus mon ami, tous les maris ne sont pas chauves. et toutes les femmes ne leur font pas des raies. Laisse du temps au temps. Qui entame le combat avec des femmes, entame un combat avec le diable. Il faut les supporter. Sais-tu ce que j'ai souffert avec elles ?

– C'est moi qui n'ai pas la tête aux bagatelles... J'étais bien tranquille, il y a trois ans ; pourquoi es-tu venu me déranger avec cette affaire que tu m'as proposée à Campanhã ? Garde ta fille, je mourrai célibataire.

En disant cela, M. Antonio José da Silva, qui avait retrouvé un peu de bon sens, buvait une limonade, tandis que l'archidiacre de Barroso enfilait ses chaussures à boucles.

À ce moment-là, Mme Angelica entra en mantille, avec un chapelet d'ébène aux mains, qu'elle portait sur son sein ; elle respirait la dévotion.

– D'où viens-tu, Angelica ? lui demanda son frère.

La béate grommela, et monta au deuxième étage
Cherchons à savoir d'où venait Angelica.

CHAPITRE III

ROSA GUILHERMINA devait être plus ou moins touchée par des sorts, c'était pour Mme Angelica parole d'Évangile. Que la fille du péché, comme l'appelait la dévote, séduite par le démon, se laissât courtiser par le fils du mercier, ça, ce n'était pas clair comme de l'eau de roche.

S'agissant des sorts, Dieu avait laissé sur terre des personnes vertueuses, des femmes pleines de sagesse, qui les brisaient, et pour deviner ce que recélait le cœur de la petite, la sœur de M. Antonio savait que le remède ne se trouvait pas loin.

Mme Angelica avait entendu la conversation de son Antonio avec Rosa Guilhermina le matin du jour où se déroulèrent les scènes ridiculement funèbres du précédent chapitre. Elle entendit des choses qui la forcèrent à se signer trois fois, à brûler de la rue dans sa chambre, et dans celle de la petite. Il semble que la timide sexagénaire redoutait que l'esprit malin qui s'en prenait à Rosa et ne vînt, pour changer, se divertir dans son corps immaculé.

Après avoir fait ses ablutions, et avalé son dîner, qu'elle bénit trois fois, avant de l'engloutir jambes croisées, craignant une attaque souterraine du démon, elle ajusta le capuchon de sa mantille, s'arma de son rosaire

béni par Grégoire XVI, accrocha deux amulettes et un pied de cerf à l'épaulette de gilet, et sortit.

De la rue das Flores à Miragaya, elle faisait de petits sauts comme un poulet aux ailes coupées. Près de l'ancienne maison de la Compagnie, Mme Angelica frappa à la porte basse d'une demeure de plain pied. La porte fut ouverte par une vieille inqualifiable, indéfinissable, un mélange de tous les animaux repoussants du mille-pattes à la cigogne. C'était Mme Escolastica, sorcière, devineresse, une dame savante qui s'entretenait avec l'invisible par le truchement d'un tamis et de cartes.

– Entrez avec Dieu, dévot de Notre Seigneur. Je connais la raison de votre visite.

– Déjà ? loué soit Dieu !

– La petite Rosa ne veut pas se marier.

– Même de la main de Dieu notre père... Il y a un sort là-dessous. Je voudrais que vous me disiez si l'âme damnée qui tourne la tête de ma gamine, ce ne serait pas le fils du mercier, qui s'appelle José.

– Voyons ça... dit Mme Escolastica, remplissant par deux fois de tabac sa narine gauche, qui avait l'air d'une moule grand ouverte, en battant un paquet de cartes usé.

Mme Escolastica se signa, et prononça la prière qui suit, en disposant les cartes en quatre tas, au-dessus desquels elle fit aussi des signes de croix :

"Saint Cyprien, vous avez été évêque et archevêque, vous avez passé sept ans en mer, vous vous êtes sustenté de votre divine grâce, vous avez brisé sept sorts grâce à votre divine épouse, et vous avez fini par vous déclarer. Déclarez-moi ici si Ros a se laisse courtiser par José, le fils du mercier."

Puis se tournant, avec un air sibyllin et tragique vers Angelica :

– Rosa est la dame de carreau, et José le roi de carreau. Elle sort ici avec le sept de pique, qui signifie une passion de l'âme. Voici José tourné vers elle en corps et en pensée, c'est son valet de carreau. Voilà un autre homme, c'est son frère ; elle lui tourne le dos, et lui adresse des mauvaises paroles, c'est le cinq de pique. Au milieu, voilà des larmes, c'est le cinq de cœur, et l'as de pique le confirme. Son frère se trouve là, avec le sept de cœur, ce qui signifie de la nourriture et des boissons, et elle se tourne vers le sept de trèfle, qui désigne un penchant prononcé, et le six de trèfle à la porte qui donne sur la rue. Voilà la dame de pique, qui est une dame à la méchante langue à cause d'une grosse somme, le deux de carreau, vous voyez ? Demain, elle va faire du chemin ; voilà le deux de pique, là, l'as de carreau, qui désigne l'église, et le quatre de trèfle qui signifie la tombe... Que Dieu me vienne en aide !...

Le teint de Mme Angelica prit un teint de cidre, elle se signa. Cela dit, Mme Escolastica répéta sa miraculeuse opération, et découvrit quelque chose de *nouveau*. Ce qui était nouveau, c'était une rangée de cartes sans figure. Ce qui était nouveau, c'était la confirmation du quatre de trèfle, et un certain as de cœur, dont la diseuse de bonne aventure donna le sens à l'oreille d'Angelica, qui fit une grimace et un nouveau signe de croix. Cette grimace, lectrice avisée, je l'ai faite aussi quand on m'a raconté cette effrayante histoire.

Ces opérations terminées, les cartes furent remplacées par le crible.

Mme Escolastica, fort versée dans les deux branches des sortilèges, plaça le crible de profil, et y mit un Seigneur crucifié, quelques grains de chapelet, et trois vinténs d'argent. Puis elle enfonça d'un côté les pointes de ciseaux fermés, et d'autres ciseaux de l'autre côté. Après quoi, avec de grands gestes, sous l'œil attentif de Mme Angelica qui murmurait le credo en faisant le signe de croix, la devineresse dit :

"Que tamises-tu, toi qui tamises ? Du pain pour toute la chrétienté. Par le pouvoir que détient Dieu, je te demande de me dire si Rosa va se marier avec M. Antonio ; si elle va se marier, tourne-toi vers la droite, sinon, tourne-toi vers la gauche."

Le crible oscilla quelques secondes avant de rester tourné vers la gauche.

La pauvre Angelica laissa pendre sa lèvre inférieure qui, quatre ans avant, touchait la pointe de son nez ! Elle était profondément triste, atterrée ! Son œil gauche trahit le poids qui lui pesait sur le cœur. Une larme, couleur piquette, roula paresseusement sur les verrues de son visage.

– Vous voulez savoir, Madame Angelica ? dit Escolastica, émue, fourrant sa pincée de tabac dans l'anfractueuse caverne de sa narine droite... Vous voulez savoir ? Nous allons *prendre* la jeune fille.

– C'est que j'éprouve quelques scrupules, et j'ai peur que Dieu me punisse.

– C'est maintenant qu'il vous punit. Vous allez apprendre à votre frère cette prière : *"Que saint Marc te marque, que saint Manso t'adoucisse, que les quatre Évangélistes battent à la porte de ton cœur, que la Très Sainte Trinité te confirme dans ma volonté, pour que ni dans ton lit, ni à table, ni dans ton foyer, sans moi tu ne puisses rester, rire, et parler, ceci là, là, là conformément au pacte."* Votre frère prononcera cette prière, et quand il dira *"conformément au pacte"* il frappera trois fois le sol de son pied droit. Au bout de neuf jours, où je prierai la neuvaine des âmes, où j'écouterai les voix, vous viendrez me trouver, et nous verrons s'il faut apporter du linge à elle pour l'enfumer dans les quatre coins au

réchaud de saint Cyprien.

Madame Angelica jugea qu'elle n'avait pas perdu ses deux *patacões*¹ et passa le reste de l'après-midi à réciter les vers de saint Grégoire, et la neuvaine de sainte Apollinaire, à São-João où se trouvait exposé ce jour-là le Très Saint.

C'est de là que venait la sœur de M. Antonio José da Silva.

Après avoir replié sa mantille et sa jupe de laine, Mme Angelica descendit chercher son frère, et reniflant aux quatre coins du salon, elle vit que personne ne lui témoignait le moindre intérêt pour la terrible révélation qu'elle allait faire.

– Alors, tu sais ce qui nous arrive ? demanda-t-il, en sifflant son second gobelet de limonade.

– Qu'est-ce qui s'est passé, mon petit Antonio ?

– Rosa s'en va demain.

– Elle s'en va ! Loué soit Dieu !... Escolatisca me l'a bien dit !...

– Qui est cette Escolastica ?

– C'est une femme qui craint fort Dieu, qui voit ce qui se passe dans l'âme...

– Laisse tomber les superstitions... Ne gobe pas n'importe quelle bourde...

– Seigneur ! Ne parle pas comme ça, Antonio, Dieu pourrait te punir, et elle pourrait l'apprendre... Si tu savais ce qu'elle m'a dit...

– Je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir... C'est vraiment une manie ! Interroge là-dessus le père Leonardo, et tu verras comme il éclatera de rire...

– Que m'importent les éclats de rire du père Leonardo !... Non... celui-là, il n'a rien à voir avec moi !... Des prêtres avec des filles... Je ne veux pas les suivre, même pour aller au ciel... Sais-tu que ce fameux archidiacre m'a bien l'air d'un jacobin !... Que Dieu m'aide, si c'est péché de le dire... Tais-toi, ma bouche...

Cette femme dévote, incapable de diffamer son prochain, donnait une tape sonore à ses lèvres, en apostrophant sa bouche trop bavarde, elle lui imposa un silence qui, plus éloquent que la bouche, d'après ce que dit le poète latin, parla ainsi :

– Je sais à quoi m'en tenir avec ce prêtre !... Il ne dit pas la messe, ne prêche pas le carême, ne va pas aux chemins de croix, comme le père Aniceto, mon confesseur, et le père Benedicto des Carmélites, qui fait des exorcismes. Dieu me vienne en aide, continua-t-elle à voix haute, mais je ne fais aucune confiance aux prêtres qui ont des filles, marient les mères à d'autres, et par-dessus le marché avec un traîne-savates de France, un hérétique, un jacobin dans son âme et dans son corps...

¹ Le patacão valait 320 réis, l'équivalent d'un excellent repas (NdT)

– Tais-toi, tu dis des sottises. Le père Leonardo est un homme honorable, qui ne va pas aux chemins de croix, mais ne craint pas Dieu. S'il a fait un faux pas, une tache peut tomber sur du beau linge. Et s'il n'était pas un bon père, il n'obligerait pas sa fille à entrer demain à l'institution de São-Lazaro.

– Que me dis-tu, Antonio, de mon âme ? Rosa va donc à l'institution ?

– Oui, il ne manquerait plus que non !...

– Elle l'a bien dit, la servante de Dieu ! Ah ! Tout ce qui nous arrive, c'est comme elle l'a dit, la magicienne... L'as de carreau, il était là, l'as de carreau, Antonio ! Ne recommence pas à prendre les prédictions sous la jambe. Elle me l'a dit, et bien d'autres choses encore... Bénis soient les deux *patacões* !

– J'ai l'impression, femme, que tu as perdu la raison ! Comme si cette finaude de vieille pouvait savoir tout ça ! Elle a essayé de deviner !

– Tu ne m'as pas l'air bien catholique, Antonio !... Par le saint nom de Jésus ! À part cette servante de Dieu, quelqu'un pouvait-il prédire ce qui allait arriver ? Ne fais pas ta mauvaise tête, mon bon frère. Rappelle-toi les sorts que t'a jetés Theresa (Dieu lui pardonne si elle est morte) cette dévergondée avait emporté tes caleçons qu'elle avait pris dans ton linge sale pour les faire bénir par une sorcière de la rue Chã, et s'il n'y avait pas eu cette bonne âme de Escolastica, tu aurais encore le démon dans les jambes, Dieu me pardonne !...

– Va-t-en, Theresa n'avait aucun démon ...

– Elle n'en avait aucun... Tu n'as pas vu son obstruction au ventre, qu'elle a apporté, et ce n'est qu'avec les prières de Escolastica que le mauvais sort a été brisé pour elle, et pour toi ? Que le Seigneur te vienne en aide !... Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai ce que tu as dans la tête.

– C'est bon... Allons plutôt nous occuper du dîner, il est neuf heures.

– Anna coupe les légumes pour le bouillon... Avant cela, je veux te dire deux mots.

– Dis-les.

– Mais tu ne vas pas jouer les incroyables. Tu veux que la petite Rosa se marie avec toi ?

– Moi, non.

– Non !... Sainte mère de Dieu !... Si je te comprends bien...

– Je veux qu'elle éprouve au fond d'elle-même de l'affection pour moi... Si c'est contre sa volonté, je ne veux personne.

– Et si je t'apprends un moyen de lui inspirer de l'affection, au fond d'elle-même ?

– Va voir ailleurs si j'y suis ! Tu deviens de plus en plus en sotte.

– Bien sûr ! mais n'oublie pas que ce n'est pas la vieillesse.

– Ça non, mais tu pourrais mieux connaître le monde à soixante-neuf ans... Tu as quatorze ans de plus que moi.

– Et alors ? Tu crois que je suis aussi bête que la vieille tante Brizida, qui a passé les quatre-vingt-douze ans ?

– Je l'ignore... Tu veux que je te dise ? Mets un saucisson dans le pot, et envoie les passions au diable, ainsi que ceux qui s'engraissent avec.

– Écoute, Antonio... Je ne veux pas te voir comme ça... tu m'as bien l'air d'avoir pris les façons des sigisbées qui vont au théâtre et à la messe de dix heures à São Bento, à cause des bonnes sœurs qui, Dieu me pardonne, ne s'embêtent pas avec la sainteté qu'elles affichent !... Elles traînent toujours aux grilles, ces aguicheuses, qui n'ont même pas l'air de religieuses, d'épouses de l'agneau immaculé, et qui parlent de la vie de leur prochain !... Que les cinq plaies me viennent en aide, et la croix bénite.

– Va mettre la table, femme, et regarde ce qu'elle fait la gamine, je vois d'ici le fils du mercier à la fenêtre.

– Ah, tu vois ? Faudrait pas qu'elle se laisse conter fleurette d'ici...

– Tu l'as vue ?

– C'est Escolatica qui me l'a dit.

– Elle peut crever ! Si je m'écoutais, elle aurait droit à un bon coup de coude...

– Seigneur ! Que dis-tu ? Tu veux te faire foudroyer ! Demande pardon à la servante de Dieu, sinon, les paroles qu'elle m'a dites ne te serviront à rien...

– Quelles paroles ?

– Les paroles qui vont faire que la Rosa marche derrière toi, comme le fil derrière l'aiguille. Mais il faut absolument y croire. Si tu les prononces, tu verras, Antonio !...

– Ce sont des paroles qu'il faut lui dire à elle ?

– Non... Dès que tu la verras, tu diras au fond de ton cœur...

– Tais-toi...

– Je ne vais pas me taire... Ce serait contraire à mes scrupules, de me taire... Je vais te les dire : "*Que saint Marc te marque, saint Manso t'adoucisse, que la Très Sainte Trinité te confirme dans ma volonté... et... attends... laisse-moi voir si je me rappelle... Ah! Ça me revient... pour qui ni au lit, ni au foyer, sans moi, sans moi tu ne puisses rester, rire, et parler, ceci là, là, là, conformément au pacte.*" Quand tu l'auras dit, tu dois battre le sol de ton pied, une fois, deux fois et trois fois...

À la troisième, Mme Angelica écrasa sous son pied la malheureuse queue de la chatte, qui lâcha un cri douloureux, et se vengea de cette offense en plantant profondément ses grilles sur l'oignon de l'orteil gauche de sa maîtresse. Angelica poussa un hurlement, tout frémissant

d'angoisse. La chatte grondait, le poil hérissé, dans un coin de la pièce, et M. Antonio était secoué d'un franc éclat de rire qui mettait en mouvement ses grasses mandibules.

CHAPITRE IV

LE SAUCISSON FUMAIT sur la table, entouré de petits pois détremés. À côté, des écuelles d'un bouillon bien assaisonné, enrichi d'une potée bien grasse, dégageaient une odeur appétissante, qui lubrifiait le palais des garçons de la boutique, auxquels on n'accordait que l'odorat.

Angelica était allée dire à Rosa de venir à table, tandis que son frère taillait des tranches épaisses d'un gros saucisson de Lamego. La jeune fille, qui boudait, ne voulut pas souper, et, pour échapper aux instances de la vieille opiniâtre, elle se plaignit d'une migraine, en se couvrant la tête avec un drap.

Le négociant affichait sur son visage un profond dépit, et essayait de donner à ses paupières épaisses un air sombre, qui donnerait de sa douleur une noble idée, que démentaient ses mâchoires qui se gavaient de viande de porc et de petits pois aromatisés.

Une fois assuré que l'ingrate fille de l'archidiacre ne viendrait pas à table, le sieur Silva ne vit plus l'utilité de ce visage funèbre, lâcha la bride à son front tyranniquement froncé, et mâcha, en rugissant comme les dieux d'Homère, ce souper substantiel.

Angelica, de son côté, mangea bien, et se resservit dans le bouillon, dont, à l'en croire, les anges pouvaient se repaître. Elle rendit grâce à Dieu, et à tous les saints de sa connaissance, c'est à dire tous, et certains discutables, tandis que son frère, à chaque patenôtre, faisait un rot qui aurait pu, sans hyperbole, être qualifié de rugissement.

Le dernier, et le plus strident, il l'a lâché dans sa chambre, où enfin cette âme tourmentée et cet estomac retourné devaient se donner *rendez-vous* pour un sommeil réparateur de sept heures.

Mme Angelica, reportant au lendemain une nouvelle attaque contre l'incrédulité de son frère, entama, dans sa chambre, la neuvaine des âmes, qui lui avait été imposée par la dévote Escolastica, et qu'elle ne put scrupuleusement terminer parce qu'elle s'endormit au milieu de la prière, en essayant de chasser, avec des formules de conjuration, le démon du sommeil, son implacable tentateur. Sa dernière apostrophe se confondit avec le profond ronflement de son frère. Leur ronflement à tous les deux, un horrible duetto, réveillait de funèbres échos dans la maison. Tout le monde dormait, sauf Rosa.

Rosa ne dormait pas, parce qu'elle tendait l'oreille à chaque quart que sonnait l'horloge de São Domingos.

Il manquait le dernier des dix heures quand la promesse du négociant enfila une robe, sauta du lit, ouvrit prudemment la fenêtre qu'éclairait le clair de lune, ce traître confident des nocturnes amants, qui peuvent à peine sourire le jour, et ne laissent voler que la nuit leur cœur chauve-souris.

À la fenêtre en face se dessinait une silhouette, et dans la rue déserte, l'on ne voyait pas de maudits groupes ; une innovation inutile de la *garde municipale*, qui nous laisse entendre que le nombre des voleurs a augmenté ainsi que les progrès de la civilisation, bien que les journaux nous étourdissent chaque jour en nous présentant un catalogue des vols.

On pouvait en 1815 se courtiser honnêtement d'une fenêtre à l'autre, rue das Flores, sans qu'une insolente patrouille passât dessous pour témoigner sur la vie privée de ceux qui la payaient. Elle pouvait chuchoter des délices, la donzelle tapie dans sa mansarde, à la rue, sans que l'extatique soupirant, transporté par le tendre son de cette voix ne craignît le brutal *Circulez !* d'un janissaire. On pouvait, en fin de compte, faire tenir le crochet d'une échelle de corde au troisième étage, grimper tranquillement, parler deux heures de divers sujets honnêtes, et redescendre, sans craindre de trouver la corde coupée derrière soi par un sauvage armé à nos frais, qui nous amène au corps de garde digérer la substance de cette délicieuse entrevue.

Bienheureux donc, ceux qui se sont conté fleurette en 1815.

Mais ne commettez pas le sacrilège, honnêtes lectrices, de supposer que la susdite échelle ait écorné de son crochet la réputation de Rosa. Non, Mesdames. La fille de l'ecclésiastique ignorait cette invention de l'intelligence humaine, ce courant électrique qui rapproche deux cœurs, l'échelle de corde, enfin, dont personne n'a imaginé qu'elle fût chargée d'électricité, mais à propos de laquelle je déclare moi-même, qui aime ma patrie et les gloires de cette terre, à l'académie royale des sciences, qu'elle en est chargée, et je lui offre cette découverte, comme digne de ses importantes recherches.

Elles étaient plus sérieuses, les raisons qui avaient poussé la vertueuse Rosinha à faire signe à José Bento, le fils du mercier, de venir lui parler à cette heure, une initiative qui, si on la divulguait, ferait jeûner Angelica deux ans, au pain et à l'eau, et ferait, sans le pain, venir l'eau à la bouche de beaucoup de commis des boutiques voisines, qui à cette heure ronflaient comme chanoines à mâtines.

C'était la deuxième fois que la promesse du sieur Silva, s'exposait au crime abominable de bavarder à pas d'heure de sa fenêtre à celle d'en face. José Bento, à quinze ans, était un garçon qui rougissait pour un

rien, et si inutile, à en croire l'opinion publique, que sa famille avait décidé de le faire frère lai. Il avait seize ans, et il étudiait le latin, au grand effarement de son maître, qui, en quatre ans, n'avait pu parvenir à lui enseigner les rudiments de cette matière, sans qu'il proférât quatre âneries pour chaque règle. Dans son genre, c'était un prodige ! Pour devenir frère lai, il ne lui manquait que d'avoir l'âge, cependant, de science, il en avait assez pour en faire profiter la communauté.

Ce qu'il avait, mise à part la science, c'était une engageante mélancolie, contemplative et romanesque. S'il avait été de nos amis d'estaminet, José Bento passerait aujourd'hui pour un esprit tourmenté, un jeune homme dévoré par des illusions, un sceptique au cœur ciblé d'angoisses, et parviendrait, en ne parlant pas, à faire partie du cercle des Safi des Puces.

Il n'était pas sans disposer d'une tête spacieuse à cet usage. Un petit coup de rasoir sur les racines capillaires de son front suffirait pour nous offrir un visage artistique où les sectaires de Spurzen verraient du génie, et le respectable public de la niaiserie.

C'était là le soupirant de mademoiselle Rosa Guilhermina, qui va s'exprimer d'une voix émue, vibrante, et mélodieuse.

– Monsieur José...

– Je suis là, Mademoiselle Rosa... Vous ne me voyez pas ?

– Je vous vois... Maintenant, je vous vois...

– Comment ça va ?

– Bien, et vous ?

– J'ai été bien malade aujourd'hui.

– Oui ? Qu'est-ce que vous aviez, Monsieur José ?

– J'ai eu très mal au ventre.

– Ce sera le chaleur...

– Ce doit être ça ; le médecin est venu et m'a dit de prendre des bains *semicuplos*...

– Plaise à Dieu qu'ils vous fassent du bien. Savez-vous donc que je m'en vais de cette maison ?

– Vous vous en allez ? Pour aller où, Mademoiselle Rosa ?

– À l'hospice de São-Lazaro.

– Pourquoi ?

– Mon père s'obstine à vouloir que je me marie avec M. Antonio, et moi...

– Que la fièvre quarte l'emporte ! Il veut vous marier de force avec un vieux comme ça ?

– C'est ça ; et moi, je ne veux pas...

– Vous avez parfaitement raison. Moi aussi, même si la fille d'un roi voulait se marier avec moi, tant que je penserais à vous, il me serait plus facile de me jeter par cette fenêtre dans la rue que de me marier avec elle.

– C'est qu'il y tient ! Je lui ai dit encore aujourd'hui que j'étais capable

de m'enfoncer dans l'oreille le fuseau de Mme Angelica, si l'on voulait m'imposer ce mariage...

– Alors, c'est sûr, vous partez pour l'hospice ?

– Je préfère ça, je préfère être bonne sœur.

– Eh bien, je vous le dis encore, je vais me faire frère lai, si vous vous faites bonne sœur...

– Je ne sais pas, moi, ce qui va arriver... Il se peut qu'en voyant que je ne change pas d'avis, mon père me retire de l'hospice.

– C'est vrai, et s'il en est ainsi, je ne veux ni être moine, ni que mon père me déshérite.

– Le pire, c'est que nous ne nous reverrons plus...

– Non ? C'est vrai que non. Là-bas, chez les orphelines, on dit qu'il n'y a pas de fenêtres.

– Il n'y en a pas, c'est vrai ; mais si nous pouvions nous écrire...

– Là oui ; si nous pouvions nous écrire, ce serait bien ; mais vous vous mettez à vous amuser avec les autres jeunes filles, et vous m'oubliez.

– Ça non, je ne vous oublierai pas. Ça fait plus d'un an que je suis habituée à vous voir, et ça prendra du temps pour que je vous oublie...

– Si vous saviez l'amour que j'ai pour vous !... Ça fait quatre ans de suite que je rêve de vous, je n'arrive pas à apprendre mes leçons, et je n'ai pas envie de manger. Ma mère m'a dit pas plus tard qu'aujourd'hui : ce garçon doit être victime du mauvais œil. Je n'arrive pas à dire que vous allez partir de cette maison ! Écoutez... Si vous partez, Rosinha, je pars, moi aussi...

– Pour aller où ?

– Je vais à Passos étudier le latin. Mon père veut que j'entre au collège pour apprendre plus vite ; jusqu'ici, je refusais, parce que je me languissais de vous, maintenant, ça ne me fait plus rien de quitter cette maison.

– Où habite le maître ?

– Dans la ruelle de Cancela Velha.

– Eh bien, si je trouve quelqu'un pour vous écrire, je vous enverrai des lettres.

– N'oubliez pas, alors.

– Au revoir.

– Au revoir, ça me ferait plaisir que vous alliez bien...

Les fenêtres se fermèrent, et la lune au ciel mit un voile noir sur son visage, comme si elle était attristée de la déchirante agonie de ces deux malheureux ! Ces phrases poignantes avaient la pureté d'un furieux combat au sein de ces deux cœurs. Vous attendez anxieusement, sensible lectrice, les larmes aux yeux, le cœur battant, le dénouement de cette scène, qui restera gravée ici comme un modèle éternel des passions impétueuses.

José Bento resta prostré sur son lit de souffrance, il gémissait... il avait des douleurs au ventre, et les opinions divergent sur une larme qui tremblait à l'un de ses yeux, tandis que l'autre conjugait le verbe *Laudo, as, are*, qui lui avait valu, la veille, un élastique tirage d'oreille.

Cette larme ne trahissait à mon avis qu'une pure saudade. Parlons sérieusement, ne soyons pas injustes en exposant aux quolibets le langage naïf de ce pauvre garçon. Ce qu'il ressentait alors, si je pouvais le sentir à présent, j'en ferais trois volumes in quarto, que vous m'achèteriez, cher lecteur, et ma réputation d'amoureux bien mièvre serait faite.

Le fils de João, le mercier, que Dieu lui vienne en aide, avait le cuir épais, mais recélait dessous de si belles choses, mis à part ses douleurs au ventre, qui l'ont tenaillé au point de l'obliger à se lever, et à demander à sa mère de lui préparer le bain de siège prescrit par le médecin.

Sa tendre mère sauta en chemise du lit conjugal, en récitant les répons de saint Antoine, réservés aux bains, alluma la lumière, réchauffa l'eau, et installa, sur la cuvette, son fils, qui, mise à part la position qui n'était pas jolie, s'y lamenta fort, accroupi, de son sort.

Et Rosa ?

Rosa, la pauvre, se demandait si l'amour, c'était bien ce que José Bento lui avait dit. L'image toute crachée de sa mère, à ce que disait son père, son instinct lui chuchotait de nouvelles choses, que son voisin ne l'aidait pas déchiffrer. Malgré elle, la petite pleurait en pensant à ce garçon.

Elle s'endormit heureusement en demandant à sainte Barbara, son avocat, de la débarrasser de ce vieillard, comme elle avait pu elle-même se soustraire aux sévices du sacrilège Dioclétien (réminiscence du dernier sermon qu'avait prononcé frère Miguel dos Antoninhos à la Misericórdia, quelques jours avant)¹.

En vertu de quoi, elle dormit paisiblement, vit en rêve José Bento, qui se plaignait de son ventre, et se réveilla le matin, quand la maigre main d'Angelica l'appela à rejoindre l'oratoire où l'on récitait tout ce que l'on a écrit à ce sujet.

Au petit-déjeuner, le sieur Antonio da Silva affichait une tête dont il n'avait pas pu faire profiter à la lumière du souper, en son absence, la partie intéressée à ce spectacle affreux. Il était pourtant plus laid que

¹ Une imprécision du prêcheur ou de Rosa. Sainte Barbara, dite également Sainte Barbe — la sainte que, selon Reboux et Muller, Charles Péguy invoque volontiers — aurait été enfermée dans une tour par son père Dioscore, qui ne voulait pas la voir courtisée par n'importe qui. Un jour elle lui avoua qu'elle était chrétienne. L'affreux géniteur la livra au gouverneur qui l'invita à la décapiter lui-même, ce qu'il fit volontiers. Le Seigneur, ennemi des violences familiales, foudroya ce méchant père. On invoque cette sainte contre la foudre et les incendies, c'est la patronne des pompiers, des artificiers et des artilleurs. On ne manquera pas de la célébrer le 4 décembre. (NdT)

jamais, le sieur Antonio. Durant le petit-déjeuner, avec du café au lait, et des biscuits d'Avintes, pas un mot n'a tonné entre les bajoues humides de cet infortuné soupirant. Rosa chipotait, Angelica savourait sa soupe de citrouille au lait chaud, car ses quatre dents ne lui permettaient aucune fantaisie.

L'archidiacre Leonardo Taveira apparut à la fin du petit-déjeuner, il mangea trois biscuits, l'indispensable complément de son verre de vin, une bien petite collation pour qui venait de dire quatre psaumes, en une langue barbare, dans le chœur de la cathédrale.

Retrouvant l'éloquence propre au père et au lévite, l'archidiacre s'isola avec sa fille et récapitula, pour la dernière fois, ses admonestations de la veille. La désobéissante enfant ne voulut rien entendre. Les narines gonflées du prêtre dégagèrent de la fumée. S'envolèrent d'icelles de gros morceaux de tabac, comme les flèches des Thraces contre Jupiter, et il lâcha de sa langue profane un flamboyant faisceau de malédictions : *Vibrata jaculatu fulmine lingua*¹, comme disait le gardien des religieux de l'ordre de saint Gratien, le frère Antonio do Menino Deus, à qui il racontait cette scène.

Son discours, qui ne mérite pas que l'on s'y arrête, finit par une sommation adressée à Rosa de quitter sur-le-champ cette maison. Entre-temps, le père Leonardo alla chercher l'ordre d'entrer à l'hospice. Quand il arriva, Angelica s'accrocha à son cou, au risque d'enfoncer le fil coupant de sa barbe dans son menton. Cette pieuse femme le suppliait de lui laisser sa fille neuf jours de plus, en lui promettant de la lui rendre rétablie.

– Rétablie ! s'exclama ce père, faisant souffler les ailes de son nez. Ma fille rétablie !...

– Et alors...? Voulez-vous que je vous dise quelque chose à l'oreille ?... Approchez...

Le prêtre regardait Rosa de la tête aux pieds, mais le point sur lequel son regard se fixait, ce n'était à coup sûr, ni la tête, ni les pieds... Angelica hochait la tête, mais il ne pouvait lui accorder la moindre attention, parce que le visage de sa fille trahissait un crime inouï... Il lui fallait du courage. L'archidiacre prêta l'oreille droite à la vieille :

– Vous ne savez pas, révérent archidiacre, ce qu'il est arrivé à votre fille ?

– Non; dites-le, et vite, je sens que je vais éclater...

– Patience... Tout le mal que Dieu permet, c'est pour racheter nos péchés...

– Parlez, Madame Angelica, vous me faites tourner chèvre...

– Ne vous mettez pas dans tel état, Monsieur l'archidiacre... le mal vient

¹ La langue étincelant d'un trait foudroyant. (NdT)

du démon, le bien de Dieu...

– Oh, femme, pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas entretenir d'horribles soupçons...

– Vous n'avez donc pas deviné ?

– Non, la peste soit...

– Mon Dieu ! Vous êtes bien impatient, Révérend...

– Par le saint nom de Dieu, quelle femme !... Qu'est-ce qu'elle a, ma fille?... Répondez, sinon, je vais lui faire la peau...

– Lui faire la peau ! Que Dieu nous aide... Ce n'est pas la faute de votre fille... c'est celle de ce séducteur infernal, Dieu me pardonne...

– Ce séducteur !... Un séducteur !... Quel a été l'infâme ?... Que me dites-vous, Madame Angelica ?!

– Ce que je vous dis ? C'est que votre fille a un esprit *malin* au corps ! Le séducteur, c'est le démon.

Bien que d'un naturel pacifique, le père Leonardo Taveira, éprouva un furieux désir de casser, d'un coup de poing, le crâne, presque dégarni, de Mme Angelica. Puis il partit dans un éclat de rire dont les postillons humectèrent le visage de la vieille. Le rire fut si long et si strident qu'Angelica jugea que l'archidiacre était possédé d'un autre démon.

CHAPITRE V

TANDIS QUE ROSA s'habillait, M. Antonio s'éclipsa pour dissimuler aux yeux de l'ingrate l'émotion dont il était saisi au moment des adieux. Angelica le chercha pour le convaincre de prononcer au dernier moment la formule d'Escolastica. Elle ne le vit pas, et dut accompagner la jeune fille en larmes à l'hospice, où son père l'avait précédée pour lire le programme qu'il faudrait suivre dans la réclusion de la pensionnaire Rosa Guilhermina Taveira. Où s'était caché le fiancé méprisé ? Il se trouvait en face, dans la boutique de João Retrozeiro, le mercier, qui avait été effrayé par la mine rageusement contrainte de son voisin, quand il était entré.

– Monsieur João, dit-il en haletant, alors que ses yeux roulaient dans leurs orbites, arrachés à leur stupide immobilité par la jalousie, Monsieur João ! J'aime entretenir des relations de bon voisinage avec mes voisins ; j'habite dans cette rue depuis cinquante ans, je suis un homme honorable, qui n'a jamais causé le moindre chagrin à ses voisins.

– Dites-le moi, à moi, Monsieur Antonio ! Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? dit le mercier effrayé, en enlevant ses lunettes, et en posant des cordons de tortis qui inspirait à cet artiste imaginaire l'idée de babioles qui devaient assurer sa suprématie dans la spécialité des cordons. Vous seriez-vous brouillé, Monsieur Antonio, avec quelqu'un ?

– Je n'ai jamais susurré des mots doux aux filles, ni aux sœurs de mes voisins. Personne ne dira qu'il m'a vu jeter un regard sur d'autres familles que la mienne. Je suis un honnête homme.

– Qui dira le contraire, Monsieur Antonio ?

– Peu m'importe que vous ayez ici une femme ou deux...

– Ce n'est pas vrai, et vous me pardonnerez, voisin. Je n'ai chez moi que ma femme... Qui vous a dit que j'avais ici deux femmes ?

Je ne sais si vous en avez deux, ou quatre. Ce que je sais, c'est que vous avez un fils qui est un vrai polisson.

– Vous vous trompez ! mon fils est un garçon comme il faut qui fait des études pour devenir frère lai, et on n'a rien à lui reprocher.

– Votre fils est un polisson, je vous l'ai déjà dit.

– Que vous a-t-il donc fait, mon José ?

– Votre fils se permet de conter fleurette à la fille de M. l'Archidiacre qui va être à cause de lui chassée de chez moi. Je ne veux pas de telles cochonneries dans ma maison, c'est un principe chez moi.

– Que me dites-vous là, Monsieur Antonio ? Ainsi donc, mon José...

– Il est ce que je vous dis, Monsieur João. Je suis un homme honnête, moi, et toutes ces années que j'ai vécues, on ne m'a jamais vu essayer de troubler mes voisines. Vous n'êtes pas un bon père. Un marchand qui a des fils, il les fait travailler dans sa boutique.

– Mon José fait des études pour être moine, c'est pour ça qu'il ne vient pas ici...

– Je ne veux entendre parler de moines, ni de demi-moines !... Laissons là les moines. Faites-en un cordonnier, un tailleur, c'est ce qui lui irait le mieux ! J'ai des neveux, et je ne les envoie nulle part apprendre le latin ; et vous qui avez ici deux livres de fil de soie, et quatre aunes de ruban, vous voulez faire entrer votre fils dans les ordres...

– En quoi ma vie peut-elle vous regarder, Monsieur ?

– Et votre fils, en quoi ça le regarde, les gens de chez moi ? Si j'étais un autre homme, je lui aurais fait tirer les oreilles par un de mes caissiers...

– Prenez-le d'un peu moins haut, Monsieur Antonio ! C'est moi qui punis mon garçon... Si votre caissier lui tirait les oreilles, il n'aurait pas froid aux siennes. C'est tout ce que j'ai à vous dire ! Je suis un homme pacifique et courtois, avec ceux qui le sont. Je vais appeler mon fils, et nous verrons ce qu'il faut penser de cette affaire dont vous me parlez.

Le sieur João, qui avait déjà la moutarde au nez, appela José, qui descendait en marmonnant ; *impératif du verbe laudo, as, are, laudabundum, ou lalaudatote. Présent de l'indicatif, Laudaturus.*

Fort satisfait de ces réminiscences, et soulagé de ses douleurs au ventre, José fut surpris de se trouver en face de son rival, et blêmit. La mine de son père n'était pas plus engageante que celle du négociant.

– Approche, José. Monsieur Antonio se plaint parce que tu fais le joli cœur avec la fille de M. l'Archidiacre, est-ce que c'est vrai ?

Désarçonné, José bégaya une réponse, qui s'exprima plus tard d'une façon énergique et éloquente.

– C'est vrai ou non ? reprit son père.

– C'est que maintenant...

– Ça l'est, parfaitement, Monsieur. Ne me démentez pas, étudiant à la noix ! tonna le négociant, préparant instinctivement avec ses mains deux bons coups de poing.

– Pas besoin de gueuler comme ça, Monsieur Antonio !... Ma maison, ce n'est pas la cour d'un couvent. Si vous voulez que nous parlions, entrons à l'intérieur. Si vous voulez bien entrer...

Antonio José accepta l'invitation et poursuivit son apostrophe :

– Je le dis parce que je le sais. Vous avez parlé hier soir avec Rosa ! C'est vrai ou pas ?

– Est-ce vrai mon garçon ?

– Moi, pas du tout, Monsieur.

– Comment ce pourrait l'être, continua son père, si mon fils a passé toute la nuit à crier avec des douleurs au ventre, même que mon Anna a passé la sienne dans la cuisine à réchauffer l'eau pour ses bains de siège ? Vous voulez que je fasse venir mon Anna, Monsieur Antonio ?

– Je n'en ai rien à faire de ce que dit votre Anna.

– Tout doux !... Mon Anna est aussi honnête et véritable que Mme Angelica, et peut en remontrer aux plus honorablement connues.

– Qu'est-ce qui t'arrive, mon petit João ? coassa d'en haut Mme Anna, passant la tête par la trappe.

– Écoute, femme... Qu'est-ce qu'il a eu, notre garçon, la nuit dernière ?

– Mal au ventre.

– Vous voyez, Monsieur Antonio !... Tout ce que vous êtes venu me dire, ce sont des mensonges...

– On ne dit pas de choses comme ça à un honnête homme comme moi !... Votre fils parlait à dix heures avec Rosa ; je vous le dis, parce que je l'ai appris d'une bonne source...

– Qui vous l'a dit ? Où et cette source ?

– Vous voulez le savoir ? C'est une personne qui parlait à la même heure avec cette gourgandine de femme de João Pereira.

– De quel João Pereira ? Il y en a deux dans le coin.

– Du chauve, qui porte une perruque.

– Qu'en dis-tu, José ?

– J'en dis que j'avais mal au ventre, même que j'ai pris une tisane de mélisse.

– Vous voyez, Monsieur Antonio ? Vous êtes un homme honorable, mais on vous a trompé.

– On ne m'a pas trompé, moi, chez moi, je ne veux pas des moins que rien ; c'est un principe chez moi.

– On vous a trompé, c'est vrai, Monsieur, piaula de l'étage Mme Anna.

– Vous voulez parier une pièce contre dix ?

– Je parie ce que vous voudrez ! Mon fils est un exemple de bon garçon. C'est le fils d'un bon père.

– Et d'une bonne mère, ajouta Mme Anna.

– Il n'y a personne qui ait pu le faire mal tourner, confirma le mercier.

– Et moi je vous dis, s'exclama le marchand de tissus en déclenchant une grosse averse de postillons, je vous dis, moi, que votre fils est un vaurien, et que vous en êtes un autre, si vous ne le punissez pas.

– Faites attention à la façon dont vous nous parlez, vous m'avez entendu ? dit la mère du futur lai, qui était descendue pour soutenir son mari, la chair de sa chair, et l'os de son os.

– C'est bien ça que je vous dis. À l'arbre on reconnaît le fruit. Si vous étiez un homme cultivé, et ne veniez pas ici dans la rue en sabots avec un bonnet rouge, vous donneriez une autre éducation à vos enfants.

– Et d'où venez-vous, vous-même, lui lança Mme Anna, en carrant ses poings sur ses hanches, et en rougissant de colère, prenait l'apparence d'une cruche en terre cuite. Vous ne me direz pas votre lignage, Monsieur Antonio de la mère Catarina que j'ai connue quand elle faisait des chemises d'étope pour les marins ! Et regardez-moi ce fidalgo qui vient nous parler de sabots ! À quoi ça rime ? Rappelez-vous que votre grand-mère a vendu des tripes dans la ruelle de la Madeira...

– Taisez-vous ! Vous n'êtes qu'une poissarde ; je ne vous parle pas.

– Ma femme, une poissarde ?

– Moi, une poissarde ?

– Apprenez à tenir votre langue.

– Sinon, occupez-vous de la forme de votre pied.

– Tel père, tel fils, fit le rival de José Bento, qui ne disait mot, vous montrerez toujours que vous avez vendu des légumes, place des Freiras. Vous êtes la fille de la femme qui tressait l'osier, on sait à qui on a affaire.

– Et votre sœur, cette bigote qui porte des cilices depuis qu'elle a vieilli, parlons-en ?

– Ne parlez pas de ma sœur, vous avez compris ?

– Et pourquoi me parlez-vous vous-même de ma mère ?

– Parce que, si vous vouliez vous conduire comme il faut, vous n'élèveriez pas ici ce cossard...

– Et j'ai bien raison de le faire, c'est mon fils, le fils de mon mari, avec qui je suis mariée devant Dieu et l'autel, à l'église de la Victoria... Pourquoi ne les élève-t-elle pas, ses enfants, votre sœur ?

– Quelle sœur ?

– Votre sœur Angelica.

– Vous êtes saoul si tôt le matin ?

– C'est lui qui est saoul, et encore plus celui qui l'habille. Que croyez-vous ? Vous pensez que l'on se taisait parce qu'on n'en a pas autant à votre service ? Si vous avez beaucoup de bien, mangez deux fois, nous mangerons une fois, parce que nous ne vivons pas aux crochets de la légitime des filles de prêtres.

– Taisez-vous, mauvaise langue ! Vous avez quelque chose à dire à ma sœur ? Vous l'avez rencontrée chez les Amorins de la Praça-Nova, ou vous avez récupéré avec deux bulles la dot pour votre mariage.

– Vous êtes un filou, fit le mercier, sérieusement agacé, et si vous ne sortez pas de chez moi...

– Laisse-moi lui répondre, João... Comme ça, j'ai gagné ma dot dans la maison des Amorins, hein ? Et votre sœur ? Votre sœur qui débite les prières du chemin de croix et traîne chez les diseuses de bonne aventure. Que fait-elle quand elle va se fourrer trois fois dans la cellule du congréganiste .

– De quel congréganiste parlez-vous, espèce d'harengère ?

– Et ce fils du chanoine Sylvestre, qu'est-ce qu'il est devenu ?

– Vous ne respectez rien !...

– Vraiment ? Et votre sœur, qu'est-ce qu'elle est ? Une *hippolyte*... une diseuse de bonne aventure qui donne pour l'amour de Dieu ce qu'elle ne peut donner au Diable ! C'est une ivrogne qui jamais n'arrivera au-dessus de mes talons.

Ces paroles n'étaient pas encore tout à fait prononcées, qu'Anna Canastreira se prit un grand coup de poing sur le sommet du crâne, et le coup de poing à peine assené, la sieur Antonio sentait, dans les coussins charnus de sa nuque la pression d'une barre, qui le fit tomber d'un coup sur la femme du mercier, qui, étourdie par le coup de poing, tomba à la renverse sous le globuleux négociant qui lâcha le meuglement d'un rhinocéros dans sa chute abrupte.

La détractrice de Mme Angelica eut l'impression d'être écrasée sous le poids de ce monstre et lui planta les ongles sur les replis tremblants de son cou. Pour libérer sa femme asphyxiée, le mercier tirait sur l'homérique jambe du négociant ; le négociant distribuait des ruades avec tellement d'à propos qu'un tibia du sieur João recula, vilainement frappée dans cette tentative plutôt risquée. Indigné par la douleur vive dont il avait été pris, le mari de la pauvre femme qui s'étouffait, imprimait, de sa jambe disponible, trois solides coups de pied dans le globe plus accessible et provocant du sieur Anronio, qui gigotait, en grognant comme un cochon. En bon fils, José Bento, tentait d'alléger le

poids, qui menaçait d'écraser la carcasse décharnée de sa mère, en tirant en vain sur les poches de la jaquette en lin cru de l'amant dédaigné de Rosa.

Mme Anna Canastreira dut cependant son salut à ses ongles. Le jabot bouffi du sieur Antonio était sillonné de profondes griffures. En revanche, l'œil droit de la diffamatrice de sa sœur, il l'avait mis hors d'usage, d'un perforant coup de coude.

Ce démêlé les occupa quatre minutes, à la cinquième, Mme Anna était à bout de souffle. La pression qu'elle avait subie dans la cavité intestinale, comme à la thoracique, aurait pu avoir des conséquences fort funestes, si notre estimable ami, le sieur Antonio José da Silva ne s'était levé, mis à mal à partir du cou, à supposer que, sur le vermillon naturel de son vénérable visage, le sang des griffures ne se détachât pas.

Mme Anna, continuant le chapelet d'épithètes que lui inspirait Mme Angelica, encore assise, rajustait les mèches de son crâne ébouriffé, quand le haletant marchand de tissus, projeté dehors par la dernière poussée du mercier, se retrouva dans la rue, où le peuple commençait à s'attrouper, attiré par les cris confus des gladiateurs.

Monsieur Antonio s'en fut dans sa chambre se laver le visage avec de l'eau et du vinaigre. Il demanda sa sœur, le caissier lui répondit qu'elle était allée accompagner Rosinha. Ses blessures une fois pansées, le rival malheureux de José Bento mesura dans toute sa profondeur, l'étendue de sa douleur, et mangea deux petits gâteaux de Santa Clara, qui ouvraient le chemin à un verre de vin.

CHAPITRE VI

ROSA fut affectueusement accueillie par la directrice, une dame bien éduquée, tout à fait incapable de suivre les instructions rigoureuses de l'archidiacre. La pensionnaire était si douce, si sympathique, et si jolie qu'elle éveilla l'intérêt de ses compagnes, et gagna l'amitié de la directrice.

Le Père Leonardo avait recommandé qu'on la laissât seule, et qu'on ne lui proposât aucune récréation, de sorte qu'elle savourât la nouvelle existence, qu'on lui donnait en guise de châtement. Il ne lui avait pas refusé qu'elle jouît, dans sa chambre, d'un certain confort. Elle la trouva bien tenue, elle avait imaginé qu'elle aurait droit à une cellule obscure, et à un grabat. Elle croyait avoir affaire à de vieilles femmes acariâtres, elle tomba sur des jeunes filles enjouées. Elle trouva une cuisine bien faite et des portions abondantes, Dona Eugenia lui avait dit qu'on jeûnait là tous les jours, et que ce qu'on pouvait manger de mieux, c'étaient des bouillies

de maïs. Si elle ne voyait pas la rue où il y avait en ce temps-là peu de chose à voir, la cour de récréation était spacieuse, et, à certaines heures, les pépantes jeunes filles sautaient comme des chèvres, et déchiraient leurs souliers et leurs vêtements autant qu'elles voulaient.

Il suffit de vous dire, chères lectrices pleines de compassion pour l'amoureuse de José Bento, il suffit de vous dire que la recluse n'avait pas le temps de penser sérieusement à l'apprenti frère lai, pas même au sieur Antonio José, ni à Mme Angelica. Il est vrai qu'une douloureuse nostalgie lui faisait venir aux yeux des larmes que les pensionnaires essayaient de sécher avec des jouets. C'était une nostalgie qui gâtait les plaisirs inespérés de cette retraite ; c'était, en un mot, le regret on ne peut plus poignant que lui inspirait sa chatte maltaise.

Parmi toutes ces jeunes filles, il y en avait une qu'elle aimait entre toutes — elles étaient devenues inséparables — c'était sa voisine de chambre, elle avait son âge. Ce n'était pas une pensionnaire. Orpheline de père et de mère, elle avait été adoptée par la Miséricordia. D'un naturel moqueur, il y avait des moments où elle ressentait la tristesse de sa condition de parasite, et ça lui coûtait d'endurer des charges auxquelles les pensionnaires n'étaient pas astreintes. Elle se rappelait qu'elle avait été cajolée, jusqu'à ses huit ans, et elle se révoltait contre la religion qui la forçait à prier dès l'aube, et elle dit souvent à ses maîtresses que sa mère sortirait de sa tombe, si elle savait qu'elle élevait une fille pour qu'elle vécût des miettes de la Sainte Maison de la Miséricorde, qui n'en avait pas beaucoup. Heureusement pour M. Diogo Leite, le pourvoyeur de la Sainte Maison, l'on n'a jamais entendu dire que la mère de Maria Elisa ignorant peut-être les sautes d'humeur de sa fille, soit sortie de sa tombe. Preuve en est que l'orpheline se résigna à son sort, elle semblait même plus heureuse depuis que Rosa l'avait préférée comme amie à de riches pensionnaires, qui dédaignaient cette préférence guère noble et peu flatteuse pour elles.

Maria Elisa était entrée à l'hospice à huit ans. À quatorze, c'était une femme, et je ne sais pas grâce à quel phénomène de son instinct elle savait plus ou moins comment se présentait la vie dehors ! S'il ne s'agit pas d'un phénomène, nous devons accepter l'explication naturelle d'un tel fait, que nous donnent aujourd'hui les mères de famille sincères qui y furent éduquées. Auparavant (et ça n'a pas changé) un père qui redoutait les effets d'une inclination malvenue de sa fille déjà adulte, pour venir à bout de la désobéissante, faisait ce que l'archidiacre a fait à la sienne. Il arrivait cependant que toutes ne fussent pas aussi innocentes que la fille de l'archidiacre. Celles qui étaient prises de passion, la seule façon qu'elles avaient de s'épancher, c'était de parler de leur passion en général et en détail à quelque amie intime, qui se distrait en rêvassant sur les chagrins de son amie, et trouvait que si les hommes étaient une mauvaise

chose, ils ne seraient pas pleurés par de pauvres filles, victimes d'un père inhumain, ou d'un barbare tuteur, comme elles disaient dans le style des vieilles tragédies. Dans cette maison, se sont développés, sous le manteau, des drames atroces. L'on y était témoin de despotismes, dont l'histoire remplit le cœur d'épouvante. Les gens qui regardent aujourd'hui ces murs blancs, ces persiennes vertes, n'imaginent pas qu'à l'intérieur, il y a moins de trente ans, on a bu un calice de fiel, dont un tombeau a scellé le secret. Et combien de calices ! Combien de secrets ! Que de révoltantes infamies à l'ombre de la miséricorde des hommes, qui se dit l'expression de la miséricorde divine !...

Les jeunes filles assistaient à ces scènes, et ne les considéraient pas comme autant d'admonestations, mais étaient glacées de terreur quand elles entendaient les cris inutiles, les supplications que l'on bafouait, les gémissements étouffés dans la gorge de celles qui sont mortes là en suffoquant.

Voyez, chers lecteurs ; quand on parle ainsi, quand on n'éprouve aucune crainte de s'exprimer de la sorte, croyez bien que l'auteur a des preuves sous les yeux. Je vais vous confier un secret, qui méritera de vous faire verser des larmes... Ce sera le jour où un homme vivant finira par fermer les yeux, qui ne voient déjà pas grand chose en ce monde. Je puis me dispenser de dire que je pourrai les fermer avant lui. Dans ce cas, je ne me sens plus, dès maintenant, tenu de respecter ma promesse.

Je vous parlais de l'innocence de ces jeunes filles, et spécialement de Maria Elisa, l'amie intime de Rosa Guilhermina. Je regrette d'avoir à vous dire que, spirituellement parlant, elle n'était pas moins innocente que toi et moi, lecteur épousseté qui fréquentes le théâtre italien, qui bois ton *punch*, fumes ton cigare et consommes, chaque mois, ta rame de papier, en parlant de ton innocence à une voisine.

Ce qu'elle avait de plus que toi, cher lecteur, et que moi, c'était un visage galant.

Ses cheveux noirs, ondulés, flanqués de petites oreilles, produisaient un effet satanique. Des grands yeux, et noirs, comme ses cils épais ; hâlée ; dégageant tout le feu des femmes hâlées ; des lèvres assoiffées de baisers, souriant à l'amour et pour une raillerie d'un sourire identique ; et, plus que tout cela, un poil follet, si uni, descendant capricieusement et d'une façon aussi régulière jusqu'au coin des lèvres, où le maudit séducteur semblait cueillir un baiser pour tourmenter les Tantales friands de tels mets.

Je crois que vous ne vous faites aucune idée de cette petite d'après le portrait que je vous ai proposé. Moi non plus. Quand on m'a décrit son visage, je ne m'en suis fait aucune, et me suis aussitôt promis de la transmettre au public aussi fidèlement que je l'avais moi-même conçue.

Si vous avez du sens commun, il suffit de vous dire que Maria Elisa était

hâlée pour que vous en déduisiez qu'elle était belle, parce qu'il n'y en a pas de belles si elles ne sont pas moulées sur le modèle de cette petite hâlée que le roi saint de Jérusalem a célébré dans ses psaumes. Voyez si, parmi des milliers de chéries qui entouraient son existence dans ses murs, il en a chanté une autre ! C'est pour cette fille hâlée, mais belle, *nigra sum, sed formosa*, que le sage se languissait d'amour, *amore languo*. En aucune autre, il n'a vu des yeux de colombe, *oculi tui columbarum* ; ce n'est qu'à ses seins qu'il a concédé plus de limpidité qu'au vin, *pulchriora sunt ubera tua vino*, et le patchouli de cette petite bronzée était supérieur à tous les arômes, et *odor unguentorum tuorum super omnia aromata*.

Et comme je crois qu'aucun de nous ne conçoit la ridicule vanité d'être plus sage que Salomon, accordons-nous sur le fait que le type qui a mérité une sympathie particulière de la part de ce sage par excellence, doit représenter le type éternel du beau.

Il fallait bien bien déployer une telle érudition pour confirmer que Maria Elisa était belle, parce qu'elle était hâlée. Si on ne tient compte que des apparences, les deux jeunes filles devaient avoir deux tempéraments opposés. Rosa appartenait manifestement à la catégorie de ces femmes éternellement fatiguées, apparemment somnambules, haletant à chaque mot de trois syllabes qu'elles prononcent, se considérant avec un air de pitié, considérant les autres d'un air agacé, riant à gorge déployée, et mastiquant posément une réponse qui se résumait à *oui* ou *non*. Elisa tournait continuellement la tête, se déhanchait, se disloquait, montait aux arbres, tenait des discours sur le comportement inepte des vieilles femmes, le despotisme de la directrice, le tout dans un langage haut en couleurs, et finissait par des accès de mélancolie, où elle disait que si sa mère savait ce qu'on lui faisait subir, elle briserait la dalle de son tombeau pour aller régaler la directrice et l'économe de deux bons soufflets chacune.

Il semble impossible que ces deux caractères pussent sympathiser ! Eh bien, elles étaient on ne peut plus amies, étaient inséparables de toute la journée, trompaient la vigilance des gardiennes pour passer la nuit ensemble. Elles étaient arrivées, par une miraculeuse, une incroyable infusion, à neutraliser leurs tempéraments de sorte qu'elles avaient fini par se ressembler vraiment.

Elisa avait arraché à son amie le secret de la raison pour laquelle on l'incarcérait. Elle écouta, avec un sérieux comique, l'odieuse impertinence du sieur Antonio José da Silva, le monstrueux soupissant, et elle improvisa, dans sa chambre, avec son traversin, le chapeau et la veste du jardinier, un Antonio da Silva, et invita Rosa à assister à un châtiment exemplaire. Ce châtiment consistait en une charge à coups de balai contre le magot, jusqu'à ce que le rebord gauche du chapeau du jardinier

se détachât ; le tout accompagné de leurs rires stridents à toutes les deux, qui mirent en émoi le dortoir.

Sur M. José Bento, dont Rosa lui avait rapporté la dernière entrevue, Elisa ne nourrissait pas des sentiments plus sérieux. Elle le trouvait niais, stupide, grossier, et promettait de lui coller une queue de papier, si elle avait un jour la chance de le rencontrer.

La fille de l'archidiacre trouvait que son amie avait raison, parce que les histoires d'amour qu'elle lui racontait, avaient un caractère plus sublime, plus fascinant que ses misérables dialogues avec le fils du mercier, qu'Elisa traitait de *benêt*, d'*empoté*, d'*épouvantail*, et d'autres amabilités, entre autres d'*abrupti*.

– Écoute, Rosa, ne raconte à personne que tu t'es laissé courtiser par cette *bête à bon dieu*, disait Elisa en se promenant dans l'enclos, le bras sur l'épaule de son amie. J'en ai entendu de belles des filles obligées de venir ici. Les unes sont des fidalgas qui ont voulu épouser des hommes ordinaires, et d'autres sont des filles comme moi que les fidalgos ne veulent pas épouser. Toutes nous racontent les conversations qu'ils avaient avec leurs amoureux, et disent des choses fort jolies, qui font pleurer, comme les nouvelles de Maria Peixoto, que j'ai lues.

– Qui est cette Maria Peixoto ?

– C'est une fille qui est déjà partie. Veux-tu savoir ce qu'elle a fait ? Je vais te le dire. Un oncle l'a mise ici, parce qu'elle voulait épouser un plébéien, alors que c'est une fidalga à quatre quartiers, comme dit la directrice, qui en a deux de plus que les autres. Quand elle est arrivée, il y a maintenant un an, Maria Peixoto a beaucoup pleuré, elle a été à l'article de la mort. Quand elle s'est remise, elle était joyeuse, et les vieilles disaient que c'était un miracle de Notre Dame du Rosaire. Je n'en revenais pas, moi, de la voir si contente, quand elle m'a dit qu'elle voulait s'enfuir de l'hospice, et qu'elle avait besoin de faire semblant pour qu'on ne la surveillât pas. Une charrette de bois est entrée un jour par cette porte, et elle traînait par ici, sans faire mine de rien, et quand elle a trouvé la porte ouverte, ses jambes lui ont servi à quelque chose ! Au lieu de rejoindre son amoureux, elle est allée, cette sotte, se fourrer chez une tante qui était aussi bonne que ton oncle, et le jour même, on l'a ramenée.

– La pauvre ! et après ? On l'a bien maltraitée.

– Ça oui... Si tu l'avais vue, tu aurais pris la fuite ! On aurait dit un démon ! Avec un couteau de cuisine, elle a couru après la directrice, qui s'est terrée dans sa chambre, et a crié à l'aide. Elle est allée trouver toutes les vieilles, elle a donné un coup de pied à la sacristaine, elle a fait tomber la vieille Lima les quatre fers en l'air, elle est allée voir la portière, et lui a dit qu'elle lui enfoncerait son couteau dans la poitrine si elle n'ouvrait pas la porte. La soeur portière criait comme une dinde pendant que Maria

Peixoto lui prenait la clé et ouvrait la porte. Je ne te dis pas, ma petite Rose ! On ne l'a plus jamais tenue à l'œil... La deuxième fois, elle s'est montrée plus fine. Elle s'est mariée avec ce fameux garçon, et a envoyé quelqu'un chercher ses bahuts, et faire bien des recommandations à la directrice qui se signe encore quand on parle de Maria Peixoto... Ça, elle avait le diable au corps ! Et délurée ? Elle traduisait des romans français aux filles, et elle m'en a lu un qui m'a fait mal au ventre de rire... C'était le *Chevalier de Faublas*, tu l'as lu ?

– Je n'ai rien lu... Chez l'ami de mon père, il n'y avait aucun livre... Ce qu'on m'y a donné, ce sont le *Petit Office de la Sainte Vierge*, et l'*Âme Convertie*.

– Rends-toi compte, ce sont des bêtes !... N'y pense plus, je vais te raconter l'histoire du Chevalier de Faublas, qui est à mourir de rire. La directrice a un jour tendu l'oreille, quand Maria Peixoto lisait un passage, et une fille a dit qu'elle riait ; mais, après, elle est entrée avec ses lorgnons bien coincés sur son grand nez, en demandant quel était ce livre. Peixoto dit que c'était la vie de la Glorieuse Sainte Marie Madeleine, la Vierge, et la directrice a dit que Sainte Marie Madeleine n'était pas vierge. "– Alors, elle est martyre", a insisté la Peixoto "– Ni martyre, ni témoin, a répliqué la directrice. Et elle nous a pris le livre que lui traduit aujourd'hui, faut croire, le père chapelain, toute vérité est bonne à dire.

– Allez vous coucher, jeunes filles, il fait nuit, a grogné la nasillarde directrice par la fenêtre.

Les jeunes filles remontèrent, en disant pis que pendre sur la supérieure, surtout Maria Elisa qui déroula toute une litanie de qualificatifs dont les moins insolents étaient *guenon*, *épouvantail*, et *saintlopendre*.

Quand elles arrivèrent au dortoir, elles collèrent l'œil à la serrure, et pouffèrent.

– Laisse-moi regarder, dit Elisa, c'est mon tour.

– Encore un petit peu.

– Que vois-tu ?

– C'est la Clemencia Lima qui saute au-dessus d'un feu de romarin.

– Et que dit-elle ?

– Écoute voir si tu entends... Que dit-elle ?

– Elle fait un petit saut et elle a dit : *Pour saint Antoninho*. C'est un autre saut maintenant, et elle dit : *Pour saint Athanasio et madame la supérieure*.

– Que le diable emporte ces vieilles, elles sont folles ! glissa Maria Elisa. Et si nous allions leur faire peur ?

– Comment ?

– Comme ça...

Comme ça, c'était une bonne poussée à son amie. La porte mal fermée ne supporta pas la pression et Rosa se sentit précipitée sur la vieille

Clemencia qui faisait un troisième saut en l'honneur de sainte Quiteria, et du pourvoyeur de la Sainte Maison. L'effet du choc fut désastreux ! Elles furent atterrées, les deux sœurs, qui ne pouvaient rester debout sur le piédestal effrité de leurs quatre-vingts ans, à l'une et à l'autre, elles trébuchèrent et tombèrent, en glapissant si fort que la masse des jeunes filles alertées vint, pour ainsi dire, empirer la situation.

Entre celles qui accoururent, il y avait Maria Elisa, qui demanda aux pauvres vieilles ce qui les tourmentait.

– C'était le démon ! dit Clemencia.

– En corps et en âme ! ajouta Rita.

– Apportez de l'eau et la Règle du patriarche saint Benoît, dit la supérieure.

Pendant que ces ablutions démonifuges se pratiquaient dans la cellule endiablée, Maria Elisa racontait à Rosa le premier chapitre du *Chevalier de Faublas*.

CHAPITRE VII

LES PLANS QUE L'ARCHIDIACRE avait couvés, dans sa parfaite connaissance du cœur humain, avortèrent. Tout finissait par contrarier ses espoirs. Il avait prévu que Rosa se soumettrait, après la mortification de la réclusion ; elle était de plus en plus contente, elle remerciait son père, qui allait la voir chaque semaine, d'avoir au l'idée de la punir en l'enfermant.

Au début, il insistait pour que la directrice rende encore plus pénibles les privations de son élève ; mais les privations ne pouvaient être infligées à une jeune fille qui semblait contente de son sort, et répondait régulièrement et promptement à ses obligations de pensionnaire.

La zèle pharisien de l'archidiacre faiblit pourtant devant la froideur du sieur Antonio José da Silva. La catastrophe ridicule dont avait souffert le négociant qui avait essuyé tant de coups de poing chez João le mercier, modifia considérablement les sentiments qu'il éprouvait pour Rosa Guilhermina, la pomme de discorde, et la désastreuse cause d'une telle algarade.

Monsieur Antonio éprouva pour la première fois une déception dans ses croyances séniles. Son pugilat avec madame Anna Canastreira le ramena à la raison, et si ce n'est pas profaner cette idée, nous dirons que la poésie matrimoniale du sieur Antonio avait été lacérée par les ongles félins de sa voisine.

Le pauvre homme avait honte de ce qui s'était passé. Dans la rue das Flores on ne parlait de rien d'autre. Son voisin João Pereira, celui qui portait une perruque, riait sous cape avec son voisin de la boutique à

côté, tandis que sa femme racontait à sa voisine, en pouffant, les fameux coups de poing que le jaloux Antonio avait échangés avec la mère de José à cause de Rosa. Ce qu'elle ne disait pas, pour ne pas la scandaliser, mais que tout le monde savait, c'est qu'un amant à elle avait été le témoin forcé de ce véhément dialogue, que vous-mêmes, chers lecteurs, sans être les amants de la femme du monsieur João Pereira (s'il y en a parmi vous qui ne l'ont pas été) vous avez également entendu.

Le riche négociant avait des ennemis, des rivaux dans son commerce, les pires de tous, qui guettaient la première occasion de lui faire de la peine. Il ne pouvait y avoir de meilleure raison. L'un d'eux, plus rancunier, poussa son désir de vengeance jusqu'à faire des quatrains sur le malheureux négociant. Certains de ces quatrains, vraiment cocasses, sont arrivées entre mes mains. N'eût été la crainte d'aggraver l'indigestion de vers dont j'imagine encrassé l'estomac du public, on pourrait lui proposer quatre cents et quelques vers consacrés au sieur Antonio José, sous le titre de CUPIDON ÉDENTÉ. En dépit de la chrétienne générosité dont je fais preuve à votre égard, cher lecteur, je ne vous épargne pas l'épreuve de lire un fragment de ce poème, qui devait être la principale raison qui a conduit son héros infortuné à renoncer à la fille de l'archidiacre.

Le dit poème est d'un auteur anonyme, et le fragment, je ne vous le propose pas comme un modèle artistique ; l'on peut cependant croire, que l'auteur ait des enfants, et que les enfants de cet auteur, à la race plus épurée, puissent être les génies qui aujourd'hui suscitent notre admiration, et rehaussent les lettres de notre patrie.

Voici cet extrait :

Ce Dom Cupidon édenté,
Dont on méprise le zèle à bout de souffle,
A bien promis sur ses pantoufles
Une guerre éternelle à son rival.

Exhalant par les narines,
Les tourments de la jalousie,
Il est tout feu, toute furie,
Au palais du mercier,

Ce Dom Cupidon édenté,
Désarmé, s'en va sans flèche,
Veut ouvrir, à coups de poings, la brèche,
De son rival en plein cœur.

Il roule des yeux, il rugit
Donne un coup de poing sur la pommette
De la châtelaine aigrette,
Qui je jette sur lui toutes griffes dehors.

Ce Dom Cupidon édenté,
Sans se venger, il tombe tout à coup,
Et la vieille souffre à ce point dessous,
Qu'elle en crève, horrible vision !

Pauvre Antonio, pauvre Antonio,
Quel démon t'a piqué,
Mieux vaut avoir des dents, Antonio,
Que n'en pas avoir, en étant Cupidon !

Dom Cupidon édenté,
C'est le destin, je te répons
Tu ne peux avoir un bedon,
Aussi mal fait pour Rosa.

Mange bien, jusqu'à t'en étouffer,
À mon avis, c'est une belle sottise,
D'envier le João Pereira,
Ton voisin, avec sa fameuse perruque !
...Et cetera.

La perruque de João Pereira avait toujours inspiré des idées noires à la victime du poète ! Ce sarcasme avait atrocement blessé le malheureux ! La réaction devait être douloureuse, mais, une fois passée la crise, le sieur Antonio se sentit bien, parce que, en plein midi, à l'heure de déjeuner, sa passion dominante, c'était un appétit on ne peut plus vigoureux. Il n'y avait pas eu de poésie qui fût jusque là plus utile au genre humain, parce que ne sont survenues qu'après les poésies hygiéniques, auxquelles l'humanité est fort redevable, surtout l'humanité qui souffre d'insomnie. Mis à part celles-là, c'est cette poésie qui a recueilli le meilleur fruit. À partir de ce jour, le sieur Antonio mangea comme toujours, et dormit comme jamais. En même temps qu'on le fouettait en effigie dans la chambre de Maria Elisa, le raisonnable négociant resserrait les liens à moitié relâchés qui l'attachaient à Teresa, qui avait sa boutique de fruits à la Ribeira, en se disant que la femme qui lui convenait le mieux, c'était celle-là.

Et l'archidiacre le trouvait d'une humeur si exécrationnelle, qu'il n'osait lui parler de Rosa, et que, ce qui était encore plus grave, il ne l'invita plus à boire du vin vert le dimanche après-midi à Campanhã.

C'est à partir de ce moment que le prêtre considéra d'un œil plus indulgent les divertissements de sa fille. Il affichait des manières plus traitables lors de ses visites. Il se montrait fort aimable avec Maria Elisa, qui l'appelait son parrain, lui offrait des vêtements aussi beaux que ceux de sa fille, et il se montrait doublement satisfait, en sachant que le fils du mercier ne présentait aucune importance dans le cœur inconstant de la petite.

Tout se passait à merveille pour tout le monde, quand Rosa Guilhermina, le jour du carnaval, prenait plaisir à jeter, et à recevoir sur la tête des cruches d'eau. Mais il s'ensuivit un rhume que l'on prit à la légère, avant qu'il dégénérât en toux continue, en fièvre, et qu'au printemps suivant, l'on jugeât qu'elle souffrait d'un début de phtisie.

L'archidiacre résolut d'emmener sa fille prendre l'air à sa ferme de Ramalde, et parvint à obtenir pour Maria Elisa l'autorisation d'accompagner son amie. Elles partirent, et à partir de ce jour-là, la directrice, la sacristaine, et toutes les vieilles, particulièrement les Limas, remerciaient tous les matins la Providence d'avoir éloigné de leur établissement un tel fléau.

L'état de Rosa s'améliora dès qu'elle constata l'harmonie qui régnait entre elle et son père, quand elle se vit délivrée de l'épouvantable négociant, libre de faire ce qu'elle voulait, de rire et de jouer avec son amie, encouragée par les deux servantes que l'archidiacre lui avait données, elle était de plus en plus à même de réciter par cœur le roman préféré de Maria Elisa.

L'hiver suivant, les jeunes filles vinrent s'installer en ville, et trouvèrent une maison bien meublée, équipée de tout ce qui flattait le plus ces deux inséparables amies. Cette maison, située à l'entrée de la ruelle du Cirne, donnant sur, la rue du Laranjal, garde encore aujourd'hui un air champêtre, qui était, il y a quarante ans, plus agréable, parce qu'elle n'était pas encore assombrie par les édifices de la place de la Trindade.

Le potager de cette maison communiquait avec celui de Rodrigues Passos, le défunt professeur de latin. Si vous accordez quelque attention à ce que l'on vous dit, cher lecteur, vous devez vous souvenir que, dans son tendre colloque avec sa voisine, José Bento avait annoncé son départ pour le collège de Passos.

Rosa ne s'en souvenait plus quand elle tomba sur les yeux clignotants de son soupirant oublié rivés sur les siens. Remarquant la surprise de son amie, Elisa demanda :

– Ce babouin te connaît ?

– Oui, c'est le fils du mercier... Je me souviens maintenant qu'il allait venir à la Cancela-Velha !...

– Allons-nous lui faire les yeux doux ?

– Dieu m'en préserve !... J'aimerais qu'il ne me dît rien... Regarde-moi cet abruti !...

– Ce que nous voulons, c'est nous amuser... Demande-lui s'il s'est remis de ses douleurs au ventre.

– Ah non... Laisse ce pauvre garçon tranquille... Allons-nous en.

Il était naturel que l'étudiant, de plus en plus étonné par le silence de Rosa, s'interrogeât à la raison de cette rencontre inespérée, quand Maria Elisa lui demanda, avec le plus grand naturel :

– Comment va votre ventre, Monsieur José ?

La garçon devint cramoisi, et ne répondit rien.

– Tais-toi, Maria ! murmura Rosa, en la tirant par sa robe.

– Je ne veux pas me taire. Je ne vais donc pas savoir comment va le ventre de ton soupirant ? Vous ne me répondez décidément pas ? Écoutez, je suis votre amie, et je vous pose cette question parce que Rosa est timide, et qu'elle m'a priée de vous demander si vous alliez mieux.

– Ce n'est pas vrai ! lâcha Rosa en rougissant. Je n'ai rien dit de tel... Ne dis pas ce qui n'est pas, ma petite Maria...

– Alors, tu ne le dirais pas ; mais je veux que ce monsieur me réponde. Vous êtes muet ?

– Je ne suis pas muet, dit l'étudiant en faisant la moue.

– Alors, parlez aux gens.

– Et si je ne veux pas ?

– Si vous ne le voulez pas, ne parlez pas, mais c'est très mal élevé d'en user ainsi avec quelqu'un qui vous demande si vous souffrez moins du ventre.

– Mon ventre va bien, grâce à Dieu, qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Rien du tout... vous l'ai-je demandé ?

– J'ai pensé que vous lui vouliez quelque chose... Je ne suis pas une poupée de paille pour essuyer vos moqueries.

– Vous me semblez un garçon de bien mauvaise compagnie. Qui se moque de vous ? Vous n'avez même pas l'air d'un étudiant ! Que Dieu vous aide ! Moi, si j'étais Rosa, vous ne me diriez rien du tout...

– Tais-toi, Maria !... Ma parole, tu bats la campagne ! Laisse ce garçon tranquille ! dit-elle tout bas à Elisa, en la forçant à se retirer.

– Laisse-moi me payer sa tête... Ne t'ai-je pas dit que j'allais lui accrocher une queue de papier ? Comme je ne peux pas le faire, laisse-moi rire de ce loqueteux, et ris avec moi.

José Bento profitait de ce dialogue pour s'esquiver sournoisement quand Elisa l'appela :

– Psitt !... Psitt !... Regardez par ici !...

- Qu'est-ce que vous me voulez ?
- Vous étudiez pour vous faire moine ?
- Qu'est-ce que ça peut vous faire que j'étudie pour être moine ?
 - C'est que si vous étiez moine, je voudrais être une nonne, nous aurions tous les deux une petite maison, et un petit potager, et nous aurions de petites poules, qui pondraient de petits œufs, que nous ferions cuire ensemble dans notre petite cuisine, et puis nous dirions notre petite messe... Puis nous irions prendre le soleil dans notre petit potager, et puis...

Rosa n'en pouvait plus de rire, quand le fils de Mme Anna Canastreira, fronçant le nez, en faisant la tête, grogna :

- Vous voulez savoir, allez vous vous faire voir ! Ce qui me ferait plaisir, ce serait...

- Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, Monsieur José ?
- Si je n'habitais pas chez mon maître, je vous répondrais...
- Dites-la moi tout bas, votre réponse, je ne dirait rien à votre maître.
- Allez-vous-en...
- Où ça ? Ne soyez pas si méchant, petit José de mon cœur.. Vous ferez un fort joli petit moine en bois de sureau... Vous portez déjà la tonsure¹ ?
- J'ai une lance pour vous percer le flanc.
- Comme il est méchant ! Ne soyez pas comme ça, Monsieur José... Venez cueillir une grosse bise.

L'étudiant vexé avait disparu, pas seulement parce qu'il ne trouvait pas de réponse aux railleries de cette exaspérante jeune fille, mais parce que son maître, qui l'avait entendu parler, venait tout doucement voir avec qui. Ce zélé professeur apparut au-dessus du mur, et eut le temps de voir les deux filles, qui se retiraient en riant grassement. Furieux de l'audace de cet abruti, un qualificatif dont il l'affublait généreusement, il alla le trouver pour lui demander des explications sur cette conversation.

- Que disais-tu à ces filles ?
- Moi, rien... C'étaient elles qui...
- Qui... Quoi ? Que te disaient-elles ?
- Elles disaient que...
- Achève tes phrases, animal !
- J'étais là en train d'étudier mes morceaux choisis, et elles m'on dit que...
- Tu te payes ma tête ?
- Elle m'ont demandé si j'étais...
- Un âne ? Et tu leur a dit que oui.
- Ce n'est pas ça... Elles m'ont demandé si ...
- Tu es un âne bête ! Tu as entendu, abruti ? Si je te vois parler encore

¹ *Coroa* signifie à la fois couronne (d'épines peut-être ici) et tonsure. Une allusion à la lance de Longin ? Jeu de mots intraduisible (NdT)

aux voisines, je te brise les mains ! Tu n'arrives pas à traduire *mundus a deo constitutus est*, et tu sais faire le beau avec des gamines !? Continue comme ça, et je te borderai comme il faut !...

Cette crise passa, et José Bento n'écopa, comme d'habitude, que d'une gifle et se fit une fois tirer l'oreille à cause de l'impératif *laudandum*

Le jour suivant, les jeunes filles ne le virent pas, mais le surlendemain, Rosa était venue plus tôt attendre son amie pour cueillir des roses du Japon, quand elle entendit le son nasillard d'une voix connue, celle de José Bento.

– C'est ainsi que vous me traitez, Mademoiselle Rosa ?

– Ah !... Vous étiez là ?!...

– Eh bien, quoi ! Vous croyez que je vous ai oubliée ? Vous deviez m'écrire, des paroles en l'air ! Vous voyez comment vous vous comportez !

– Je n'ai pas pu, Monsieur José... et je dois vous dire qu'il vaut mieux ne pas me parler, mon père va me gronder. Faites comme si nous ne nous étions jamais vus. Ce que nous nous sommes dit, c'était un jeu d'enfants. Occupez-vous de vos études, et ne vous souciez pas de moi, parce que j'ai très peur de mon père...

– C'est comme ça que vous êtes ! Et moi qui pensais à vous tous les jours, et qui attendais des nouvelles de vous, ça fait presque un an !... Je ne suis donc plus le même ?

José Bento poursuivait son éloquente tirade contre la perfidie de Rosa, quand le visage austère du maître de latin apparut à l'improviste à côté du pâle étudiant. En même temps, Élisabeth arrivait en riant fort de cette surprise, et Rosa baissant le visage vers le sol, coupait machinalement une rose moins cramoisie qu'elle-même.

– Allez, venez ! dit le maître au garçon, en le rapprochant du mur qui séparait les deux jardins - Eh, Mesdemoiselles !

– Que voulez-vous ? demanda Elisa.

– C'est comme ça que mes élèves, on les instruit. Donne-moi ta main, abruti.

Rouge comme une sauce au piment rouge, José Benro recula devant la fêrule, dont le bout le guettait sous le capote en bure.

– Tendez-moi votre main ! Vous n'obéissez pas ? Attention, je vais vous faire pendre à ce figuier.

– Comme Judas Iscariote, fit Elisa, en renflant, et en se frottant les mains.

Le malheureux avait tendu la main, et quatre coups sonores avaient claqué sur sa paume. Il devait vraiment souffrir moralement ! Rosa était pâle, et Élisabeth dit tout à coup, sérieusement, au professeur :

– Si j'étais lui...

– Que dites-vous, Mademoiselle ?

– Je dis que si j'étais lui...

- Que feriez-vous ?
- Je vous donnerais un coup de poing sur le nez.
- À qui ?
- À vous.

– Si vous êtes une demoiselle, vous n'en avez pas l'air... dit le professeur, en le dévisageant dédaigneusement. Je m'efforcerai de savoir qui est votre père, et s'il ne vous fait pas tâter de la discipline...

- Que m'infligera-t-il ? une fessée ?
- Je vais vous faire corriger avec une savate...

– Sortez donc, tête de mule ! Approchez, je vais vous faire goûter une friandise à ma façon...

Le maître, blême, s'en fut passer sa colère impuissante sur le pauvre garçon qu'il reconduisait à coups de pied dans sa chambre.

José Bento s'absorba dans une profonde réflexion. De toute la journée il ne mangea pas, il ne but pas, et il n'étudia pas. À minuit, il se leva, pris d'une impulsion semblable à une soudaine attaque de folie. Il ouvrit un tiroir, et prit une fourchette. Il traversa un couloir à tâtons ouvrit tout doucement, au bout, une porte. Il s'approcha du lit où ronflait un homme, et lui planta trois fois la fourchette dans le cou. L'agonisant lâcha un rugissement que seul l'assassin entendit, et rendit l'âme.

Le matin, on trouva mort le vieux Manoel José d'Almeida, professeur de latin, avec une fourchette rougie de sang sur le rebord du drap.

José Bento avait disparu. On le chercha chez João Retrozeiro, on ne l'y trouva pas.

Horrible événement !

La langue latine perdit l'un de ses meilleurs interprètes. Le sieur Manoel José de Almeida pouvait être d'un tempérament colérique avec ses élèves, mais la science lui devait beaucoup. Il s'étendit largement sur l'interprétation naturelle du *tam libet hirsutum tibi fulci recidere barbam* d'Ovide. Il laissa trois volumes inédits sur la conjonction copulative, et de précieux manuscrits sur l'adverbe *quotienscumque*. C'était un bon catholique, ami des pauvres, qui l'appelaient leur père. Il était bon époux, bon père et bon frère ; et s'il n'était pas un bon citoyen, c'est parce que les citoyens, on les inventa après.

Que la terre lui soit légère.



CHAPITRE VIII

CE TRAGIQUE ÉVÉNEMENT inspira un peu d'inquiétude à Rosa ; mais son amie la convainquit qu'elle ne devait pas se croire compromise dans une telle affaire. Le directeur du collège ignorait la cause de ce crime inouï, il avait assisté à la dégelée de coups de pied qui avaient accompagné José Bento jusque dans sa chambre ; mais il supposa que la raison qui justifiait ce châtiment, c'était quelque ânerie du garçon dans l'impossible conjugaison du verbe *laudo*, spécialement dans l'impératif *laudandum*¹.

Les petites n'eurent pas conséquent pas à répondre d'être involontairement la cause de ce drame, et continuèrent à jouir de leur bonheur.

Si l'archidiacre ne vivait pas avec elles, il déjeunait et dînait avec sa fille, soupait avec une veuve qui tenait sa maison ; et, après le souper...

Après le souper, il y a bien des choses à dire à ce sujet.

L'on sait que Rosa Guilhermina était la fille d'une certaine Anna do Carmo, dont le père Leonardo s'était jadis engoué, et qu'il avait dotée pour qu'elle puisse faire une honnête fin, en épousant un Français qui avait une boutique à la rue das Flores.

Le prêtre ne manifesta pas une parfaite générosité dans cette affaire. Après avoir donné de l'argent, s'il voulait se conduire vraiment bien, il aurait dû renoncer tout à fait, au bénéfice du libraire, à la femme dont il s'était séparé. Cela nous fait cependant de la peine d'avoir à vous annoncer que l'archidiacre était un agioteur en son genre, et nous pensons que Mme Anna do Carmo ne se prêtait pas mal à un tel agiotage.

La vérité, c'est que le père de Rosa continuait de visiter en plein jour l'établissement du libraire, achetait quelque livre qu'il ajoutait dans sa bibliothèque à ses frères vierges, et gagnait par ses visites diurnes la confiance du mari, qui avait lu Molière, et ne voulait pas s'exposer à la disgrâce du *Cocu Imaginaire*, que vous pouvez lire, cher lecteur, si votre conscience ne vous chatouille pas trop.

L'honnête épouse repoussait les avances du prêtre, se déroband à des rendez-vous dans lesquels cet amant usurier semblait l'inviter à payer les intérêts du capital qu'on lui avait remis. Il lui faisait de longs discours sur la véritable vertu, il lui peignait l'ingratitude comme le plus laid des crimes, essayait de balayer de mièvres craintes qui n'avaient rien à voir avec la véritable religion, et voulait la convaincre de passer au crible la façon dont elle voyait le mariage et bien d'autres choses. Le Français ignorait qu'il avait été l'amant de sa femme.

¹ On rappellera au lecteur que cet impératif est un gérondif que José Bento devait impérativement connaître. (NdT)

Touché par l'intérêt que lui manifestait, par ses nombreuses visites cet amateur de bons livres, convaincu en outre de l'honnêteté de sa femme, si ce prêtre, vieux et laid, tentait de la séduire, le sieur Hémerin Pierrote (Que Dieu le garde) accueillit aimablement son bon ami, et ne se sentit pas aussi honoré par ses visites, mais aussi par le désir que manifestait ce généreux prêtre d'être le parrain du premier fils d'un aussi heureux mariage.

Madame Anna Pierrote manifestait de la répugnance devant les visites ponctuelles de l'archidiacre, et cette répugnance, que son mari lui reprochait parce qu'elle s'opposait à leurs intérêts communs, donnait de nouvelles raisons au Français d'être rassuré, et d'avoir ses portes toujours ouvertes pour le généreux compère.

Ce lien de parenté avait été noué contre la volonté manifeste de Mme Anna. Bien qu'il eût reçu d'avance la layette du nouveau-né, dans un accès d'humeur, son mari lui demanda, si elle voulait un *garçon de bonne mine*¹ (un garçon bien fait de sa personne) pour compère. Il ajouta que si elle était douée d'une certaine finesse, elle devait s'appliquer à cajoler l'archidiacre, qui était riche, et pourrait faire de son filleul son héritier. Il finit par résumer son discours en déclarant par *le sacré nom de Dieu*, que l'archidiacre de Barroso serait son compère, et commanderait dans cette maison comme dans la sienne.

En bonne épouse, Mme Anna se fit une raison ; comme un bon parrain, le père Leonardo venait, deux fois par jour, faire des grimaces et tirer la langue, avec le petit dans les bras ; et le mari souriant, comme une fine mouche, en bon Français, laissait le prêtre apprendre en haut l'enfant à dire papa, et revenait dans sa boutique s'occuper de ses affaires en fredonnant la *Marseillaise*.

L'enfant, habitué à voir l'archidiacre, gigotait dans les bras de sa mère, en battant des mains, et en articulant : *papa, papa*. Le libraire riait, en se félicitant de la vivacité du petit, et lui apprenait à prononcer le mot *parrain*, et l'enfant, qui ne savait pas encore aligner trois syllabes, s'obstinait à dire *papa*.

M. Hémerin était fort content de son fils, ainsi que de sa femme, parce la répugnance qu'elle manifestait à recevoir l'archidiacre avait disparu depuis un certain temps, qu'elle parvenait enfin à supporter parfaitement la présence de son compère, et ne voyait aucun inconvénient à jouer avec lui à la *bisque à neuf*, et au *trente-et-un*.

Deux ans s'écoulèrent dans cette parfaite harmonie. Les voisins se moquaient du Français, mais la raison de cette hilarité, il devait être le dernier à la connaître.

¹ En français (NdT)

Les anciens écarts d'Anna do Carmo, étaient, rue das Flores, de notoriété publique ; les mauvaises langues savaient qu'elle avait été la maîtresse de l'archidiacre ; le libraire voisin parlait à sa clientèle de l'immoralité du jacobin (qui vendait de meilleures œuvres, et proposait dans son établissement tout ce qu'on pouvait se procurer) et déplorait la décadence de la religion, si monseigneur l'évêque ne mettait pas un terme à ce grand scandale.

Le démon de l'intrigue était venu perturber le bonheur domestique de cette famille.

Le petit Leonardo à deux ans passés continuait à appeler le prêtre papa, à la grande satisfaction de son père officiel. Mme Anna montrait à son mari les cadeaux que son parrain lui donnait. Le mari montrait à sa femme le coupon de velours rouge que son compère lui avait donné. Tout allait *le mieux qui se peut*, comme disait le joyeux libraire, quand, en ouvrant un matin sa porte, il trouva une lettre où *un ami intime*, comme tous les amis des lettres anonymes, lui disait ce qui se passait chez lui, les relations qu'avait entretenues autrefois sa femme avec le prêtre, et le discrédit général qui touchait son honneur sur les places publiques. En tant qu'*ami intime*, le défenseur zélé de son nom, ce généreux espion lui conseillait de flanquer le prêtre hors de chez lui, de mettre sa femme au fer, pour satisfaire ainsi pleinement le public scandalisé.

Ce mari avisé lut la lettre, et vendit, faisant preuve de la plus grande présence d'esprit, un *Flos Sanctorum* à un prêtre de village, qui avait mis pied à terre au moment où la porte s'était ouverte.

– Ces œuvres saintes, dit le prêtre, je crois qu'on en vend peu... La religion est à terre... Le temps est passé où les moines écrivaient des œuvres substantielles... Ceux d'aujourd'hui produisent beaucoup de cochonneries, et les séculiers sont des libertins, qui sont juste bons à récupérer des prébendes, des canonicats, et des bénéfices pour mener joyeuse vie. C'est nous qui devons donner l'exemple, comme dit l'apôtre : *ante eas vadit, et oves eum secuntur*... C'en est fini. Les bons prêtres, et qui connaissent leur office, vivent obscurément dans leur village, et personne ne fait appel à eux pour les dignités de l'Église ; ceux qui ruinent avec leur mauvaise vie et leur mauvais exemple l'édifice de la religion, la maison de Dieu, *ædes Domini*, on les appelle à lécher le corps pourri de l'humanité ; *canes veniebant, et lingebant ulcera*, comme dit saint Luc au chapitre XVI.

– Vous êtes donc, mon père, venu solliciter un bénéfice qu'on ne vous a pas accordé ?

– Oui, Monsieur, oui, je suis venu demander à Monseigneur l'évêque une église présentée par l'évêché, et je me trouve ici, depuis un mois, à mes frais dans une auberge, et je m'en vais à présent sans elle. L'évêque est... Dieu sait ce qu'il est... On dit que c'est un saint, mais sa vertu est

d'un prix modeste... Quand le troupeau s'égare, le berger ne vaut pas grand chose, comme dit le livre saint : *Nam quod ab ovibus erratur negligentiae pastoris adscribitur.*

– Voulez-vous, mon père, autre chose ?

– Non, Monsieur, je ne veux plus aucun livre ; j'avais besoin de celui-là pour tirer au clair certains points : l'apôtre saint Jacques est-il venu ou non au Portugal, saint Martin de Dume a-t-il été archevêque et primat...

– Je ne vous ai pas demandé si vous vouliez d'autres livres ; je vous ai dit que je pensais à un moyen, Votre Seigneurie, pour...

– Arrêtez ! Point de *seigneurie*... Je ne fais pas partie de ces modernes, qui oublient l'humilité de notre divin maître, et veulent des honneurs qu'il y a trois cents ans l'on faisait au roi... Dites-moi vous¹...

– Soit ; si vous vouliez, je pourrais vous trouver un moyen d'arranger vos affaires avec l'évêque.

– Oui ? Lequel ?

– Ça, c'est pour l'instant un secret... Voyez combien vous êtes prêt à donner.

– Combien donner ? C'est de la simonie, réprouvée et condamnée avec de lourdes peines par le concile de Trente. Si je voulais me servir de cet infernal recours, je sais bien à quelle porte je devrais battre. Je connais sur le bout des doigts un trafiquant de ces faveurs, qui n'éprouve aucune honte et aucune crainte devant Dieu, il y a des années qu'il négocie sans aucun scrupule les objets sacrés de la sainte religion de Notre Seigneur Jésus Christ. C'est un simoniaque, un libertin, indigne de s'asseoir au chapitre.

– Qui est-ce ?

– Qui pourrait-ce être ? C'est l'archidiacre de Barroso, un homme sans religion, aux mœurs épouvantables, qui a vécu en concubinage toute sa vie, et qui, par dessus le marché, a eu l'aplomb de marier une de ses concubines à je ne sais qui, et l'on m'a dit qu'il continue à entretenir des relations adultérines avec elle... L'adultère ne devait pas suffire ! Il ne lui manquait plus que cela !...

– Le connaissez-vous ?

– Fort bien, et j'aurais préféré ne pas le connaître. Nous avons été ensemble au séminaire, et j'ai vu d'avance ce qu'il allait devenir ce coquin de Leonardo Taveira... Je le voyais ensuite à Porto, et je suis allé manger chez lui. Je suis reparti, outré parce qu'il avait eu l'effronterie de faire asseoir à notre table une fille qu'il avait chez lui...

– Savez-vous comment elle s'appelait ?

– Parfaitement, Monsieur. Elle s'appelait Anna do Carmo...

– Anna do Carmo !...

¹ Ce *vous*, plus familier que le nôtre, qui se traduit par la troisième personne, ne l'est pas autant que notre tutoiement. (NdT)

– Vous allez l'air tout surpris. C'est à cause de ce que je vous dis...

– Comment était-elle ?

– C'était un beau brin de fille, tirée à quatre épingles, blanche, la poitrine pleine, et des yeux aussi concupiscents que ceux du démon en personne, et elle parlait sans aucune retenue devant moi.

– Savez-vous si c'est cette fille qu'il a mariée ?

– On dit que c'est le cas, et même que cet homme est un étranger, il exerce je ne sais quel métier. Si vous voulez, je reviens ici un jour, et je pourrait vous renseigner parfaitement là-dessus.

– Merci bien... cela ne me concerne pas...

– Bon, on n'y peut rien. La religion est confiée à de tels ministres. L'archidiacre Barroso a beaucoup d'argent chez un négociant de la rue das Flores, mais cet argent, c'est le prix de l'enfer qu'il s'est acheté... Il l'a gagné avec sa simonie... Il y a là-haut quelqu'un qui le jugera... Là-dessus, au revoir, à la prochaine. Demeurez dans la grâce de notre très sainte Marie, et portez-vous bien jusqu'à une autre occasion, si Dieu nous donne vie. Au revoir, au revoir.

Le prêtre ouvrait sa sacoche pour y mettre le *Flos Sanctorum*, quand l'archidiacre lui tapa sur l'épaule.

– Te voilà par ici, père João Pires ?

– Comme tu vois... Que deviens-tu, Leonardo ?

– Nous vivons au jour le jour... Ça fait longtemps que je ne te vois pas ...

– Il n'y a pas d'argent pour venir en ville... Les pères du *requiem* ne se nourrissent pas aux frais du chapitre... Tout ce que l'on peut récupérer dans les villages, c'est une petite messe à un *tostão* qui ne paie pas les hosties. C'est autre chose, ici. Les prêtres de Porto sont des cardinaux, moins en ce qui concerne le savoir, tout est dans ce qu'ils ont en plus...

– Ça ne se passe pas vraiment comme ça, père João... Dieu sait comment chacun se débrouille. Tu es donc venu acheter ton petit livre ?

– C'est vrai, j'ai acheté le *Flos Sanctorum*, et Dieu sait ce que ça ma coûté de réunir les trois mille deux cents...

– Si tu en veux encore un, et si tu n'as pas d'argent, tu peux faire appel à moi, et tu paieras plus tard monsieur Hémerin, qui me fait l'honneur d'être mon ami.

L'archidiacre fit un clin d'œil au libraire, qui était accoudé à son comptoir, et le libraire sourit d'une façon tout à fait nouvelle, pour l'archidiacre.

– Non merci, dit le père João Pires, je n'aime pas faire de dettes, parce que je n'ai aucun espoir d'être chanoine pour pouvoir les régler ensuite... Et alors, mon cher Leonardo... Les bons moments que nous avons passés au séminaire... T'en souviens-tu ?

– Si je m'en souviens !...

– Tu ne t'embêtais pas !... Tu t'échappais la nuit et tu venais me

demander le matin de t'enseigner le Larraga¹... Tu en as fait de belles ! Qu'est devenue cette fille d'un tavernier de Campanhã que tu as enlevée ?

– N'en parlons pas... Comment peux tu te rappeler ces fredaines... C'est du passé...

– C'était une vraie perle ! Et cette autre, des Fontainhas, dont le père avait la tête près du bonnet qui t'a fait fuir en chemise jusqu'au séminaire?

– N'en parle plus, João !... Ç'étaient des bamboches d'étudiant.

– C'est du passé, c'est du passé... Tu as payé un bon tribut à ta jeunesse... Tu étais déjà prêtre depuis des années que tu faisais des tiennes de quand tu étais étudiant...

– Écoute, mon cher João, si tu veux quelque chose de moi...

– Merci... J'aime parler du temps de notre jeunesse.

– J'entends bien, mais je dois être chez les Congréganistes à huit heures... Je te souhaite le bonjour, et tout le bonheur du monde.

– Écoute, père Leonardo... Il y a là un particulier qui veut te parler d'une dispense pour un mariage entre cousins au deuxième degré. Le prétendant est prêt à offrir un honnête pot de vin à qui lui en procurera vite une...

– Oui !... Eh bien, je connais un banquier qui aplanit toutes les difficultés ; mais, entre nous... Il faut lui graisser la patte...

– Vieux farceur !... Ce banquier, c'est toi en chair et en os !...

– Pas du tout, João. Tu peux me croire, je ne suis pas...

– *In verbo sacerdotis* !

– *In verbo sacerdotis*... Dans ces matières délicates, ma conscience ne souffre pas de scrupules. J'ai quelques faiblesses, dont je peux m'accuser, du temps où j'étais jeune, mais s'agissant de religion, on ne plaisante pas.

– Tu éprouves bien des scrupules en songeant à tes fredaines, hein ?

– À quelques-unes ; mais à certains âges, on trouve des excuses à tout, et Dieu sait que la raison ne dispose pas de la force nécessaire pour contenir les élans d'un homme à ses débuts...

– Où il n'appartient ni au monde, ni au diable ! Eh bien, que Dieu te garde dans ce saint repentir...

– Qui est donc cette personne qui demande une dispense ?...

– Nous en parlerons une autre fois... Écoute, mon cher Leonardo, je ne sais si tu sais que j'ai là une requête pour une église.

– Pas du tout, je n'en sais rien.

– Pourras-tu faire en sorte que Monseigneur l'évêque intervienne dans cette affaire ?

– Elle présente des difficultés, mon vieux... Si tu veux que je te parle franchement, à la cour, l'argent décide de tout...

¹ Francisco Larraga est l'auteur d'un Abrégé de Théologie Morale. (NDT)

– Et tu fais, avec ta manivelle, tourner les roues de la machine, n'est-ce pas Leonardo ?

– Tu veux rire, João...

– Il ne manquerait plus que je pleure !... Tout cela porte à rire, sinon l'on y perdrait la raison... Non, tu ne dois pas avoir des scrupules que sur le chapitre des fredaines... À propos de fredaines, qu'est devenue Anna do Carmo ?

– Anna...

– Oui... Anna do Carmo... cette gaillarde qui habitait chez toi, rue Direita il y a dix ans...

– Je ne sais pas... Je ne m'en souviens pas... Je ne vois pas de qui tu me parles... Au revoir... À la prochaine...

– Attends, mon vieux, dit l'inexorable prêtre à l'archidiacre confus, qui suait en janvier comme son ami Silva au mois d'août, en voyant là, tout près, le Français, qui ne perdait pas un mot de ce dialogue, attends... Ne sois pas gêné, je ne veux pas te mettre dans l'embarras. C'est une conversation entre amis... Je savais que tu t'étais bien conduit avec cette fille, et que tu l'as mariée avec une bonne dot... Une faiblesse ne rabaisse personne... David a péché, lui aussi, et saint Pierre a renié son maître.

– Tu as raison, João, à la prochaine...

– C'est ça... À la prochaine.

João ne comprit pas ce qui mettait l'archidiacre sur les charbons ardents. Ses dernières salutations, il les lui adressa quand celui-ci lui tourna brusquement le dos, parce qu'il ne pouvait continuer d'avoir le regard tourné vers le Français qui ne détournait pas les siens.

Bien installé, à califourchon sur le bât de sa jument somnambule, l'ancienne connaissance d'Anna do Carmo, se tournant vers le libraire, lui dit en souriant :

– Vous voyez comme il est, notre ami ? Voyez comme il a été embarrassé quand je lui ai parlé de cette fille !... Vous avez remarqué ?

– Oui... Je l'ai remarqué...

– Ce qu'elle mériterait, c'est que son mari lui cassât l'échine avec une barre... Mais les maris, parfois, sont si bons avec elles... Au revoir...

– À la bonne heure.

M. Hémerin relut la lettre anonyme, et sortit.

Vous attendez quelque sottise. Au moment où l'on s'y attend le moins, on trouve face à sa proue un généreux mari !

C'est le moment de prendre ses distances !

Rara avis in terris...

CHAPITRE IX

AU MOMENT où il prit la fuite devant les vindicatives impertinences du père João Pires, l'archidiacre se sentait perdu, il ne trouvait pas le meilleur endroit où se terrer dans la situation où il se voyait.

Rue das Hortas, en revenant du champ de Saint Ovidio, où il était parti machinalement, il rencontra le mari d'Anna do Carmo qui le salua avec son habituelle courtoisie, et ne fit pas la moindre allusion aux scandaleuses révélations du profond spécialiste de saint Jacques et de saint Martin de Dume.

Surpris de la simplicité du Français, le père Leonardo entendit que les choses étaient sur le même pied qu'il les avait laissées la veille, et apaisa le tourbillon de hontes et de craintes qui faisaient faire à son cœur de douloureuses pirouettes.

Convaincu du résultat aussi inespéré qu'heureux de cette scène extravagante, il se rendit rue das Flores, et trouva au comptoir Anna do Carmo, étonnée que son mari fût sorti sans l'en avertir, ni l'appeler pour tenir le magasin.

Cela troubla fort l'archidiacre qui eut la prudence de ne pas parler à la mère de ses enfants de sa malheureuse rencontre avec ce maudit prêtre de Ponte-Ferreira.

Le brusque départ du Français voulait pourtant dire quelque chose. Le prudent archidiacre réfléchit aux suites de cet incident ; il songea un moment que son intégrité physique pouvait souffrir quelque atteinte moins plaisante et, faisant finalement appel, en ce qui concernait son avenir, à l'intrépidité du philosophe, il attendit les conséquences.

Le vieil ami du père João Pires finissait de se remettre, quand le libraire revint, toujours aussi affable, avec l'inaltérable sourire d'un époux heureux.

- Tu es parti sans rien dire ?! dit Mme Anna.
- Il m'a fallu sortir si précipitamment que je n'ai pas pensé à t'appeler.
- Qu'est-ce que c'était, Hémerin ?

– Que voulais-tu que ce soit ? Une erreur... On est venu me dire que le juge d'instruction voulait me faire arrêter parce que je vendais clandestinement dans ma boutique des livres protestants, et des articles contre la religion. Je me suis rendu immédiatement chez lui, et j'ai eu la chance de trouver en arrivant une façon de démentir la calomnie que mes ennemis ont forgée contre moi.

– Tant mieux !... dit sa femme.

– Et s'il n'en avait pas été ainsi, ajouta l'archidiacre avec la satisfaction que donne la bonne foi, j'ai encore des amis pour contrarier les manigances de vos ennemis.

– Merci beaucoup, compère. Tout est arrangé, cette fois-ci. S'ils continuent, vous serez notre protecteur, comme vous l'avez toujours été.

L'archidiacre déjeuna avec eux, ils ne pouvait manquer de se féliciter d'avoir marié la mère de Rosa à une si obligeante personne, à une âme aussi simple, à un tempérament si digne de toutes les marques de respect. Il prodigua maintes caresses au bambin qui donnait des biscuits au libraire pour qu'il fît passer à son papa, ce que faisait le libraire, avec une douceur paternelle, en riant beaucoup de la gentillesse du petit.

Le jour se déroula normalement, L'archidiacre prit congé à minuit, en promettant de revenir payer le lendemain quatre parties de brisque qu'il avait perdues en jouant avec Mme Anna, tandis que son mari était parti commander de Paris une nouvelle édition de Bossuet et de Bourdaloue.

Le lendemain mati, Hémerin se leva plus tôt que d'habitude, et demanda à sa femme de lui donner la clé de la commode où se trouvait son linge blanc.

Anna voulut se lever pour donner une chemise à son mari, mais il la pria de rester au lit. Sa femme insista, et le Français lui intima impérieusement de ne pas en sortir.

Quelques moments après, la mère de Rosa s'aperçut que l'on fermait de l'extérieur la porte de la rue !

Elle se leva, s'approcha de la commode, et la trouva vidée du linge de son mari. Elle descendit à la boutique, tout était fermé. Elle revint à sa chambre et vit un billet sur le lavabo avec ces quelques mots :

"Tu es une bonne femme, mais tu ne me sers à rien. Je ne suis pas un mauvais homme, mais je ne te sers à rien. Soyons francs, et bons amis. Tu restes, et moi, je m'en vais. Profite bien du prêtre, et va le voir de ma part. Si tu veux quelque chose, et lui aussi, écrivez-moi à Paris. Adieu."

Anna do Carmo en fut étourdie. Elle voulait faire quelque chose face à cette crise ; mais que pouvait-elle faire ? Par dessus le marché, la porte de la rue était fermée ! Si l'archidiacre venait... Mais l'archidiacre ne venait pas avant huit heures ! Si elle défonçait les portes, le bruit donnerait un sujet de conversation aux voisins, et le scandale serait inévitable ! Mais si le scandale était certainement inévitable, la pauvre femme pensa qu'elle devait défoncer la porte, et chercher son mari, mais où ?

Plongée dans cette indécision, Mme Anna entendit sonner huit heures. Elle courut à la fenêtre, et vit à sa porte un groupe d'hommes dont l'un ouvrait la porte. Elle descendit, et leur demanda qui ils étaient.

- Je suis un greffier, accompagné de ses huissiers.
- Que voulez-vous ?
- Saisir les objets qui se trouvent dans cette maison.
- Dois-je quelque chose à quelqu'un ?

- Oui.
- Quoi ?
- Ce que contient ce document, auquel est joint une reconnaissance de dette authentique, signée par votre mari, M. Hémerin Pierrote.
- Je ne l'ai pas signée, moi.
- Savez-vous écrire ?
- Non, Monsieur.
- C'est pour cela que vous n'avez pas signé. Votre mari a signé pour tous les deux.
- C'est du vol ! Je vais appeler la garde, si vous emportez quoi que ce soit de chez moi.
- Criez donc, on vous emportera, vous aussi.
- Où ça ?
- En prison, ou à l'hôpital São José.
- Et en ce qui concerne les experts, Monsieur l'huissier en chef ?
- Les menuisiers sont là.
- Qu'ils montent estimer les meubles, et faites venir les libraires pour estimer les livres.
- Retirez-vous femme, je vous fais dresser un procès-verbal !
- Mais je veux savoir à qui je dois...
- Au vice-consul de France.
- Je ne connais pas cet homme.
- Ce n'est pas nécessaire, et vous ne devez pas vous mettre en peine pour cela. C'est plus ou moins un homme comme les autres.
- L'archidiacre entra, les yeux écarquillés, le menton craintivement pendant.
- On veut me voler ! Monsieur mon compère, s'exclama Anna.
- Vous voler !... De quoi s'agit-il ?!
- Laissez-la parler, dit l'huissier.
- C'est un acte de saisie.
- À l'ordre de qui ?
- Du juge d'instruction.
- Mais qui est le créancier ?
- Ne nous importunez pas avec vos questions, Monsieur l'archidiacre. Allez vous renseigner, si vous voulez. Nous exécutons la loi, et nous ne sommes pas tenus de donner des explications à tous les gens qui passent dans la rue.
- Où est votre mari ? demanda le prêtre.
- Je ne sais pas... Venez voir.
- Mme Anna le prit à part et lui raconta ce qui était arrivé. L'archidiacre en fut saisi.
- Qu'est-ce que je vais faire, Leonardo ? Vas-tu me le dire ?
- Mets ta mantille, prends le petit, et va chez moi avec ta servante.

- Et mes effets ?
- Quels effets ?
- Mes vêtements ?

– Laisse-là les vêtements... Fais ce que je te dis. Ne te mets pas en peine... Tu auras toujours de quoi manger. Plus un mot, je ne veux pas de scandale.

Anna do Carmo partit avec sa bonne et le petit, qui grognait parce qu'on l'avait tiré endormi de son berceau. Le greffier resta seul avec les alguazils et les experts. la librairie fut aussitôt achetée par un libraire de la boutique voisine, les meubles adjugés, le greffier les récupéra. Le linge fut acheté par une fripière. Et la clé de la maison fut remise au propriétaire. Les voisins n'avaient pas perdu leur journée.

La vengeance du Français avait été une vengeance française ; mais, admettons, entre nous, que l'honneur était estimé à un tel prix. Il semble qu'ils étaient dignes l'un de l'autre, et l'archidiacre digne de tous les deux, comme on va le voir.

La mère de Rosa vivait avec l'archidiacre, si prudemment et si discrètement qu'elle évitait de se montrer. C'était une précaution inutile, parce que personne ne doutait que les bras du prêtre fussent le refuge naturel de l'épouse abandonnée.

Ce scandale était parvenu aux oreilles de l'évêque, qui invita, avec les arguments les plus doux, à prendre le chemin de la béatitude, ce Lovelace en aumusse et bas vermeils. L'archidiacre se défendait comme il pouvait, et appelait ses fielleux dénonciateurs à prouver leur infâme calomnie. De nos jours, le père Leonardo Taveira aurait écrit quatre lettres ouvertes aux périodiques, où il aurait sommé les médisants d'ôter leur masque, faute de quoi ils seraient convaincus de diffamer l'honneur d'autrui, d'être de vils calomniateurs, selon un style convenu.

En ce temps-là, toutefois, la presse n'offrait aucun soupirail aux diffamés, il ne pouvait pas aller de porte en porte clamer son innocence. Une bonne raison pour que la médisance prît de plus en plus de corps, jusqu'à être considérée comme un fait acquis.

Les chanoines qui n'étaient pas plus vertueux que lui, se montraient scandalisés des turpitudes de leur collègue, et voulaient que le prélat les libérât du poids de l'odieux personnage dont la conduite mettait en cause leur corporation. L'évêque était coincé entre certains compromis qui le liaient à l'archidiacre, et les instances réitérées du chantre et du doyen, qui étaient plus discrets dans leurs turpitudes, parce qu'ils n'étaient jamais allés, dans leur immoralité, jusqu'à doter les mères de leurs enfants pour leur permettre de se marier.

L'indignation publique rugit dans le palais épiscopal ; le prince de l'église craignait que le déshonneur fit tomber la mitre de sa tête, et entama des poursuites contre l'archidiacre.

Ces déplorable scènes se passaient des mois après que Rosa Guilhermina et son amie Elisa furent venues de Ramalde à Porto. Rosa remarquait l'inquiétude de son père durant les quelques heures qu'il passait chez lui. Elles l'interrogèrent toutes les deux à maintes reprises, et ne purent jamais savoir ce qui le tourmentait.

Le procès suivait son cours quand l'évêque accorda une audience secrète à l'archidiacre. Le but de cet entretien d'un ami, et pas d'un juge, c'était de lui conseiller de s'enfuir immédiatement du Portugal, et d'attendre hors de ses frontières que la bourrasque passât, avant de revenir.

L'archidiacre acquiesça.

Les larmes aux yeux, et sa fille dans ses bras, il lui révéla qu'un grand malheur le forçait à quitter sa patrie. Il la fit rentrer dans l'institution. Il donna une pension à Maria Elisa. Il en laissa une autre à Anna do Carmo et partit pour l'Espagne avec tous ses biens, mis à part les sommes que l'honorable négociant Antonio José da Silva devait répartir chaque mois entre les trois, si elles n'étaient que trois, les bénéficiaires d'une pension de l'illustre victime du père João Pires.

Anna do Carmo savait qu'elle avait une fille au couvent, mais, par un ordre exprès de son père, elle ne cherchait pas à la voir. Elle menait une vie honorable et recevait ponctuellement sa mensualité. Rosa ignorait l'existence de sa mère, elle regrettait de loin en loin son père ; mais ce n'était pas une raison assez forte pour renoncer à acheter la meilleure édition du *Chevalier de Maupas*, qu'elle traduisait parfaitement avec son amie, grâce au soin qu'avait pris son père de l'envoyer apprendre le français durant l'année où il a vécu dans sa maison du Laranjal.

M. Hémerin vivait à Paris, et vivait fort bien grâce à la somme qui lui avait été remise à condition de rendre plus honnêtes les relations de son épouse avec le prêtre, une mission au demeurant chrétienne dont ce scélérat n'a pas voulu chrétiennement se charger, et qu'il a envisagée avec les meilleurs principes philosophiques qui fussent en ce monde.

L'archidiacre vivait à Madrid, et passait son temps dans un couvent de religieuses de sainte Thérèse, où ne lui manquaient pas les délices pour entretenir son esprit, et semble-t-il, les plus grandes espérances pour tout ce que les philosophes s'obstinent à dire étranger à l'esprit.

Le père João Pires, lui, ravi d'avoir résolu le problème de saint Jacques, vint un jour voir le libraire pour lui acheter *El sabio instruido de la naturaleza* et apprit, du libraire voisin, les malheurs de l'archidiacre.

Il cita quatre textes latins sur l'obscénité, dit tout ce qu'il savait à ce sujet, confirma minutieusement tous les scandales de la vie du père Leonardo, et s'en alla dire une messe à la Misericordia, et entendre la confession de Mme Angelica, qui fut à deux doigts de se voir privée

d'absolution pour avoir fait des allusions à Mme Anna Canastreira, et à la femme de João Pereira, l'homme à la perruque.

Le sieur Antonio José da Silva, remis des contrariés par lesquelles il était passé, restaurait la graisse perdue de sa luisante nuque, et continuait à suer abondamment.

Et le sieur João Retrozeiro lisait, finalement, avec le plus grand plaisir, à sa femme, les lettres de son fils José Bento, qui gagnait à Rio de Janeiro deux cent mille réis en tant que second commis d'une épicerie où l'on ne le forçait pas à conjuguer l'atroce verbe *laudo*.

CHAPITRE X

LA VIE SUIVAIT SON COURS fastidieusement régulier et monotone, sauf pour l'esprit des deux amies qui faisaient d'admirables progrès dans la connaissance des choses, et la théorie du monde qu'elles étudiaient dans les livres. Toutes leurs économies, et tout le temps libre dont elles ne manquaient vraiment pas, elle l'employaient dans des romans français qu'une servante, parmi celles qui effectuaient une partie de leur service à l'extérieur, faisait entrer à l'intérieur de l'hospice moyennant une petite commission.

Si nous disons que Maria Elisa était une lettrée, nous ne pourrions nous reprocher d'avoir menti. La preuve qu'elle l'était, il suffit de quelques mots pour la donner, il suffit de dire qu'elle doutait de l'efficacité de la prière, et de préceptes plus fondamentaux de la religion de son enfance. Elle parlait de religion naturelle, et savait par cœur la *Voix de la raison*, et l'*Effroyable illusion de l'éternité*.

Rosa Guilhermina n'était une lettrée qu'à moitié plus un tiers. Elle ne croyait pas à la prière, ni aux saints de la régente ; mais elle était convaincue de l'existence de Dieu ! Elle n'était pas un incroyante consommée, comme son amie qui s'employait à l'instruire et à la perfectionner.

Une année s'était écoulée. Les jeunes filles allaient sur leurs dix-sept ans, et n'étaient plus les enfants turbulentes qui multipliaient les espiègleries dans l'enclos, et dont les fredaines agaçaient les anciennes de la maison.

Convaincues qu'elles étaient des dames, elles se revêtirent de la dignité correspondante, se donnèrent des airs de penseuses, elles mesuraient leurs sentencieuses paroles, considéraient avec une dédaigneuse insolence l'ignorance de leurs compagnes, dédaignaient la bigoterie de beaucoup d'entre elles qui ne méritaient pas qu'elles leur fissent part de leurs réflexions, et daignèrent condescendre à partager avec quelques-une le secret de leur philosophie, le dogme sublime de la raison. Si vous voulez comprendre en deux mots l'érudite extravagance des deux jeunes

filles, sachez que leur chambre avait été baptisée par leurs soins : *Hôtel de Rambouillet*.¹

Dona Rosa recevait régulièrement des lettres affectueuses de son père, qui ne trouvait pas de mots pour rendre justice au talent que sa fille manifestait dans les lettres ampoulées qu'elle lui envoyait.

La dernière qu'il lui avait écrite de Madrid, lui annonçait son arrivée prochaine au Portugal. L'archidiacre, bien informé savait que les langues mordantes de ses ennemis étaient fatiguées, et que le procès, au bout d'un an, était oublié.

Après la lettre qui les assurait de son arrivée qui devait à nouveau ouvrir les portes de leur retraite aux lettrées, les jeunes filles impatientes en reçurent une autre où le prêtre leur disait qu'il viendrait un jour précis les embrasser, et qu'elles devaient prendre leurs dispositions pour aller à Lisbonne où il comptait s'installer.

La mère de Rosa reçut une lettre annonçant dans les mêmes termes l'heureuse nouvelle, et chacune s'employait à préparer ses affaires de sorte qu'on n'ait pas à les attendre.

Le fameux jour était arrivé. Pour ne pas perdre de temps, Dona Rosa et son amie avaient fait leurs adieux ; Anna do Carmo avait sorti des bahuts ce qui était indispensable pour les quelques heures qu'elles devaient passer à Porto ; les unes et les autres ne sortaient de la conciergerie ou ne se mettaient à la fenêtre que pour féliciter l'amant, le père, et le tendre protecteur, quand le sieur Antonio José da Silva roula sa sphérique personne sur la cour de l'hospice.

À sa vue, Rosa recula, effrayée de cette visite inattendue. Le négociant demanda à voir la fille de l'archidiacre de Barroso, et la portière, stylée par la jeune fille, lui demanda si Monsieur l'archidiacre était arrivé.

– Monsieur l'archidiacre, répondit le négociant avec toute l'émotion dont il était capable, Monsieur l'archidiacre se trouve... en présence de Dieu...

– Il est mort ?! s'exclamèrent les jeunes filles.

– C'est vrai... Soyez assez bonnes pour faire venir la jeune fille.

– Je suis là, Monsieur Silva... C'est donc vrai que mon père est mort ?

– Malheureusement... Je viens de recevoir un messenger de Madrid... Ses derniers mots, ç'a été : "Je vais mourir... Va le dire rue das Flores à Porto, à un négociant du nom d'Antonio José da Silva." Il est mort d'une apoplexie... Que Dieu le reçoive parmi les bienheureux...

¹ Foi asslm chamada a assembleia de illustrações scientificas na França, em que avultavam a marquezia de Lafayette, Lacralpenede, M."* de Sevigné, Jullie de Angennes, e outras que se davam o titulo de *preciosas*, baptisando-se com nomenclaturas gregas, e praticando em linguagem privativa d*ellas. Molière, o grande espirito, que espancou da Franca o ridiculo com o ridiculo, pòz està gente em scena, nas comedias *As Preciosas Ridiculas*, e *As Mulheres Sabias* O hotel de Rembouillet não restiu a Molière.

Rosa le coupa, en sanglotant, baignée de larmes :

– C'est impossible.

– C'est aussi sûr que le fait que nous sommes ici, Dona Rosa... Le pire, c'est que le plus gros de l'argent de votre père a été emporté, Dieu sait entre quelles mains il doit se trouver à cette heure !...

– Et je me retrouve pauvre, n'est-ce pas ? fit la lettrée qui considérait la richesse comme le premier des sublimes dogmes de la raison.

– Pauvre... Non, Mademoiselle, répondit le négociant, en essuyant une larme importune. Vous avez été adoptée. J'ai les papiers qui le confirment. Même s'il ne reste aucune trace de l'argent qu'il a emporté, son patrimoine vaut bien de quarante à cinquante mille cruzados. C'est la ferme de Ramalde, ce sont deux immeubles en ville, et l'argenterie de votre père, qui se trouve chez moi, rien qu'elles, ça doit valoir six mille cruzados à vue de nez. Ce qu'il faut, c'est organiser un conseil de famille, et il sera bon que vous quittiez l'établissement pour vous occuper de la maison de votre père.

Une question par ci, une réponse par là, il fut entendu que la jeune fille devait partir dans trois jours, durant lesquels elle reçut des visites dans sa chambre, et pleura quelques instants sincèrement.

En tant que philosophe et bonne amie, Maria Elisa l'invita à se résigner, en la convainquant que la mort était la condition de la vie, et que les larmes ne ressuscitaient personne. Rosa en convint en faisant appel aux clartés d'un esprit élevé, et décida de se montrer intrépide dans sa douleur.

Porteur de cette malheureuse nouvelle, le négociant alla donner ce coup terrible à la pauvre épouse sans mari, à la maîtresse privée de tout appui, qui devait l'essuyer encore plus profondément. Là oui, il y avait une véritable douleur, le sentiment d'abandon, la détresse d'une vieille proche sans aucun refuge. Il lui restait un espoir, c'était sa fille ; mais sa fille n'avait pas bu son lait, n'avait pas senti ses baisers, n'avait pas vu ses larmes, ne l'avait jamais appelée maman.

Pour écourter les explications, le négociant lui dit franchement qu'il ne disposait d'aucune somme pour elle, et qu'elle s'arrangeât pour chercher un appui auprès de sa fille qui était l'héritière de l'archidiacre.

Quatre jours après, Dona Rosa Guilhermina occupait avec son amie la maison du Laranjal, elles prenaient à leur service les anciennes bonnes, et se concertaient sur ce qu'elles devaient faire, elle se demandaient si elles accepteraient les règles barbares que leur imposerait un barbare tuteur.

Vous avez là un échantillon du style d'Elisa, appréciez à présent celui de Rosa.

– Tu as raison, ma tendre amie, Si la Parque m'a volé mon père, je ne serai pas un jouet de la mort, parce que je suis encore vivante. Je ne veux

plus être recluse, le couvent n'a pas été fait pour moi. Je veux ma liberté parce que mon cœur est libre. Nous dominons suffisamment la philosophie pour savoir nous orienter sur la tortueuse route de ce monde. Nous connaissons la société par la lecture, nous saurons éviter les abîmes, nous céderons nos cœurs aux vœux ardents d'un amour qui soit digne de nous, nous vivrons unies par l'esprit, comme nous l'avons été par l'intelligence.

C'était bien dit. Tout ce qu'elle eût pu ajouter, c'eût été une redondance. Il n'y a là rien à redire. Une excellente résolution, un programme exemplaire, un talent enviable !

Une fois réuni le conseil de famille, l'orpheline fut consultée par son tuteur, un homme probe, choisi par M. Silva. L'éloquente jeune fille répondit dans un style élevé, et le tuteur se retira, émerveillé par sa pupille, il dit au milieu de la réunion de ce conseil, qu'elle était une bonne *pronostiqueuse*, et qu'elle parlait avec sa tête. Les autres membres n'hésitèrent pas à le croire, et consentirent à ce que la jeune fille disposât de ses revenus, et ne fût plus internée dans l'hospice.

Contentes de leur sort, les deux lettrées, de plus en plus riches de science, trouvaient déjà que leur esprit ne pouvait se contenter de se nourrir de romans, elle voulaient plonger dans l'océan du savoir. Elles dressaient des plans pour s'instruire ; elles regrettaient la solitude dans laquelle vivaient deux âmes se dévorant de leur propre feu, et regrettaient l'absence d'une société plus fournie qui les admirerait, ou d'esprits cultivés qui les conduiraient dans la région lumineuse des sciences ignorées de leur sexe déshérité.

Tout cela était bien beau ; l'on disait là-dessus des choses admirables quand, dans la plus grande chaleur d'un tel projet, Rosa Guilhermina reçut cette lettre :

" Ma fille. Tu ignores peut-être que la mort de ton père a laissé en ce monde une femme sans appui. Cette femme, c'est ta mère, et elle aura bientôt besoin d'un morceau de pain. Quand ce moment viendra, ne le refuse pas à la malheureuse Anna do Carmo, qui viendra le mendier à ta porte. Je vis au numéro 25 de la rue Direita."

Cette lettre, qu'elle lut en sursautant, produisait sur Rosa une sensation indéfinissable. Elisa voulait voir cette lettre, son amie ne la lui montrait pas.

– Serait-ce une amourette ?! demanda Elisa avec une amertume teintée d'admiration. Dis, Rosa ! Tu ne me réponds pas ? Laisse-moi voir cette lettre mystérieuse ! Serait-ce un billet amoureux ?

– Non, ma chère amie... C'est une lettre que je ne te montre pas !... Je ne dois pas te la montrer...

– Juste ciel ! Quelle étrange lettre que celle-ci ! Ne suis-je pas, par hasard, ton amie, la confidente de tes secrets ?

– Oui... Mais il y a des secrets dont on ne peut parler...

– À ta guise : je ferai taire mon anxiété, et je ne parlerai plus jamais de notre amitié pour tous les services que tu m'as rendus.

Le porteur attendait la réponse.

La fille d'Anna do Carmo s'éloigna de sa confidente importune, prit dans un tiroir de sa coiffeuse quatre cruzados nouveaux, les enveloppa dans un bout de soie noire, les remit au porteur, sans lui dire un mot, et déchira la lettre.

Quand elle revint, Elisa pleurait comme ferait une amante contrariée. Rosa, plus tranquille, s'il était possible d'avoir bonne conscience après une si généreuse action, calma la susceptibilité de son ombrageuse amie, en lui faisant cette révélation :

– Faisons la paix, ma chère amie. Je vais te dire ce qui se passe. Cette lettre que j'ai reçue et rendue au porteur, était une requête d'une amante pauvre de mon père, qui me demandait une aumône. Elle m'a fait tant de peine, que mon cœur a pris le deuil ! Comme j'ai pensé que c'était là un secret déshonorant pour mon père, je n'ai pas jugé que ce serait un acte noble de ma part, de te le dire à toi, ma chère amie. Voilà de quoi il s'agit...

– Et tu as envoyé ce qu'elle te demandait ?

– Oui.

– Tu as bien fait... Une pauvre femme, abandonnée, ne devait pas trouver fermées les portes d'une âme sortie de la poitrine de son amant. Pardonne-moi mon ressentiment, ma petite Rosa chérie...

Elles passèrent une heure à échanger ces traits d'esprit entre d'autres, au bout de laquelle le porteur qui avait emporté l'argent était de retour : il remettait à Mme Rosa Guilhermina une autre lettre, accompagnée des quatre cruzados nouveaux. Voici ce qu'elle disait :

C'est là, ma fille, une aumône bien importante pour une mère. Quand j'aurai faim, j'irai te demander un bout de pain."

Rosa prit un teint de cire, et s'éloigna de son amie en courant.



CHAPITRE XI

QUAND ELLE SONGEAIT À ÉCRIRE à sa fille, Anna do Carmo se disait, au fond de son cœur, qu'elle ne devait pas chercher à la voir, parce qu'elle serait froidement reçue. C'est ce que lui disait son cœur, parce que dans cette poitrine, ce n'était pas un cœur de mère qui battait.

Pas du tout.

La maitresse de l'archidiacre avait vu, sans verser une seule larme, enlever cette enfant de son ventre pour les confier aux bras mercenaires d'une nourrice d'enfants mis au tour. Elle ne tendit pas les siens, en suppliant qu'on ne lui volât pas la fille de son âme, et de son déshonneur. Elle n'a pas demandé au père dénaturé de la lui donner pour compenser le sacrifice qu'elle lui avait fait de sa dignité. Elle n'avait pas sauté de son lit, en perdant tout son sang, en cherchant à récupérer cette enfant qui devait lui régler, par son amour de fille, le prix de son ignominie d'amante.

Elle resta impassible en la voyant partir ! Jamais elle ne se demanda ce qu'elle était devenue. Jamais elle ne ressentit le remords d'une infanticide. Jamais elle n'a pensé que la pauvre fillette qu'elle voyait pleurer de froid et de faim sur les dalles de la rue pourrait être sa fille.

Les années passèrent. L'archidiacre jeta un regard mélancolique sur l'avenir. Il caressa l'idée d'avoir une héritière qui jouît de l'important capital qu'il accumulait. Il se souvint qu'il avait cinq ans avant mis au tour cette enfant.

Il la chercha avec un zèle de père, la trouva parmi des petites filles abandonnées, pâle de faim, vêtue de haillons, il la présenta à sa mère, sa mère la regarda froidement, lui donna un baiser froid, et conseilla à son père de l'envoyer dans un collège.

Quand le tendre père, plein de saudades, faisait venir sa fille de six ans, avec ses beaux cheveux blonds, et ses lèvres radieuses d'innocents sourires de gratitude, Anna do Carmo trouvait agaçantes ces visites répétées, et lui faisait d'âpres reproches lorsqu'elle frappait son assiette avec son couteau, ou demandait des sucreries pour les donner à ses camarades.

Cette dureté vous surprend ? Entrez dans le service des futures mères, sous les tuiles de la Misericordia. Regardez cette femme qui prépare en souriant les couches et les langes que portera son fils à la poubelle des enfants sans mère. Voyez celle-là qui jure que son sein ne peut nourrir pour qu'on ne l'oblige pas à élever son fils. Voyez cette autre, plus loin, qui plante ses ongles sur l'enfant qu'elle a sur sa poitrine pour que ses vagissements de douleur trahissent sa faim, et la sécheresse de ce sein qui recèle un cœur mort.

"Devant ce hideux tableau, j'ai douté de l'existence d'un amour maternel! Accablé par cette atroce vérité, j'ai rangé la hyène à un plus haut rang que la femme sur le chapitre de la sensibilité ! " me disait un fameux professeur de médecine¹, qui m'exposait ces scènes, les larmes aux yeux.

Ne doutez donc pas, mères ! Anna do Carmo aurait donné le sein à sa fille ; mais ce sang ne s'émouvait pas dans ses artères. Elle aurait posé ses lèvres sur les siennes, mais ce baiser n'eût toujours été qu'une simple formalité, que l'on galvaude ici sur chaque visage qui vous salue.

Elle ne manquait pas de raisons pour redouter le mépris de sa fille. Une rude expérience lui avait assuré que le châtiment tombait infailliblement sur cette terre.

Si cette femme avait été la mère de cette fille, elle aurait senti une force supérieure qui l'aurait poussée vers elle. Elle irait, couverte de haillons, se jeter dans les bras de sa fille, revêtue de l'éclat de ses velours et de ses brillants. Elle irait, sans aucune honte, devant le monde entier, embrasser cette fille, avec la certitude que Rosa s'exclamerait devant le monde entier : "Cette malheureuse est ma mère !" Elle a demandé qu'on lui écrivît une lettre ; mais ces quelques phrases, qui semblent manifester l'énigme d'une grande douleur, n'étaient même pas d'elle. C'est la tête froide, le cœur indifférent, qu'elle les a dictées ; parce que, dans son âme, régnait une glaciale irrésolution, elle prévoyait le mépris, elle sentait l'épine de la conscience, qui annonce un grand châtiment.

Quand elle reçut en réponse à sa lettre le silence et quatre cruzados nouveaux, Anna do Carmo se sentit prise d'un orgueil qui n'était pas l'orgueil d'une mère. C'était une rancœur, une réaction à ce mépris, cette hauteur qui caractérise les petites âmes, ce n'était pas cette noble indépendance, qui nous fait jeter une aumône au visage d'un faux bienfaiteur, quand elle n'est pas délicatement offerte comme le règlement d'une dette.

C'est elle qui rejeta l'aumône, mais ce n'est pas elle qui rédigea le mot qui accompagnait le renvoi. Ce qu'elle voulait, c'est que ce mot représentât une insulte et une menace ; mais la personne qui l'avait écrite prévit que la mère de Rosa allait être bientôt réduite à mendier, et à s'humilier devant des étrangers pour s'être montrée orgueilleuse avec sa fille.

Rosa Guilhermina médita sur ce mot, et sentit en elle une soudaine transformation.

Il y a peu, elle aurait eu honte de déclarer à son amie qu'elle avait une mère, et que celle-ci venait lui demander l'aumône ; c'est elle qui éprouve à présent le rude besoin de révéler à Elisa tout son secret.

¹ Le regretté Joseph Gregório Lopes da Cámara Sinval (*Note de la seconde édition*)

Elisa l'écoula et lui reprocha son manque de confiance qui n'était guère à son honneur. puis elle lui conseilla de donner une mensualité à cette pauvre femme, si elle ne voulait pas l'accueillir chez elle en tant que mère.

Rosa choisit la mensualité, elle écrivit aussitôt à sa mère une lettre à l'adresse qui lui avait été indiquée. Cette lettre arriva lors d'une des crises d'Anna do Carmo. Elle sortit avec la lettre pour qu'on la lui lût. En l'écoulant, elle était prise d'une colère de plus en plus violente, bien que les termes en fussent doux et affectueux. Ce que proposait la fille, c'était une bonne mensualité, qui permettrait à sa mère de vivre décemment. Anna se saisit violemment de la lettre, elle la déchira et dit à celle qui l'apportait :

"Dites à cette effrontée que je n'ai pas besoin de ses mensualités ; et que si elle envoie encore quelqu'un ici, je la jette en bas des escaliers qui que ce soit... Prenez ce mot... Donnez-lui cette lettre déchirée."

Après avoir entendu cette réponse, Dona Rosa se tourna vers son amie, comme pour lui demander conseil :

– Tu n'as plus aucune démarche à faire, dit Elisa. Une femme qui te répond ainsi, ce n'est plus une mère : c'est une impositrice¹ ! Considère que cet incident n'est pas venu troubler notre bonheur... C'est peut-être ta mère : mais elle ne te reconnaît que maintenant que tu es riche et qu'elle est pauvre. Une telle femme n'est pas digne de t'appeler fille !... Qu'est-ce que tu lui dois ? La naissance ? Un grand privilège !... Si ton père n'avait pas disposé de cette richesse qu'il t'a laissée, que serais-tu ? Une fille sans mère, abandonnée de tous, et méprisable aux yeux mêmes de celle qui t'a jetée en ce monde comme qui jette par terre des roses fanées qui lui ont procuré du plaisir en agrémentant sa demeure !...

Quel que fût le style que lui soufflait Maria Elisa, et le refus total que Rosa ressentait en son cœur de reconnaître cette étrangère qui l'appelait sa fille, ce qui est sûr, c'est que ses scrupules et ses craintes s'évanouirent, et que cet incident gênant n'occupa pas longtemps l'esprit de cette fille insouciant qui ne s'attardait pas beaucoup aux mesquineries de ce globe.

La rapide dissipation des idées funèbres que pouvait lui donner cette affaire, on la doit à la visite de Mme Angelica, qui n'était pas venue plus tôt car elle s'était trouvée aux portes de la mort suite à un catarrhe qui lui était tombé dans les poumons, comme elle l'expliquait en montant les escaliers.

– Vous voilà donc Dona Angelica ! dit Rosa en descendant pour la recevoir.

¹ J'ai préféré ce féminin à *l'impositrice* canadienne. Je ne suis pas opposé au fait que l'imposture soit un défaut purement masculin. Le terme *hypocrite* ne me semble pas aussi fort. (NdT)

– Laissons-là ces *donas*. Nous sommes tous pareils. Je suis la fille d'un négociant, et je ne veux pas entendre parler de ces bêtises de titres. Eh bien, comment allez-vous, ma petite ?

– Fort bien, et vous, Madame Angelica, vous avez été malade, n'est-ce pas ?

– Dieu merci, mes poumons se portent mieux, mais je sens là, sur le côté, une loupe mal placée que je vais brûler avec du mastic.

Elisa avait un mouchoir dans la bouche pour étouffer son rire.

– C'est donc cette jeune fille qui est votre amie ?

– Je puis me flatter de mériter ce nom, répondit Elisa.

– Pour beaucoup d'années et de bonnes... De qui êtes-vous donc la fille, si je puis me permettre ?

– Mes parents ont été fauchés par la cruelle faux de la Parque.

– La Parque ? Je ne connais pas cette dame. Votre mère serait-elle une Mme Parque ?

– Non Madame, fit Rosa, car son amie ne pouvait répondre, elle suffoquait tant elle riait. Le père de cette jeune fille et sa mère sont morts.

– Ah ! oui ? Que Dieu les ait en sa sainte garde, et qu'ils la bénissent au ciel, car elle est fort gentille... Pourquoi n'entrez-vous pas dans les ordres, Mademoiselle ?

– Les âmes libres ne veulent pas de fers. Les unes naissent pour le culte des temples, d'autres voient l'autel de Dieu dans la nature.

– Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda la vieille à Rosa.

– Elle dit qu'elle n'est pas née pour se faire bonne sœur.

– Ne dites pas cela, mon enfant, c'est un péché. Nous sommes tous nés pour servir Dieu, elle doit entrer chez les carmélites, c'est un ordre très strict, on gagne le ciel avec la pauvreté, et la patience.

– Le ciel se gagne avec les envolées de l'esprit.

– Qu'est-ce que c'est ? Des volées¹ d'esprits ? N'allez pas croire à cela ; chez les carmélites, il n'y a pas de mauvais esprits... Ça vous fait rire ? Que Dieu veuille que vous n'ayez pas à pleurer... Qui vous a dit qu'il y avait des esprits chez les carmélites ? Regradez-les ? De saintes femmes, de pauvres femmes !...S'il y a une chose qu'il n'y a pas, c'est un esprit chez les carmélites.

– Je veux bien le croire. Mais c'est à cela que la matière ne m'engage pas. Le grand esprit, c'est Dieu.

– Jésus ! Quelle hérésie ! j'ai l'impression que vous avez perdu la tête, ma petite !...

– Elle ne l'a pas perdue, Madame Angelica... Elle parle toujours dans un style élevé...

– *Un style !...* Qu'est-ce que c'est que ce style !...

¹ Jeu de mots intraduisible entre voo (vol) et avô (aïeul). (NdT)

– Son langage est plus sublime que celui qu'emploient les personnes sans lumières.

– Sans lumières !... Je ne vous entends pas, les filles ! Vous avez appris le latin ?

– Non, Madame, dit Elisa, notre langue, c'est le portugais, et nos phrases ont une touche supérieure qui n'est pas à la portée de tous les esprits !...

– Et voilà qu'elle y revient avec ses esprits !... Il me semble que vous êtes folles ! qui vous a appris ce charabia, ce latin de cuisine, toute cette poudre aux yeux que personne ne comprend ? Laissez-là ces sottises, et parlez comme à quelqu'un de notre espèce.

– De la nôtre ? dit Elisa. Vous ne flattez pas les miscellanées.

– Les miscellanées !... Qui c'est, ces miscellanées . Je ne vous entends pas !... Qu'est-ce qu'elle dit, Rosa ?

– Elle parle des personnes instruites...

– Les personnes instruites, Dieu nous en délivre... Regardez comme elle rit ! Cette jeune fille, il lui manque une case, pas vrai, ma petite Rosa ?

– Elle a plus de cases qu'il ne lui en faut... C'est une personne fort vive, elle sait le français, et fait des poésies.

– Je ne veux plus entendre parler d'elle ! Elle est comme les hommes qui vont brailler sous les fenêtres des bonnes sœurs, en leur balançant des vers ?

– C'est vrai... Je fais des vers ; la muse a des bontés pour moi ; Pégase s'envole avec moi jusqu'à la fontaine d'Apollon, et je m'entretiens avec les dieux de Castalie.

– On dirait qu'elle vient de ces royaumes étrangers, dit Mme Angelica en tordant les nez.

– Je suis lusitanienne, je ne renie pas ma patrie. Je suis née sur les bords de notre Douro.

– Vous êtes née dans le Douro ? Comment ça s'est passé ? Votre mère vous a-t-elle mise au monde dans le fleuve ? Elle se trouvait peut-être sur un bateau... La pauvre !... Et elle qui se met à rire !... C'est une moins que rien.

– Délace-moi, Rosa, je vais éclater, s'exclama Elisa, qui suffoquait tellement elle riait.

– Ne vous l'ai-je pas dit ? J'ai tout de suite vu que c'était une moins que rien !... Elle doit avoir quelque chose de mauvais au corps... On dit que le démon parle parfois d'une façon que seuls les religieux comprennent. Voulez-vous que j'aie appelé un petit moine d'une grande vertu pour vous lire les exorcismes ?¹

– Mon âme déteste les moines.

¹ J'ai choisi de ne pas rendre un autre cuir de cette dame '*inzorcismos*'. (NdT)

– C'est un moine qui a quelque chose dans la tête... Il en sait beaucoup... Je vais le chercher...

Madame Angelica enfilait le capuchon de sa mantille et s'apprêtait à s'en aller chez le moine, quand Rosa, qui n'en pouvait plus non plus de rire, lui fit signe de ne pas y aller.

Une stupidité sincèrement admirable se peignait sur l'indescriptible physionomie de la vieille.

– Vous voulez savoir ? Je n'arrive pas à vous comprendre ! Je ne sais à quoi m'en tenir ! Ou vous êtes folles, ou la grâce de Dieu vous a quitté !

– Approchez, Madame Angelica, parlons sérieusement... Je suis votre amie, comme Maria Elisa. Aucune d'entre nous n'est tourmentée par l'esprit malin... c'est parce que vous ne nous entendez, et que vous pensez que notre langage n'appartient pas au monde des mortels. Je suis la même Rosa, et je suis vraiment votre amie, je ressens un grand plaisir à vous voir chez moi, et je veux que vous veniez souvent.

– Je comprends maintenant ce que vous me dites... On doit parler comme tout le monde parle. Le latin c'est fait pour les prêcheurs et les docteurs. Une femme qui connaît sa litanie sait assez de latin pour assurer son salut... Comme quoi, ma petite Rosa... Comment vous sentez-vous, ici ?

– Fort bien.

– Et cette autre jeune fille ?

– Je jubile comme il faut.

– La voilà qui revient à son méchant latin de cuisine !... Sainte Vierge Marie !

– Exprime-toi dans un style plus bas... Humanise-toi.

– Cela me dégoûte. Je ne sais pas souiller ma langue avec des mets indignes.

– Que dit-elle ? Que je suis indigne ?

– Non, Madame, elle dit qu'elle est incapable de parler comme nous.

– Qu'elle se taise alors... Je voudrais te dire, Rosa, un mot en particulier.

– Entendu, nous irons dans ma chambre... je reviens tout de suite, Elisa.

– Vas-y... Mais garde-toi du philtre de la fatale Gorgone.

– Qu'elle les garde, ses gargouilles ! Elle file un mauvais coton ! murmura Mme Angelica.

CHAPITRE XII

APPROCHEZ, MA PETITE ROSA... dit Mme Angelica, après avoir pendu sa mantille à la porte, en s'accroupissant sur un tapis qu'elle supposait fait pour ça, asseyez-vous près de moi.

– Je n'aime pas cette position, qui est inconfortable. Je m'assois sur cette chaise.

– Comme vous voudrez, mais approchez-vous bien de moi, je ne veux pas que votre amie nous entende. Dieu me pardonne, je n'apprécie pas ses manières... Ça ne va pas bien se terminer... Elle a la langue bien pendue... Mais dites-moi, qu'est-elle pour vous, cette fille ?

– Quelque chose d'important, c'est mon amie de cœur ; je la connais depuis deux ans ; je l'aime comme personne, et c'est tout.

– C'est bon... À ce que je vois, ici, c'est comme à la cour du roi Pétaud, c'est vous qui gouvernez, n'est-ce pas ?

– Oui, Madame. Celle qui gouverne dans ma demeure, c'est moi.

– Eh bien, ma petite, vous avez besoin de quelqu'un qui vous gouverne. Ce n'est pas une bonne époque pour les demoiselles. Dieu me pardonne si je pêche, mais le diable s'en donne à cœur joie avec les jeunes filles depuis que les Français sont venus du bout du monde à Porto. De mon temps, on n'entendait pas dire qu'une jeune fille se laissait courtiser par un tel ou tel. Aujourd'hui, Dieu me pardonne, qui a des filles chez lui, doit les garder à l'œil, sinon, au moment où l'on se relâche, les muguets... Il n'est même pas bon d'y penser !... Et les mauvaises langues ? C'est une drôle de façon de rendre justice à Dieu ! Eh bien, cette grande pocharde de femme du mercier, qui habite en face de moi, n'est-elle pas allée dire à mon Antonio que moi, quand j'étais jeune... Au nom de Père, du Fils et du Saint Esprit... Ne dis rien, bouche... Toujours est-il ! Que personne n'aille dire qu'elle est dans son assiette ! Avec tout ce qu'elle se permet ! Alors que je reste gentiment et tranquillement chez moi, aimant et servant Dieu comme je peux, sinon comme je dois, et ne voilà-t-il pas que cette langue maudite a eu l'aplomb de parler de ma conduite, à laquelle on ne saurait même pas reprocher ça (*dit-elle en lui montrant le bout de son doigt*) ! C'est parce que Dieu ne nous envoie pas la pluie, qu'il nous a envoyé cette plaie des Français pour nous punir... C'est à cause d'Anna Canastreira et d'autres comme elle... Cette grosse poissarde ! Oser mettre en doute mon honneur ! Et elle ? Cette truie, qui est allée... Ne dis rien, bouche... Et c'est elle qui parle de moi, qui ai toujours été comme les étoiles, et sur qui il n'y a jamais eu personne qui ait dit, sincèrement, qu'il m'a vue faire de l'œil au congréganiste, ni au chanoine Anselmo ! Que sa langue reste paralysée, et qu'elle ne connaisse de repos ni le jour, ni la nuit, avant d'être venue me demander pardon !

- C'est ce que vous aviez à me dire, Madame Angelica ?
- Chaque chose en son temps, Rosa. Je tenais à dire que les demoiselles ne se trouvent pas en sécurité avec ces pendants qui traînent avec leurs lunettes, leurs guêtres, on croirait le démon tentateur en personne...
- Vous tentent-ils, Madame Angelica ?
- Moi ? Qu'ils approchent seulement !... Je ne peux pas les sentir ! Dès que je les vois de loin, je fais le signe de croix et je récite mon credo...
- Ils vous harcèlent, ces muguetts ?
- Ils doivent avoir de bons yeux...! Ils ne harcèlent que celles qui leur lâchent la bride. Moi ? Ça oui... Il y a peu, un fripon m'a tiré par la mantille, en sortant de la Chapelle des Âmes, et je l'ai regardé bien en face... Je ne lui dis rien... À peine m'a-t-il vu, c'est comme si je lui avais donné un coup de peigne à carder au visage, il a aussitôt tourné le museau. Vous riez, Rosa ? C'est comme je vous dis. Les hommes, s'ils voient des femmes leur faire la tête, je ne crains pas qu'ils se permettent... Quant à moi, je ne suis plus ce que j'ai été... J'ai pris un coup de vieux... Ces maudites loupes qui me tombent tous les ans sur le côté, je me fais de la bile. Avant, quand j'étais la fleur des demoiselles, c'est là qu'on pouvait voir les muguetts le nez en l'air, rien que pour moi... Il leur suffisait de me voir, vous voyez, ils me mangeaient dans leur tête... Une jeune fille doit être honnête ; et plus avance, plus ça devient pire. C'est dit... Maintenant on va commencer à parler de notre arrangement.
- De notre arrangement ?! Quel arrangement y a-t-il entre nous, Madame Angelica.
- Ne nous pressons pas... Il nous reste encore beaucoup de temps pour mourir... Bon, Rosa... Vous sentez-vous les mêmes humeurs qu'il y a deux ans ?
- Quelles humeurs ? Je ne me souviens pas de ces humeurs-là...
- Au sujet d'un mariage avec mon Antonio.
- Ah ! Je ne me rappelais plus cette bagatelle... Oui, ma bonne dame, je suis encore, et je serai toujours décidée à ne pas épouser M. Antonio.
- Pas à pas, Maria Elisa était venue se placer derrière Angelica en lui faisant des grimaces qui obligèrent Rosa qui ne pouvait se retenir de rire à s'asseoir en biais.
- Comme quoi, vous en êtes toujours là !... Eh bien , si Dieu le veut bien, votre petite tête va changer. Réfléchissez bien à la question, Rosa. Rappelez-vous que mon frère ne sait pas ce qui lui reste. Là, s'il est vieux, écoutez, il en remontre aux jeunes. Vous ne voyez pas les couleurs qu'il a ? Là comme vous le voyez, il a encore beaucoup de force. Il mange bien, et il est gros comme une bourriche...
- Je sais bien qu'il est gros ; mais qu'est-ce que ça peu me faire que votre frère soit gras ? Je ne veux pas le vendre au poids...

– Ce n'est pas une réponse de jeune fille honnête, Rosa. Ne vous mettez pas à rire... Je trouve que vous avez déjà les mauvaises manières de votre amie. C'est elle qui vous a dit de ne pas vouloir de mon Antonio ? Elle pourrait le prendre.

– Proposez-le lui.

– Comptes-y et bois de l'eau claire... Voyez-moi cette crâneuse ! Si mon frère se voyait avec cette bafouilleuse que personne ne comprend, il attraperait la phtisie, mon frère chéri ! Et elle dispose d'une légitime ?

– Qui, mon amie ? Elle est très riche, elle a deux tantes qui ont plus ou moins votre âge, Madame Angelica.

– Mon âge ? Elles ont encore des années devant elles, elle peut l'attendre, sa légitime...

– Quel âge avez-vous, Madame Angelica ?

– Moi ? Je vais vous dire... Je suis plus vieille que mon Antonio qui a l'âge de Joaquim Antunes, l'époux de Theresinha dos Loios, et se rappelle avoir entendu sa mère dire que mon Antonio avait l'âge de M. Joaquim, et j'ai l'âge de Mme Brizida, dont ma tante Aniceta disait qu'elle était née en même temps, et avait été baptisée le même jour que Thimotéo dont personne ne pourra dire l'âge.

– C'est votre cas aussi, d'après vos estimations, Madame Angelica.

– Oui, c'est vrai ; ce que j'ai, c'est que je suis au bout du rouleau ; mais mon frère est gros et gaillard comme je l'ai toujours connu. S'il voulait se marier, il ne manquerait pas de partis.

– Eh bien, Madame Angelica, je vous avoue, à mon grand regret, que je me sens vraiment décidée à ne pas épouser votre frère, et que je resterai probablement célibataire, parce que je ne me sens aucun goût pour le mariage. J'ai beaucoup d'inclination pour le célibat.

– Qui c'est, ce Célibat ? N'allez pas tomber sur quelque vaurien qui voudra vous prendre votre légitime !... Je ne connais pas ce M. Célibat... C'est un négociant ?

– Non, c'est un cadet, dit Rosa en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

– Ah, un cadet qui s'appelle Célibat... Je le connais fort bien ; j'ai entendu parler de lui... C'est un vrai fripon. N'allez pas vous enticher d'un tel chenapan.

– Ah ! quel scélérat ! Je ne savais pas, moi que M. Celibat José...

– C'est ça, Celibat José... J'oubliais...

– Da Cunha...

– Oui, oui... Da Cunha ; c'est bien lui, tout à fait lui ! Vous voyez quel service je vous ai rendu, Rosa ?

– Merci beaucoup, chère amie. Je déteste ce tyran ! Je garderai mon cœur pour un autre projet marital...

– Marital ! Il semble que je connais ce Monsieur Marital...

- C'est un riche propriétaire...
- On vous a trompée, Rosa, ce Marital...
- Da Costa...
- C'est bien lui... Loué soit Dieu qui m'a amenée ici !... Ce Marital da Costa est un trafiquant, qui a grugé la fille d'une amie à moi, et qui n'a qu'un mot à la bouche, c'est qu'il ne veut épouser personne. N'allez pas vous laisser prendre à ses promesses de mariage, Rosa... Dieu vous garde de cette tentation !...
- Personne n'est donc digne de l'hyménée ?
- L'Hyménée ! Bigre ! Ça fait beaucoup de monde. J'ai entendu parler de cette personne... L'autre jour, la femme de João Pereira en disait pis que pendre. Ce ne doit pas être quelqu'un d'important, pour se fourrer avec une telle femme...
- Fort bien ; je vais faire un serment. Je ne me marierai pas avec M. Célibat !
- Vous faites bien !
- Ni avec M. Marital.
- À la bonne heure.
- Ni avec le sieur Hyménée !
- Ça, c'est ce qui s'appelle avoir la tête sur les épaules.
- Ni avec M. Antonio !
- Que Dieu vous aide, ma petite, que Dieu vous aide, vous tenez un oiseau dans la main, et vous le laissez s'échapper !... Mariez-vous avec mon Antonio, et vous verrez comme il vous arrangera.
- J'ai fait vœu de mourir célibataire ! Mes vœux sont infaillibles. Je serai comme les vestales.
- Les bestiales ! Le ciel vous en préserve ! Vous avez une âme, mon enfant, vous ne pouvez être bestiale...
- Tout ce que je puis faire, c'est engager mon amie à accepter la tendre dextre de l'heureux Antonio.
- Que dites-vous, Rosa ? On aurait dit l'autre ! Où vous a-t-on appris ce galimatias ?
- Tu peux entrer Maria Elisa, dit Rosa, qui ne pouvait plus se retenir devant les grimaces de son amie.
- Voilà l'autre avec son latin de cuisine... Je m'en vais, avec la grâce de Dieu.
- Attendez, Madame Angelica, dit Maria Elisa en prenant de burlesques formes. Il y a longtemps, bienheureuse sœur du plus heureux des Adonis, que je brûlais de repaître mes yeux faméliques de ce plat succulent qu'offrent les joues roses de M. Antonio José da Silva, votre frère, et mon bien-aimé. Je l'ai vu une fois. Le voir, et l'aimer, ce fut l'œuvre d'un moment. Mes tristes yeux n'ont plus jamais goûté les tendres caresses de Morphée. La nuit, c'était lui qui peuplait mes pensées ; le jour, je ne

pensais qu'à lui : c'était lui, jour et nuit, le sang de mes veines, le feu ardent de mon cœur, le nom le plus savoureux qui soit à ma langue, la langue la plus éloquente de mon âme.

– Elle est folle !... grogna la vieille en se tournant vers Rosa..

– Folle, en effet ! dit Elisa, folle d'amour ! Cupidon, qui m'as percé le cœur de ta flèche empoisonnée, que ne touches-tu pas le cœur d'Antonio José ?

– C'est de la passion... murmura Rosa à l'oreille d'Angelica qui commençait à croire au caractère naturel de cette sublime douleur.

– C'est donc vrai, Rosa ?

– Ne voyez-vous pas comme elle sanglote ?

Maria Elisa s'approchait de la fenêtre avec son mouchoir sur les yeux pour dissimuler son rire.

– Elle a vu mon frère ?

– Elle l'a vu dans la cour de l'Hospice ; et elle n'a plus depuis à la bouche que l'objet de tous ses vœux, et c'est votre votre frère.

– La pauvre !... Il faut le lui dire à lui, que cette petite n'aille pas se ronger les sangs.

– Dites-lui quelques mots pour lui donner du cœur au ventre, Madame Angelica.

– Approchez, mon enfant ; n'allez pas vous mettre dans tous vos états, tout va s'arranger le mieux du monde, avec l'aide de Dieu...

– Ne me faites miroiter aucune illusion, Madame ! Ne mettez pas du miel au bord de la tasse qui recèle au fond une absinthe amère ! Ma passion est incurable comme une de ses gouttes !

– La pauvre !... La passion lui donne la goutte ! Si ce n'est pas malheureux ! Si jeune, elle a déjà la goutte.

– Oui, la goutte ! Je souffre de la goutte au printemps de mes jours !

– Elle se fait sentir surtout en hiver...

– La goutte à l'aurore de mon enfance, au crépuscule de l'amour... Moi, la goutte !... À cause d'un Narcisse ingrat ! Misérable Écho !

– Qu'est-ce qu'il vous a fait ce Narcisse ? Ce Narcisse est un médecin qui n'a pas su vous soigner, on dirait... Ne pleurez donc pas, mon enfant. Je m'en vais de ce pas parler à mon frère, et nous verrons comment nous pouvons arranger ça de la meilleure façon possible. Il est nécessaire qu'il ne soit pas déjà engagé avec Rosa...

– Cruelle rivale ! dit Elisa (en *a parte*), avec la plus belle des grimaces qu'on pût imaginer.

– Tu es injuste ! Je te l'ai cédé, et les Dieux savent quel sacrifice j'ai fait en te cédant ma main de M. Antonio.

– Il me semblait bien qu'il y avait un malentendu !... Je vois maintenant pourquoi vous ne vouliez pas vous marier avec mon frère, Madame Rosa... Vous êtes une véritable amie pour votre amie. Laissez-moi faire,

ma petite, nous pouvons encore nous retrouver belles-sœurs... Là-dessus, je m'en vais, il se fait tard... Au revoir...

– Allez, messagère d'amour ! dit Elisa, que les cieux propices secondent mes vœux, et qu'ils secondent vos soins.

L'absence d'Angelica déclencha un terrible éclat de rire, qui fit craquer le corset des deux espiègles jeunes filles.

CHAPITRE XIII

DEUX OU TROIS JOURS APRÈS (il me semble que c'était trois ; mais je n'affirme pas ce dont je ne suis pas sûr) à onze heures du matin, à une minute près, le sieur Antonio José da Silva se trouvait à la porte de Mlle Rosa Guilhermina Taveira, il essuyait sa sueur, et tirait vers son abdomen le bas de son rebelle gilet de velours noir qui se relevait en faisant des plis au niveau de son estomac.

Chaque chose ayant trouvé sa place, le négociant tira la sonnette, et demanda s'il pouvait parler à Dona Rosa. On lui répondit qu'elle était au lit, et se soignait d'un rhume. Il dit qu'il voulait parler à Mme Maria Elisa, on l'invita à monter, ce qu'il fit en tirant, de ses deux mains, le gilet, qui remontait au point de découvrir le haut de son caleçon, lequel craquait sous la pression du ventre haletant de son possesseur.

Il attendit quelques minutes, qui ne lui furent pas pénibles, parce qu'il en profita pour se regarder au miroir suspendu en face de sa chaise. En s'entretenant avec son image, M. Antonio se demanda s'il était bien l'heureux bien-aimé qui avait inspiré une telle passion à l'amie de Rosa qu'elle donnait des scrupules (quoiqu'en eût cette maudite mauvaise langue d'Anna Canastreira) à la vertueuse Angelica, qui n'avait pas de son côté épargné ses efforts pour que lui, Antonio José, consentît, en tant qu'homme et chrétien, au mariage auquel elle aspirait.

C'était la première partie du monologue du négociant. La seconde était plus dramatique. Cet homme avait son sens de l'honneur comme n'importe qui. Méprisé par la fille de l'archidiacre (que Dieu l'ait en sa sainte gloire) il s'était résigné, mais n'oubliait pas cet outrage immérité. Il avait longtemps songé à en tirer vengeance ; mais il ne savait quelle armes nobles il pourrait utiliser. S'il devait tirer sa raison en se déshonorant, il ne manquerait pas d'occasions, comme celle qu'il avait eu, il y a peu, en qualité d'ami intime du curateur des orphelins. S'il l'avait voulu, Rosa ne serait pas sortie de l'hospice. mais M. Antonio José da Silva était un honnête homme, craignant Dieu, bien que pécheur, et incapable de se venger salement. Le revanche, qu'il entendait prendre, devait être chevaleresque, et digne d'être mentionnée dans le roman qui,

trente ans après, devait se pencher sur la personne de M. Antonio, digne, à tous les égards, de faire gémir les presses, et consommer le papier de nos fabriques, d'un intérêt douteux pour les éditeurs, mais capable de m'abandonner quelques miettes à moi, l'humble apologiste de tous les Antonio, plus grands que leur siècle, et créanciers de l'immortalité.

Elle était donc arrivée, l'occasion de prendre cette appétissante revanche. Le négociant était aimé, aimé de l'amie intime de Rosa, aussi jeune et aussi aimable qu'elle. Antonio José da Silva, dispensant toutes les grâces de son cœur généreux, prodiguerait ses tendresses à son heureuse amante, en présence de l'ingrate méprisée, qui s'en mordrait les doigts. Il étalerait capricieusement ses ostensibles ardeurs d'amant et de mari dans le luxe somptueux de sa femme. *Rosa s'en rongerait les sangs* (ce sont là vraiment ses mots) quand *elle ne pourrait toucher les talons de l'autre*. Voilà ce que pensait M. Antonio durant les cinq minutes où il attendit dans le salon, en n'oubliant de contenir dans ses justes limites son gilet, qu'on aurait dit de caoutchouc, car dès qu'il se voyait libéré des doigts impertinents de son maître, il sautait à son cou, en laissant à découvert le promontoire des régions adjacentes, pour ne pas toujours dire son ventre, une parole qui me semble détonner, et blesse les pudiques oreilles du sexe par excellence.

Que faisaient les deux amies, durant ces cinq minutes ? Elles étaient secouées et vraiment surprises d'une telle visite.

Elles ne se rappelaient plus la scène burlesque où Mme Angelica avait promis d'engager son frère à manifester quelque compassion pour la délirante Elisa. Cette arrivée à laquelle elles ne s'attendaient pas leur inspirait quelque crainte. Peut-être le sieur Antonio venait-il furieux et colérique leur reprocher la façon narquoise dont elles avaient reçu sa sœur, et peut-être les menacer d'obliger Rosa, à se retirer, suivant les ordres de son tuteur, dans l'hospice où elle se trouvait, et à se séparer par dessus le marché de son amie.

La fille d'Anna do Carmo n'était pas malade. Ce prétexte était dû à la crainte dont elles avaient été toutes les deux saisies, elles se méfiaient. Moins timide, ou plus désinvolte, Maria Elisa n'hésita pas, contre la volonté de son amie, à recevoir M. Antonio, et se préparait à se moquer de ses foudres, s'il n'était pas dans ses bonnes, comme on pouvait le supposer ; du moins la vaniteuse Elisa avait assez d'aisance pour voir comment elle devait réagir.

Puis elle regretta d'avoir eu l'idée de le faire monter, elle demandait à Rosa une manière convenable de le renvoyer, sans aller au salon. Cette consultation les retint ces cinq minutes, elles finirent par décider qu'il serait plus sage de l'écouter, de le calmer, pour qu'il n'aille pas, ce maudit importun, monter contre elles le tuteur au point qu'il les forcerait à une cruelle séparation. Sans manifester son courage moqueur, Elisa entra

timidement dans le salon au moment précis où le sieur Antonio tirait une dernière fois son gilet, tout en essuyant la troisième couche de sueur qui vernissait ses bajoues.

Le négociant se leva, en soufflant, et leva les deux mains vers son chapeau, qu'il souleva juste à peine sur sa tête à moitié chauve.

– Vous permettrez que je me couvre, dit-il, parce que j'arrive en sueur, et que je reste sujet aux catarrhes... Il y a un vent coulis sous cette porte, et ce n'est pas ce qu'on peut trouver de mieux pour qui a les pores ouverts.

– Faites ce qui vous arrangera le mieux, et veuillez vous asseoir, dit Elisa, craignant encore, après ce salut brutal, un tonnerre de brutales insultes.

– Eh bien, Rosa dit qu'elle est enrhumée ?

– Elle se trouve assez mal. Mon amie a une complexion fort délicate.

– Et peu de jugeote. Quant elle a vécu chez moi, elle ne prenait aucune précaution. Elle se levait de son lit tout chaud pour venir, son jupon sur la tête, se pencher à la fenêtre pour jouer avec la chatte... Cette diable de chatte ! Elle l'aimait tant qu'elle n'a pas vécu longtemps quand elle ne l'a plus vue à la maison ! Il y a des bêtes, il ne leur manque que la raison, elles semblent plus affectueuses que les créatures qui ont une âme ! Cette bonne chatte allait se coller à la porte de sa chambre, et elle miaulait, miaou, miaou, miaou, et, pour finir, elle ne voulait ni manger, ni boire, jusqu'à ce qu'elle soit apparue, morte, sur le toit du voisin...

– La pauvre chatte ! Quelle triste mort !

– C'est vrai. Ça m'est venu quand vous m'avez dit que Rosa était enrhumée. Ça m'a fait penser à sa tête qui n'arrive pas à mettre une idée en place, à vrai dire.

– C'est une excellente jeune fille, pleine de qualités...

– Je le reconnais ; mis elle ne tient pas en place. Laissez-la faire encore deux ans, vous verrez ce qu'elle deviendra...

– Je crois qu'elle saura respecter les honnêtes limites qui lui sont fixées par l'honneur, et par le devoir.

– Que Dieu vous entende ; mais j'en doute. D'après ma sœur, elle traîne dans sa tête quelques sottises qui ne vont pas arranger ses affaires. Ça ne fait pas trois mois qu'elle est sortie de l'hospice, et elle a déjà connu je ne sais combien d'amourettes.

– C'est injuste, ce que vous dites, Monsieur Silva. Mon amie, Rosa Guilhaermina n'a aucun amoureux.

– Ne vous obstinez pas à la défendre, je sais tout. Ma sœur m'a parlé d'un cadet nommé Liberato, ou Celibato, et de je ne sais quel propriétaire qui a un nom à coucher dehors, un Maritalo... ou Sponcelicio... quelque chose comme ça... enfin, pourvu que je me trompe, mais je ne lui vois pas un bel avenir... Enfin, comme on fait son lit, on se couche. Ce qui me fait

de la peine, c'est qu'elle est la fille de mon ami l'archidiacre, que Dieu l'ait en sa sainte garde, il doit savoir ce qu'elle a fait de bien et de mal... Pour le reste, laissons-la où elle est, si elle fait du mal, c'est à elle qu'elle le fait...

– Ne vous mettez pas en peine. Mon amie est digne du bon père que la mort lui a volé, et elle ne déshonorerait jamais les cendres paternelles.

– Comme vous voulez. Eh bien, je ne suis pas, Mademoiselle, de ces gens qui disent des paroles de miel, et qui connaissent de ces *circonlocutions* qui vous embrouillent et trompent les filles, et qui, en fin de compte, ne veulent rien dire. Je suis un homme simple... Le bois, c'est du bois, la pierre, c'est de la pierre. Ce que ressent le cœur, la bouche le dit, et ce que la bouche ne dit pas, le cœur ne le ressent pas. Nous y voilà. Les hommes s'entendent par leurs paroles, et j'aime les gens qui ne mâchent pas de gros tas de paroles pour dire ce qui se dit en deux mots. Je suis venu exprès pour vous parler, parce que ma sœur Angelica en revenant d'ici, il y a trois jours, m'a dit certaines choses qui m'ont remué le cœur. À ce qu'il semble, vous lui auriez dit que si vous n'arriviez pas à vous marier avec moi...

– Moi ?!

– N'ayez pas honte d'avoir avoué vos sentiments. J'apprécie la franchise, et l'on y perd souvent en en disant trop ou pas assez. Je sais combien doit vous coûter cet entretien ; mais, laissons-là ces habituels *affiquets*, cela m'a fait bien plaisir d'apprendre que vous m'aimiez...

– Je n'ai pas dit... Moi...

– Je sais que vous ne l'avez pas dit comme ça... Je sais bien que vous avez une façon de dire les choses en vous exprimant plus discrètement ; mais ce qui est vrai, on le dit clairement, et je sais comprendre les choses.

Maria Elisa ne prévoyait pas un tel dénouement. La surprise avait quelques instants refroidi ses humeurs goguenardes, elle ne savait, dans son embarras, quel parti adopter, rester sérieuse, ou prendre tout cela à la légère. La tête de Rosa était en outre apparue à ce moment là entre deux battants mal fermés, et le rire, qui lui était naturel, lutta cruellement contre le ton pince-sans-rire, qu'elle comptait garder.

– Pour vous dire la vérité, continua Monsieur Antonio, persuadé que le silence d'Elisa trahissait la pudeur naturelle de ses dix-sept ans, pour vous dire la vérité, c'est la troisième fois que je vous vois, et vous ne me déplaitez pas. Quand je vous ai vue à la grille de l'Hospice, j'ai vraiment apprécié vos manières, et j'ai bien aimé vous entendre parler, parce que, même si je n'ai pas fait d'études, je connais la valeur des choses, et j'aime que l'on soit capable d'aligner deux mots.

– Heureuse la femme qui vivra sous votre coupe ! Le vol de son esprit ne trouvera pas bouchés les vastes horizons de ses talents, dans les pénibles corvées domestiques.

- Pardon... Je n'ai pas bien compris...
- Je disais que ce serait un bonheur d'être à vous.
- Un bonheur... cela dépend du point de vue de chacun. Ce que je puis vous promettre dès à présent, c'est que je ne vais pas vous donner du chagrin.
- À moi ?... Je crois que vous ne m'en donnerez pas...
- Vous pouvez en être certaine. Je sais comme il faut traiter les gens. L'on peut jouir de sa richesse sans vouloir mener le train de vie des fidalgos. Ce serait vraiment une sottise. Les fidalgos se ruinent et vivent Dieu sait comment, sur mon sillage, et celui d'autres, nous leur prêtons notre argent pour que leurs femmes les dépensent en velours, en salons, en théâtres. Mon ami l'archidiacre disait que qui sort de son rang n'a aucun rang. C'est une idée que j'ai apprise par cœur, et je trouve que c'est bien dit : *qui sort de son rang, n'a aucun rang*.
- C'est un axiome.
- C'est quoi ?
- C'est un axiome, une maxime, une vérité éternelle.
- C'est vrai. Un négociant est un négociant, et un gentilhomme est un gentilhomme. Il y en a trois, là, de mon rang, qui roulent carrosse, qui veulent côtoyer des gentilshommes, et ils verront tôt ou tard ce que vont devenir leurs affaires.
- Vous avez horreur des voitures ?
- C'est là un truc où je ne suis jamais monté ! Il me semble que cela ne doit pas faire beaucoup de bien à l'estomac ! Un cahot par ci, un cahot par là, un homme aussi bien nourri que moi ne peut que souffrir à force de poumons.
- Vous vous trompez... L'agitation causée par le balancement d'une voiture est bonne pour la santé.
- J'étais décidé à me faire faire une grosse charrette, parce que j'ai une paire de bœufs dans ma ferme de Lordello, et, vu ce que vous me dites...
- Il me semblait que vous devriez posséder une voiture, puisque vos biens de fortune vous le permettent.
- J'ai de quoi pour plus que ça ; mais que diraient mes voisins s'ils me voyaient en voiture ? Ils seraient capables de me siffler, ces vauriens !
- Ne vous en faites pas, Monsieur Silva. Votre confort est plus digne de votre attention que les stupides critiques de vos voisins. Dites-moi ; si vous vous mariez avec une dame de faible constitution, qui aurait besoin de se déplacer en voiture pour faire profiter son esprit des délices champêtres, vous ne la lui achèteriez pas ?
- Bien sûr ; ce qui est essentiel, c'est que ma femme se montre loyale envers moi, et en ait besoin, parce que là, s'il s'agit d'un luxe, je trouve que ce serait une sottise d'entretenir un attelage de mulets et deux domestiques. Et une chaise, ou une litière, ce ne serait pas mieux ?

– Ce sont des vieilleries !... À quoi sert l'argent, si nous ne l'utilisons pas pour nous faire plaisir ?

– Vous avez raison ; mais il est bon de dépenser moins que ce que rapportent les affaires.

– J'en tombe d'accord ; mais je trouve juste que l'on progresse dans la vie autant que possible.

– Nous en parlerons plus à loisir. Ce qu'il faut maintenant, c'est s'occuper de notre union. Je suis disposé à vous épouser, puisque nous avons déjà sympathisé l'un avec l'autre, d'après ce que me dit ma sœur. Ça vous dirait de vous marier avec moi ?

– Me trouvez-vous digne de vous ?

– Si je vous demande si vous voulez vous marier, c'est que j'ai de la sympathie pour vous.

– Savez-vous que je ne suis pas riche ?

– Je sais que vous n'avez rien à vous. J'ai fort bien connu votre père, qui était négociant, et a fait une faillite honorable. Je ne vous demande pas si vous êtes riche. Je le suis, et j'ai plus qu'il ne faut pour que nous ne manquions de rien. Ce que je veux, c'est quelqu'un qui tienne ma maison, et hérite de mes biens selon ma volonté, parce que ce que j'ai, je ne veux pas que cela revienne à des neveux. Si ça vous convient, ce qui doit se produire plus tard, qu'on le fasse au plus tôt. Je n'ai plus rien à vous dire ; réfléchissez-y, et répondez-moi vite...

– Je répondrai.

– Il n'y a rien à ajouter. Présentez mes devoirs à la malade, qu'elle sache que je suis toujours un ami pour elle.

Le riche marchand d'étoffes se retira. Dona Rosa vint en riant trouver Elisa, et la voyant sérieuse, elle lui demanda :

– Ça ne te fait pas rire, Elisa ?

La lettrée répondit en gardant le silence et son sérieux.

– À quoi penses-tu, avec une tête si renfrognée ? reprit Rosa.

– À quoi je pense ?... Est-ce que je sais, moi, à quoi je pense !... Je n'ai pas l'impression de penser !...

– Je parie que ce fiancé te convient !

– Tu plaisantes, Rosa !

ENTRE PARENTHÈSES

Ô bienfaisante philosophie ! Quels sublimes effets tire l'humanité de ta sage influence !

Ô candide fille du talent, sœur jumelle de l'indépendance, petite-fille de Caron, et proche parente des Catons de mon pays, ô folâtre philosophie, quel prestige saint tu exerces sur les âmes, depuis que Diogène a jeté une écuelle qui ne lui servait à rien.

Ô philosophie des femmes, tu les surpasses toutes, tu es la meilleure des philosophies ! Je pourrais écrire sur toi ce chapitre XIII, qui aurait été un chapitre capable de secouer l'esprit du public, mais, je n'en ai pas pour l'instant le loisir, et je ne me rappelle rien qui ait été écrit à propos de la philosophie des femmes.

Malgré mon ignorance dans cette matière (unique dans la mesure où je ne suis pas assez profond) je m'efforcerai, lecteurs indulgents, de vous initier à la philosophie de Maria Elisa, qui fut, accordons-lui cet honneur, la plus fervente servante de son culte.

Il n'y avait rien de plus grossier, de plus rude, de plus bas, de plus abominable que la figure, l'abdomen, le langage, la sueur, le gilet du sieur Antonio José da Silva.

Nous en tombons d'accord.

Rien de plus repoussant que sa triple bedaine, que les compressions au niveau du gilet réduisaient à six replis, semblables au mésentère d'un cochon, qui représente le plus friand morceau des tripes de cet animal (soit dit en passant).

Rien de plus déplaisant que ses yeux bleus ouverts au canif sur la frange d'une petite tête carrée.

Rien de plus abominable que ses quatre dents anarchiquement disposées, qui projetaient, avec la collaboration de la langue, des légions de postillons, lesquels déposaient à une distance de quatre paumes leur rosée sur le visage des gens qui l'entouraient.

Rien de plus risible que l'ignorance crasse que manifestaient ses sottises amoureuses, mêlées d'adages fastidieusement communs, et de simagrées plus ou moins grotesques, mais toujours ridicules ou nauséabonds. Et ses durillons, ses oignons ? Une horreur !

Nous en tombons d'accord.

Mais l'argent du sieur Antonio José da Silva ! L'argent, subtils lecteurs, vous voyez bien qu'il est question d'argent, d'argent en abondance, de plaques d'or et d'argent, des choses honteuses et viles, nous vous le concédons, mais des choses avec lesquelles on achète des carrosses, des velours, des satins, des dîners, des bals, la considération, les oreilles, les langues, les plumes, les transports d'éloquence, avec quoi tout s'achète, y compris les romans, lectrices cultivées, intelligents bacheliers !

L'ARGENT !

Vous ne savez pas ce que représentent ces cinq lettres, ce sont les seules qui ont de l'importance dans le vingt-six de l'alphabet ! Vous ne savez pas que je connais quatre, dix, trente rustauds d'une fabuleuse stupidité qui cachent dans un gant blanc une main qui devrait aiguïser des brochettes et ressemeler des chaussures ; qui appuient aux coussins de leurs voitures de musculeuses échines que la nature avait façonnées pour les rudes travaux des portefaix ; qui masquent une abjecte ignorance, le pire

de tous les vices, sous le rire bêtement cynique de tous les hommes qui ont de quoi, un rire particulier.

Ces gens-là représentent tout cela et quelque chose de plus ; et je suis le premier à leur sourire civilement, avec tendresse, avec un air câlin même, j'aime qu'ils me serrent la main, qu'ils m'appellent leur ami, bien qu'ils se moquent de moi, je me sens anobli par cette considération dont ils me font l'aumône, parce que si, en mon for, je reconnais que ce sont eux, les débauchés, les immondes, les ignorants, les incorrigibles, mon esprit cultivé me dit que je serai demain lapidé, sur la place publique, s'ils passent près de moi sans me saluer, et refusent de me serrer la main.

L'ARGENT, mes amis ! Je ne me lasserai jamais de vous rappeler ce mot, les deux syllabes distinctes qui forment l'unique vrai dieu de ce paganisme ignominieux où s'épanouissent tous les vices de la société. Deux syllabes ! Vénérable trinité qui représente le mythe de toutes les religions, en chacune de celles où le fort profond Dupuis a trouvé une trinité, sans découvrir celle-ci dont j'ai l'honneur de vous prêcher l'évangile.

L'ARGENT, enfin, ce fut l'argent, représenté par Antonio José da Silva qui a troublé l'insouciant tranquillité de Maria Elisa, à partir du moment fatal où le serpent, avec la vilaine figure du négociant, vint tenter l'Ève de la ruelle du Laranjal.

CHAPITRE XIV

AVANT DE FAIRE LA CONNAISSANCE de Rosa Guilhermina, l'orpheline pauvre de l'hospice enrageait de ne pas être pensionnaire pour partager les privilèges des riches, qui avaient le droit de répondre fièrement aux réflexions des maîtres, et aux remontrances de la vieille régente.

Réprimée par l'obligation d'obéir, elle s'imaginait des avènements extravagants où le bonheur pourrait venir compenser son humiliante condition d'orpheline, dépendant de la charité publique. Quand elle n'avait que treize ans, elle se rappelait beaucoup de riches mariages de filles pauvres de cet établissement, et pratiquait les arts divinatoires, qui lui annonçaient invariablement le mariage qu'elle souhaitait. Une vieille, qui savait lancer les cartes, et dont les pouvoirs étaient vraiment reconnus à l'hospice, lui annonça trois fois un mariage avantageux.

En se liant à Rosa Guilhermina, l'ambitieuse orpheline oublia un peu ses chères espérances, parce qu'à partir du moment où elle devint son amie intime, elle n'eut plus besoin des rations servies par la maison, et vécut, sans dépendre de sa charité, comme une sœur de la pensionnaire.

S'il lui est arrivé de raconter à sa compagne ses anciens rêves de mariage, Rosa les a écoutés en riant, et lui a demandé de ne plus y songer tant qu'elle serait vivante, et aurait un bout de pain à partager avec elle.

Maria Elisa avait quand même des accès de vanité, et souffrait, en pensant qu'elle ne pourrait jamais indemniser Rosa des libéralités dont elle profitait.

Quand elles s'installèrent, maîtresses de leur sort, à la maison du Laranjal, Elisa pensa à son avenir, et se dit que le temps viendrait où Rosa remplacerait ses tendresses par d'autres attachements, et trouverait lourde la charge d'avoir à entretenir une étrangère en lui donnant de telles prérogatives.

Ce sentiment réservé, qu'en éminente philosophe, elle savait taire, la domina longtemps, ce qui ne semble digne ni de son âge ni de son caractère.

Quand elle est venue se moquer, au salon, d'Angelica, il n'y avait dans cette caricature de fille passionnée aucune intention sérieuse, et il ne pouvait y en avoir.

Quand le sieur Antonio commença à exposer franchement ses sentiments qu'il exprimait en employant le mot 'sympathie', Maria Elisa plaisantait encore, et répondait par des grimaces aux grimaces de Rosa.

Mais quand le capitaliste parla de luxe, de voitures, d'aristocrates, et surtout, de son besoin de laisser un héritage, qu'il ne voulait pas laisser à ses neveux, la jeune fille se rappela ses espoirs évanouis, et les prédictions de la vieille lanceuse de cartes à l'hospice.

Maria Elisa ressentit vite, quoi qu'elle en eût, le besoin d'y réfléchir encore sérieusement, elle écouta les derniers mots de ce négociant naïf avec l'attention qu'exigeait cette affaire.

Ce que nous devons admirer, si quelque chose vaut la peine d'être admiré, c'est une philosophie présentant aussi peu de failles à seize ans !

Les idées philosophiques se manifestent chez une femme à vingt-cinq ans, et se dissipent à quarante-cinq. Jusqu'à vingt-cinq ans, c'est la poésie qui domine, à partir de quarante-cinq, si ce n'est pas la théologie qui domine, c'est la niaiserie, que les lexiques définissent comme une 'grande sottise'. Ce n'est pas une maxime qui vaille celles de La Rochefoucauld, mais c'est, quoi qu'il en soit, une maxime qui doit présenter quelque utilité pour beaucoup de monde.

Maria Elisa avait été cependant un peu trop précoce dans le domaine de la philosophie. Elle a pris les devants, il est vrai ; mais nous verrons qu'elle n'a pas échoué en arrivant trop tôt. Les grandes idées doivent incuber cinquante ans dans les entrailles de la société. Peut-être ; je ne doute de rien ; mais la plus grande idée que l'on connaisse, c'est celle qu'Elisa a eue d'épouser le sieur Antonio, il ne lui a fallu que cinquante minutes.

Les questions de Rosa la mortifiaient.

Sa jalouse amie avait du mal à croire à une telle extravagance ; mais la gravité des réponses que donnait Maria Elisa aux questions narquoises qui lui étaient posées, exaspéra la méfiance de son amie.

Pour éluder l'impertinente insistance de Rosa qui faisait la tête, la future fiancée dirigea ses traits sur son promis, et parvint à convaincre son amie, qui renonça aussi facilement à y croire qu'elle s'était facilement emportée dans son extravagante jalousie.

Si j'emploie le terme *jalousie* n'allez pas croire que la fille du défunt archidiacre était la rivale d'Elisa. Il faut lui rendre justice : Dona Rosa était la rivale du sieur Antonio. Peu m'importe de savoir ce qu'il en était vraiment. Il y a dans le cœur de deux femmes liées par de tels liens d'amitié, de telles puérités, selon moi.

Maria Elisa y réfléchit toute la nuit.

Pour étouffer son désir dévorant de luxe et d'indépendance, l'ambitieuse enfant s'imaginait unie au sieur Antonio charnellement et positivement tel que Dieu l'avait jeté dans le monde. Elle écartait l'argent, elle éloignait le crêpe doré, pour voir le cadavre dans toute l'horreur de ses ulcères ; mais le démon tentateur ne lui peignait pas un aspect de la chose sans lui peindre l'autre. À force de l'imaginer, elle se familiarisa avec lui, il ne lui paraissait plus aussi repoussant. Et quand elle baissait ses jolis yeux de l'homme à l'embryonnaire opulence que lui proposait son or, la philosophe en herbe voyait de fort jolies choses, et son cœur réticent se laissait éblouir par les libéralités que lui promettait sa tête.

Et dans ses plus forts accès de délire, elle voyait son mari vieux, une richesse posthume dont elle pourrait profiter, et un cœur plein de vie à offrir.

C'est à cela qu'aboutirent ses raisonnements, qu'elle n'a pas résumés dans un précis destiné aux collèges de jeunes filles, mais dont nous avons vu qu'ils furent adoptés après elle, et font aujourd'hui les délices des collégiennes. Les bons principes s'imposent d'eux-mêmes.

Il ne se passa rien de spécial le jour suivant.

Le lendemain fut un jour triste pour les deux jeunes filles.

Il semble qu'Elisa évitait son amie. Rosa prépara une question précise ; mais elle n'osa la proférer.

Le surlendemain, une lettre du sieur Antonio José da Silva fut la source de quelques gros ennuis. En voici la teneur :

Porto, le 24 avril 1818

Madame Maria Elisa.

Dame de mon cœur, qui m'inspirez une particulière estime. Cela fait aujourd'hui trois jours que nous avons parlé d'une affaire au sujet de notre union. Je désirerais fort savoir, pour ma gouverne, si vous étiez

décidée à me donner votre main d'épouse. Ces affaires, il ne faut pas les laisser traîner. Je vous ai déjà dit ce que j'avais à vous dire. Pour des raisons, que je vous dirai quand je vous verrai, je tiens à me marier le plus vite possible. J'ai appris que vous aviez de la sympathie pour moi, et de mon côté, je ne sens aucune aversion pour votre personne. En raison de quoi, si ce mariage doit se faire, ce sera maintenant, sinon, malgré le chagrin que j'en éprouverai au fond de mon cœur, je chercherai une autre qui ait vos belles qualités. Je vous demande de répondre au plus tôt.

Engagez à votre service celui qui sera jusqu'à sa mort votre attentif adorateur et votre obligé serviteur,

Antonio José da Silva.

C'est là une transcription fidèle de l'original, mis à part la grammaire, la ponctuation et l'orthographe.

Ne pouvant tromper Rosa qui la pressait, Maria Elisa lui parla, sans lire la lettre, de son style et de son contenu. Voyez comme la vanité ne la laissait pas exposer aux railleries de son amie la rédaction du capitaliste !

La curieuse eut beau insister, elle n'arriva pas à se faire une opinion du cœur de son ancien soupirant en mesurant l'éloquence de la lettre !

Harcelée, lasse de feindre, ayant épuisé les prétextes, Elisa dit à sa compagne depuis deux ans :

– J'ai pour toi une profonde amitié, ma chérie. Tu es la première et l'unique personne à qui j'ai consacré mon âme, et tous les instants de mon existence, qui ne sera pas longue, loin de toi ; mais je ne puis compter sur ton soutien toute ma vie. J'ai besoin d'être indépendante, comme toi, pour bien évaluer tes générosités. Une amitié véritable et durable s'affermi dans l'indépendance...

– C'est un outrage que tu m'infliges, rends-toi compte, Elisa ! T'ai-je jamais fait sentir ta dépendance ?

– Oui.

– Je te l'ai fait sentir ! C'est un mensonge, qui me scandalise.

– Tu l'as fait par tes attentions. Plus tu cherchais à cacher à mes propres yeux les avantages que tu m'accordais, plus les yeux de mon cœur s'ouvraient pour les voir, et plus je me considérais débitrice de tes prévenances. Dieu veut que je sois ce que je ne pourrai être autrement. Je serai riche. Je ne dis pas que je serai heureuse ; parce que le bonheur, ce n'est pas l'or qui le donne, et les larmes de la mélancolie ne s'essuient pas avec de l'argent. Mais je suis toujours ton amie. Tu seras toujours ma confidente. Nous partagerons toujours nos maisons et nos richesses. Nous vivrons aussi unies que jusqu'à présent. Tu auras, plus heureuse que moi, un mari que tu pourras choisir au fond de ton âme. Tu seras

heureuse avec lui, et un jour... peut-être... bientôt... veuve, et riche... je serai de nouveau ta sœur, sous le même toit...

– Ça jamais !

– Jamais !... Pourquoi ?

– Jamais !... Qui ne m'a pas aimée jusqu'à aujourd'hui, viendra m'offrir après des richesses que je méprise et dont je n'ai pas besoin.

– Je ne viendra pas t'offrir des richesses parce que tu es riche, toi. Je viendrai renouer le lien qui va se briser entre nos cœurs, si tant est qu'une séparation de quelques instants, c'est un lien entre deux cœurs qui se dénoue ! Ne pleure pas Rosa, tu me fends le cœur... Donne-moi ta main... Ne sens-tu pas que ces palpitations, ce n'est que toi, qui peux les produire ? Cela te plaît de martyriser ton amie ?

– Hypocrite !

– Hypocrite, moi, Rosa ? Tu as le cœur d'employer de tels termes ? Tu ne sens aucun remords de m'infliger une telle offense ?

– Non ! Tu es une ingrate, tu m'échanges contre l'argent d'un homme que je méprise.

– Parce que tu es riche.

– Un homme que tu traitais de tous les noms.

– Dont je le traite encore aujourd'hui.

– Comment peux-tu donc sacrifier ta vie pour un être abominable !?

– Parce que je ne compte pas me sacrifier... L'esclave, ce sera lui.

– Je ne te comprends pas ! L'esclave, ce sera lui !... De quelle façon ?

– Je l'obligerai à céder à mes caprices.

– À quels caprices ?

– À tous.

– Tu vas être une épouse infidèle ?

– Non.

– Tu vas avoir des voitures et de beaux vêtements ?

– Oui.

– Et s'il ne te donne pas une voiture et de beaux vêtements ?

– Il me les donnera.

– Et s'il ne les donne pas ?

– Je divorce... La moitié de sa richesse m'appartient.

– Et tu veux faire scandale ?

– Le scandale, c'est d'être pauvre. Je te vois d'humeur aujourd'hui à me faire la morale.

– Et tu me sembles par trop philosophe.

– Ça vaut mieux.

– Quelle façon de répondre !

– Ça vaut bien ta façon de m'interroger... Ne nous fâchons pas, Rosa. Soyons de bonnes amies. Conseille-moi de me marier, c'est la meilleure preuve que tu peux me donner de ton estime.

– Fais ce que tu veux... Tu es libre... Je me suis trompée sur toi... J'ai nourri une vipère sur mon sein.

– Cela vient d'un roman que nous avons lu il y a quelques jours. Évitions de nous brouiller... Si nous allions dîner...

CHAPITRE XV

RÉPONSE À LA LETTRE DE M. ANTONIO JOSÉ DA SILVA

Cher Monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre à laquelle j'attache un grand prix. Mon cœur ne s'est plus senti de bonheur, et ma plume ne peut fidèlement rendre l'allégresse de mon esprit.

On ne résiste pas à vos tendresses. On se sent involontairement entraînée par la fascination qu'exercent vos sentiments. L'entendement est ébloui, l'amour-propre s'humilie en votre présence.

Oui. Je serai votre épouse, et répondrai ainsi à la plus incendiaire ambition de mon âme. Le mariage est, pourtant, de tous les pas, le pas le plus sérieux de la vie. Si le pied glisse, le mariage est le défilé qui conduit au tombeau. Je fais taire ma passion. J'oblige l'amour aveugle à se taire pour laisser parler la raison. Réfléchissons donc puisqu'il le faut.

Connaissez-vous bien mon caractère ? Je crois que non. Je ne suis pas une femme comme les autres. J'ai un grand cœur pour aimer ; mais l'amour n'est pas une nourriture qui lui suffise. J'aspire au lustre, à l'ostentation, à la gloire, et je ne pourrai rendre heureux un homme pauvre, parce que j'ai besoin de resplendir aux yeux de mon mari comme à ceux des personnes qui me sont étrangères.

Ce lustre auquel j'aspire n'est pas un instrument dont je veuille me servir pour blesser mon honneur, ou celui de mon mari. Au contraire, humble devant lui comme devant quelqu'un à qui je dois tout, je serai fière de ma haute position devant tous les autres. Si vous me voulez pour épouse, si vous voulez me rendre maîtresse de votre cœur, et être maître du mien, il faut que vous vous engagiez, en me donnant votre parole d'honneur, à ne pas faire obstacle à la libre jouissance de la richesse que vous mettez à ma disposition, dès l'instant où un lien éternel nous liera.

Je sais que vous avez un modeste train de vie qui n'est pas compatible avec l'élévation de mon esprit. Que ces fatales habitudes n'aillent pas, à l'avenir, troubler notre tranquillité. Réfléchissez, Monsieur Silva, tant qu'il en est temps, et répondez-moi quand votre cœur se sentira en

*accord avec ces réflexions approfondies qu'a l'honneur de vous faire celle qui est votre affectueuse amante, et votre attentive adoratrice,
Maria Elisa Sarmiento de Athaïde.*

Le sieur Antonio lut trois fois la lettre et saisit l'essentiel. Une des plus grandes difficultés qui se jouèrent de son intelligence, ce fut la chose la plus simple : la signature.

– Comment se fait-il, disait-il, qu'elle s'appelle *Sarmiento de Athaïde*, si son père était un Joaquim Nunes et sa mère une Michaela Felisberta ? Cela dit, chacun signe comme il veut ! Moi ! je mourrai, comme je suis né...

Ces réflexions sensées durent interrompues par Mme Angelica.

– Tu as reçu une réponse, Antonio ?

– Maintenant même.

– Eh bien, lis-la moi.

Le fiancé lut la lettre que sa sœur écouta bouche bée, en plissant le front à chaque mot recherché, que son frère n'entendait pas mieux qu'elle.

– Ça pour une lettre, c'est une lettre ! dit Mme Angelica, écarquillant les yeux, et attrapant de ses trois dents, reste d'une plus grande quantité, sa lèvre inférieure, en signe d'admiration. Ça, c'est parler ! Cette diable de fille, il semble qu'elle a quelque chose qui nous dépasse ! Ça, c'est une tête ! Elle dit qu'elle écrit des sonnets et lit de grands livres de docteurs ! Mais comment elle fait pour savoir tous ces mots, cette bonne petite, et elle parle d'une façon, que je n'en reviens pas !... C'est un plaisir que d'entendre une telle lettre... Lis donc encore une fois, mon chéri, tu as une fiancée qui s'y entend vraiment.

Le sieur Antonio lut une cinquième fois cette sublime lettre.

– Il n'y a rien à dire ! reprit Mme Angelica, je parie qu'un docteur ne pourrait en faire une meilleure ! Il semble que cette petite a été instruite dans le ventre de sa mère... On ne voit pas ça tous les jours !... Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli ! Qu'est-ce que cela veut dire en fin de compte ?

– Tu n'as donc pas compris ?

– Que Dieu me sauve, pas du tout.

– Cela veut dire que... cela veut dire que... c'est vrai, cela veut dire qu'elle ressent dans son cœur une grande affection pour moi, est qu'elle est prête à être mon épouse...

– La pauvre !... Je le savais... Je ne te l'ai pas dit ? Regarde, les cartes ne mentent pas. L'Escolastica de Mitagaya disait bien que l'église allait bientôt rouvrir ses portes... Et elle ne dit rien d'autre ma petite belle-sœur ?

– Elle dit qu'elle veut beaucoup de vêtements, et beaucoup de... oui, elle dit qu'elle veut beaucoup d'éclat pour faire des figures aux yeux...

– De Rosa ? Pourvu que ça marche pour elle ! Je ferais la même chose !... Écoute, Antonio, pour que tu puisses en disposer, ma robe blanche plissée avec des paillettes pour le mariage, et les plumes que ma marraine m'a données, ça lui ira à ravir. La robe, il n'y a qu'à y mettre des manches courtes, et relever la ceinture, elle est sinon à la mode, elle m'a coûté quatre mille réis l'aune... L'étoffe date de plus de trente ans, on n'en fait plus de si bonne qualité... Qu'est-ce qu'elle dit de plus, la lettre ? Elle ne me demande pas d'aller la voir ?

– Non... Elle a oublié...

– Si tu lui écris, dis-lui donc de ma part que je suis vraiment contente qu'elle soit ma belle-sœur, et qu'il faut que nous allions toutes les deux visiter le Seigneur, et réciter la prière pour la neuvaine de l'enfant Jésus des âmes en peine, sans oublier bien d'autres dévotions. Dis-lui de tout faire pour bien se porter, et de demander à Notre Dame de lui donner beaucoup de sens et de grâce pour servir Dieu... Tu as entendu ?

– Oui, va mettre la table pour le dîner.

Entretiens, le sieur Antonio, se retrouvant seul, se mit à marcher de long en large en traduisant en langue vulgaire la lettre de Maria Elisa. Son esprit, compte tenu de son admirable parcimonie dans la compréhension des choses, avait du mal à établir un rapport entre la passion aveugle d'Elisa, et les conditions soigneusement calculées qui lui étaient stipulées pour le contrat de mariage. Le négociant en établissait cependant un entre la lettre et ce qu'elle lui fait personnellement sentir à propos de voitures et de réunions, et il déduisait de tout cela que la jeune fille voulait figurer.

M. Antonio était riche, très riche, mais pas du tout avare. Jamais l'idée ne lui était venue de dépenser son argent à la façon de certains de ses collègues qui figuraient dans le cercle des fidalgos. S'il avait désiré les éblouir, il ne regarderait pas aux dépenses. Mais, au fond de son cœur, il n'y tenait pas, et encore moins à une voiture, dont la balancement (disait-il) ne pouvait réellement s'avérer salutaire pour les poumons d'un homme gras. L'organe que M. Antonio respectait le plus dans sa constitution, c'étaient le poumon, dont il se plaignait en posant la main sur son estomac. Il supposait naturellement qu'il avait le foie dans la poitrine. C'était une erreur anatomique pardonnable. Moi-même qui ai eu l'honneur de vous dire que je sais tout, et plus encore, je ne suis pas sûr de la place qu'occupe le foie, quoique j'aie été un étudiant qui s'y entendait au point de vouloir prouver que le duodénum (douze pouces de l'intestin) mesurait, pour le moins, trente brasses. Et je m'en tiens encore aujourd'hui à ce fait, quoi qu'en disent Bichat, et Soares Franco. En vertu de quoi le sieur Antonio avait parfaitement raison de craindre que le balancement d'une voiture affectât les poumons qui se situent dans l'estomac. Mais Melle Maria Elisa Sarmiento de Athaïde avait lu dans ses

livres que la voiture était hygiénique, et le sieur Antonio avait repoussé, comme nous l'avons vu, l'idée d'une grosse charrette.

Le dîner du sieur Antonio fut, ce jour-là, rapide et modeste, parce que presque toute la sensibilité de son estomac avait reflué dans son cœur. Il se contenta de manger, pour pas plus d'une livre, un demi gîte, un plat de riz avec des tranches d'andouille, une assiette à soupe de bouillon de mouton avec des patates, un bol d'un potage gras avec des tartines détrempées qui dépassaient de quatre pouces son bord, le quart d'un couffin de figues, avec quelques verres de vin pour faire glisser le tout, et rien de plus. Effrayée par le manque d'appétit de son frère, Madame Angelica ne mangea guère plus. L'amour avait spiritualisé la constitution de notre cher Monsieur Antonio José. Au bout de trois jours de cette quasi abstinence d'anachorète, ce négociant sensible, un peu pâle, et quelque peu méditatif, aurait pu, sans exagérer, être considéré comme la préfiguration de ces garçons que nous connaissons, et dont nous plaignons le désespoir d'amants incompris sur la face de la Terre.

Comme j'aimerais pouvoir vous dire qu'à l'heure mélancolique du crépuscule, le sieur Antonio fixait d'un œil larmoyant la vaste étendue des cieux, pour y surprendre la lueur de la petite étoile qui lui inspirait de là-bas tant d'amour !

Je cèderai mon roman pour rien si je pouvais, dans mon style tantôt scintillant, tantôt morbide, vous assurer que le sieur Antonio José da Silva avait traîné ses rotondités sur une falaise au bord de la mer, et que là, ses yeux embrassant l'horizon, il avait demandé, les poumons haletants, à la gémissante mouette le secret de ses gémissements !

Ce n'est pas possible, chers lecteurs. Tout ce qu'il a pu faire, le sieur Antonio, au sommet de sa passion, c'est manger comme ça. N'exigez pas plus de cet homme, de là au suicide, il n'y a qu'un pas.

Tu es passé sur la terre, Antonio José da Silva, mon sympathique héros, et ta génération ne t'a pas compris !

Tu es né de nos jours pleins d'angoissantes épreuves, pénétrés de sentiments délicats, qui ont vu le douloureux trépas d'une civilisation matérielle annonçant l'avènement du règne de l'esprit.

Si tu vivais aujourd'hui, tu serais conservateur et vicomte ; tu serais allé parler aux Chambres de la scille officinale, et de la route secondaire de Guinfões et Terras de Bouro ; tu mangerais des biscuits à l'assemblée de Porto, et tu demanderais la parole à la Chambre de commerce pour dire que tu es un honnête négociant. Et ta grandiose mission ne s'arrêterait pas là. Si un homme mourait, un talent royal, le fondateur d'une

littérature, tu serais chargé de donner ton idée pour un monument qui perpétuerait la gloire de cet illustre.¹

Tu es arrivé trop tôt, Antonio José ! Je fais plus que te regretter (je n'ai pas eu l'honneur de te connaître) toutes les fois où je vois ton âme chevauchant le nez de mes contemporains !

Je me souviens de toi spécialement quand je me vois en prise avec une passion sérieuse, et je ne me sens pas intérieurement frappé par la touche d'inspiration qui te permettait de répondre de la sorte, après ton dîner, à la lettre de Maria Elisa Sarmiento de Athaïde :

Porto, le 27 Avril 1818

Chère Mademoiselle,

Sans avoir du temps à perdre pour autre chose, j'ai reçu votre précieuse lettre qui est venue bien à propos, parce que je ne savais plus où j'en étais. Je vois ce que vous me dites, et au sujet de tout cela, je n'ai rien à dire contre. Je ne suis pas de ces grigous qui sont capables d'avalier, à l'heure de leur mort, leur argent, comme certains grippe-sous que je connais. Vous ne manquerez de rien, Mademoiselle ; l'essentiel, c'est que vous soyez raisonnable, et sachiez vous conduire. Ce que j'ai est à vous, et à personne d'autre. J'ai beaucoup aimé vous entendre discourir dans votre lettre, et vous avez bien parlé sur le mariage. J'aime qui m'entend, et, sur le reste, laissez-moi m'occuper de tout. Dès que vous serez décidée, l'on publiera les bans, il faut le faire vite, c'est mieux. Sans rien ajouter, je suis

De tout cœur votre amant,

Antonio José da Silva.

Maria Elisa lut seule, en pouffant, cette lettre. L'aiguillon du rire céda la place à celui de la réflexion, la mélancolie assombrit momentanément le visage de la pensive jeune fille. Il semble qu'elle ressentait de la honte, et une certaine pitié pour elle-même. L'idée de rompre dans un éclat de rire ces relations, l'assailit à deux reprises ; mais celle d'avoir une voiture et un bel avenir après avoir mis son mari en terre, l'assailit trois fois, et finit par vaincre dans un dernier assaut, dans une dernière concertation intime.

Rosa Guilhermina ne lui parlait plus depuis la veille. Cette excessive dureté contribua vraiment à sa décision de se marier, parce que son orgueil lui disait que les bouderies de Rosa étaient un effet de sa dépendance. De plus, la colérique fille d'Anna do Carmo lui avait dit

¹ À Porto, où est né Garrett, on a invoqué tous les Antonio José contemporains pour concevoir un monument à Garrett !... On n'a pas édifié ce monument ; mais il en est resté un pour faire honte à la mémoire des vivants, il est bon de ne pas s'attarder là-dessus. (*Note de la deuxième édition*).

qu'un tel mariage ne se ferait pas chez elle. Qu'elle en sortît pour aller où elle voudrait puisque au moment où elle consentirait à une telle infamie, ce serait la fin définitive de leurs anciennes relations. C'en était trop : mais la fille d'Anna do Carmo avait une côte de sa mère, et cette côte l'avait emporté en l'occurrence sur les vingt-trois de son père.

Le porteur de la lettre attendait une réponse.

Après un heure d'un combat, peut-être douloureux, Maria Elisa répondit ainsi :

Je n'ai aucune raison d'attendre. Vous pouvez considérer ce mariage comme résolu. Je respecterai ma parole quand vous voudrez. Je me retire aujourd'hui même chez les orphelines.

Elle entra ensuite dans la chambre de Rosa, les yeux embués de larmes, peut-être les moins compréhensibles de toutes les larmes dont j'ai parlé :

– Je viens de décider définitivement que je me marierai. Suivant tes ordres, je viens te faire mes adieux.

– Je ne demande qu'à te voir heureuse.

– Dois-je considérer comme terminées nos relations amicales.

– Oui.

– Mise à part ma reconnaissance, je te dois beaucoup.

– Je me considère remboursée, et je te tiens quitte de cette dette. Je ne veux même pas être ta créancière, parce que j'en ai honte.

– Et moi aussi... de plus en plus. J'estimerai le prix de tes services, et je remettrai cet argent à la Santa Casa da Misericordia, à ton attention.

– C'en est assez ! Je n'admets pas les railleries ! J'en ai assez des camouflets !

– Je remercie de plus en plus la Providence de m'avoir soufflé l'idée de me marier... Adieu...

Rosa Guilhermina réfléchit quelques minutes, elle se repentit et courut chercher son amie pour lui demander pardon pour cet accès de colère, fils de l'amour. Elle ne la trouva pas. Elle était sortie avec sa domestique et avait laissé un mot de quelques lignes :

Je n'emporte pas les vêtements dont je me sers, parce qu'ils ne sont pas à moi. Vous les avez achetés avec votre argent, Dona Rosa Guilhermina. je vous les laisse pour que vous en estimiez la valeur, que vous décompterez quand nous solderons nos comptes."

Dans un nouvel accès de rage, la fille d'Ana do Carmo alla chercher les vêtements, et les déchira de ses mains et de ses dents, en jurant.

De vraies mégères !

CHAPITRE XVI

JE NE CONNAIS PAS DE MOTS qui puisse vous rendre une idée juste de la sensation d'une extrême douceur qui a pénétré jusqu'au cœur les tissus adipeux du sieur Antonio, quand ses yeux de pécheur ont lu le mot de Maria Elisa. Mais la dernière ligne, celle qui annonce l'entrée de la fiancée à l'hospice, a ouvert dans la poitrine du négociant bouleversé un Vésuve d'amour, mêlé d'orgueil, en se voyant aimé d'une donzelle qui donnait une telle preuve de sa vertu.

Cinq minutes après l'entrée d'Elisa, au grand étonnement de la régente et contre sa volonté, elle était demandée à la conciergerie par le riche négociant, fort connu dans cet établissement, en vertu des fonctions importantes qu'il avait occupées à la Santa Casa da Misericordia. À la demande du sieur Antonio, la régente accompagna la jeune fille à la grille où elle était attendue par le plus heureux des mortels.

Après les civilités d'usage, tout joyeux, Antonio José da Silva aborda de la sorte la question du moment :

– Je ne sais, Madame la Régente, si cette jeune fille vous a déjà dit qu'elle sera bientôt mon épouse.

– Elle ne m'a rien dit, pas encore... Et elle n'en soufflait mot ? Veuillez recevoir mes félicitations, ma petite peste, qui m'avez fait blanchir mes cheveux avec vos espiègeries...

Elisa sourit, et le fiancé répondit :

– Des enfantillages... chaque chose à sa place. Telle que vous la voyez, c'est une femme qui a de la jugeote, qui sait ce qui lui convient, et n'écoute pas les sottises... Je me comprends... Eh bien, Madame, comme je vous le disais, il s'agit de notre mariage, qui sera célébré, si Dieu le veut, d'ici quinze jours au plus tard... Cette jeune fille est revenue en ces lieux pour des raisons qu'elle connaît, et elle a fort bien fait... Avoir affaire à des fous, même pas au ciel... Je me comprends... Je pense que pour quelques jours, il ne sera pas nécessaire d'aménager une demeure ici, et je viens vous demander, Madame la Régente, de me faire la faveur, et d'avoir l'obligeance de me la garder chez vous, je saurai vous remercier d'une façon...

– Il ne manquerait plus je m'y oppose ! Et je ne vous accorde pas que cela, mais tout ce qui sera à ma portée... Ce que je regrette, c'est de ne pas avoir un palais à lui proposer ; mais la bonne volonté suppléera ce qui fera défaut.

– Je vous en suis fort reconnaissante, Madame la Régente, dit Elisa, prise d'une telle tristesse que des larmes tremblaient au coin de ses yeux.

– Qu'avez-vous, ma petite, vous pleurez quand vous allez être heureuse ?

– Non... Je ne pleure pas...

– Vous regrettez Rosa, votre amie ?

– Non, Madame... Je ne regrette aucune amie.

– Vous avez bien raison, dit gaiement le négociant. Les regrets, on n'en a rien à faire... Bon vent ! Des regrets de quoi ? Cette jeune fille n'a besoin de personne. Je vais être son mari, son père, et son ami. Elle ne manquera de rien, et elle ne manquera pas de gens qui se mordront les doigts de jalousie... Je me comprends... Alors, nous tombons d'accord sur ce que je vous ai demandé ?

– Je vous l'ai dit, et je vous le répète, Monsieur Silva ; en ma compagnie, la seule chose que je ne promets pas à cette jeune fille, c'est ce qui est impossible de faire dans cette maison pour qu'elle s'y trouve bien... Elle sait déjà comment fonctionne notre établissement, et ne sera pas surprise de ce qui peut faire défaut...

– Je n'en suis pas du tout surprise, Madame ; tout cela me semble aujourd'hui plus beau que jamais. Je connaîtrai, en votre inestimable compagnie, des moments délicieux...

– Vous en connaîtrez de plus délicieux plus tard avec M. Silva, qui est un homme respectable, et qui sait apprécier à leur juste valeur vos mérites.

– Elle peut en être certaine, si je ne la traite pas mieux, c'est que j'en suis incapable... Eh bien, Madame la Régente, je voudrais parler en particulier à ma future épouse.

– Je m'en vais, Monsieur Silva. Restez sûr que je serai comme une tante pour cette petite.

– Eh bien, ma chère enfant, dit le négociant dès que la régente sortit, il est nécessaire de préparer les démarches pour notre mariage. Je n'y connais rien aux atours d'une fiancée, sinon, c'est moi qui ferais les achats. Faites venir des couturières, et des orfèvres, et tout ce monde qui vend de ces machins. Je vous laisse cent pièces ici ; s'il vous en faut plus, vous n'avez rien d'autre à faire qu'à m'écrire un mot. Je veux aussi vous faire un cadeau, qui ne m'a pas semblé mal à propos ; c'est un peigne de diamants, qui ira bien à votre chevelure, à mon avis.

– Merci.

– Il n'y a là aucune raison de me remercier. Je sais bien que vous voyez en moi une manière de grippe-sou... Vous vous trompez tout à fait. Je suis chiche avec qui je le juge bon ; mais avec celle qui va être ma femme, je rends toutes les grâces à Dieu de pouvoir dépenser mes biens, tant que Dieu nous donnera assez de santé pour en profiter. Qu'en dites-vous ?

– Que ce peigne est fort précieux, et que je me sens redevable des généreux sentiments que vous manifestez à mon égard.

– Il n'y a pas de quoi. Ce que je veux, c'est que vous vous conduisiez bien, et ne donniez pas du grain à moudre aux mauvaises langues... Je me comprends...

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour donner à tout le monde une bonne opinion de moi-même.

– Je ne demande rien d'autre. Dites-moi, que préférez-vous, vivre à la campagne, dans un village, ou en ville ?

– En ville. Je n'aime pas les villages, et vous ?

– Laissons-là le vouvoiement ; le mieux c'est de se dire *tu*, ne vous semble-t-il pas, Mademoiselle ?

– Je vous demanderai la permission de ne pas prendre pour l'instant de ces libertés, mais vous pouvez vous adresser à moi comme il vous semblera bon.

– À votre guise. Ça m'irait bien, mais au fond de mon cœur, je ne sais si je vais vous dire *tu*.

– Écoutez donc votre cœur, je m'enorgueillis de mériter ce nouveau signe de votre estime.

– Allons-y donc... Ainsi donc tu n'aimes pas les villages ? Tu ris ? Eh bien, moi, j'aimais la vie au village, et dès que tu m'as dit que tu ne l'aimais pas, je te dis là la pure vérité, peu m'importe, tant pis. Quand je t'ai vu comme ça avec des façons de poétesse, j'ai pensé que tu aimais entendre chanter les oiseaux, c'est la manie des poète, qui parlent tous de rossignols, et de je ne sais plus quels oiseux comme ceux qu'on appelle des aigrettes ou hérons, et de zéphyr, et je ne sais plus quels passereaux et quelle nichée, que personne ne connaît, à mon avis. Vous vous y connaissez, vous... Regardez comme elle rit !... Je sais bien pourquoi tu ris, mon chaton !... Je sais que tu fais des sonnets...

– Moi ?... Voilà qui est plaisant !... Je ne suis pas poète.

– Non ? Eh bien, tant mieux. Ça, le fait d'être poète, ce n'est pas grand chose. À ce qu'il semble, la cervelle de ces bons à rien ne fonctionne pas bien... J'ai toujours eu dans le nez les hommes qui s'en mêlent. Ça doit faire neuf ans, je suis allé à Lisbonne et j'y ai vu un poète, il s'appelait... Quelque chose comme... Un nom aux résonances étrangères...

– Bocage ?

– C'est ça ; c'était ce fameux Bocage ; il se trouvait au Rossio, à la porte d'un cafetier, et je passais, et un ami à moi m'a dit ; tu veux voir... qui c'était déjà ?

– Bocage.

– Bocage... Je ne vais plus oublier... Et voilà qu'il me regarde, fort sérieusement, et me colle un sonnet, je ne sais ce que, diable, il voulait dire, tout le monde s'est mis à rire... Je trouve que ce fameux Borrage...

– Bocage.

– La peste soit de ce nom, je ne vais pas mâcher mes mots ! Je trouve que c'était un sot, et les autres n'ont pas plus de sens que lui... Je suis bien content de savoir que mon épouse n'est pas poète... Eh bien, dis-moi; tu en sais quelque chose de ces choses de l'air ?

– Qu'est-ce que c'est que ces choses de l'air ?

– Oui... Je te demandais si tu savais quelque chose des planètes...

– De l'astronomie ? J'ai lu quelque chose.

– Alors tu dois savoir quand il va pleuvoir ?

– Je n'ai pas encore étudié cette partie. Je pense que la pluie arrive quand les vapeurs condensées dans l'atmosphère...

– C'est tout à fait ça... Eh bien, dis-moi quelque chose qui m'a fait réfléchir. Y a-t-il, là-haut, sur la Lune, des gens, comme ici ?

– Je pense que l'on ne peut avancer aucune certitude sur ce phénomène.

– Sur ce...

– Phénomène...

– Si cela ne te coûte rien de me dire ce que c'est ; c'est une planète ?

– Non, pas du tout... Un phénomène, c'est une façon d'exister dans l'ordre naturel des choses, qui se manifeste de telle sorte que les lois des systèmes connus n'affectent pas la loi qui régit ces actions...

– Ah ! Maintenant, j'ai compris... Tu en sais plus qu'un frère lai qu'il y a là, qui s'y connaît vraiment, et qui a eu l'effronterie de dire que la terre tourne !... Que dis-tu de cet animal ?

– Je trouve que ce qu'il a dit est scientifiquement exact.

– Elle est bien bonne ! Si la terre tournait sur elle-même, nous marcherions toujours le museau collé au sol... Oublie ça...

– C'est une illusion. Il y a une raison qui nous maintient dans la position droite qui est la nôtre.

– Je sais bien que ce sont nos hanches de chaque côté , mais si la terre tournait en rond, nos hanches tomberaient avec nous.

– Ce n'est pas la raison... Tous les corps penchent vers le centre de la terre... C'est ce que l'on appelle la loi de l'attraction universelle.

– Là, j'ai compris... *Tous les corps sortent du centre de la terre...*

– Ils ne *sortent* pas ; ils *penchent*.

– Oui, *ils penchent suivant la loi de l'attrition...* Ne ris pas, tout le monde apprend quand il ne dispose pas des principes de latin et de grammaire. À chacun son métier. Moi, dans ma boutique, je sais ce qu'il me faut savoir. Sur la rhétorique, je ne sais rien, il faut dire ce qui est ; mais, si Dieu le veut, tu vas me dire ce qu'il se passe plus haut. Je me prends parfois à regarder cette machine, et je reste des heures pantois à voir ce que nous sommes, et comment le Créateur a fait tout cela pour nous.

– Pour nous ? Je ne sais pas à quoi nous servent les étoiles...

– Tu ne le sais pas ? À vrai dire, moi non plus ; mais j'ai entendu dire que les étoiles nous servent à quelque chose.

– Moi aussi, je crois qu'elles servent à quelque chose, mais je ne vois pas leur utilité en ce qui nous concerne.

– Les livres n'en parlent donc pas ?

– Je n'ai pas encore trouvé d'explication précise.

– Eh bien, ma petite Maria, ça va être l'heure d'aller dîner. Laissons cela pour un autre jour, les occasions ne manqueront pas de parler sciences. Regarde si tu veux quelque chose...

– Je n'ai besoin de rien.

– Demain, c'est la première corrida des bains... D'ici une quinzaine, l'on conclut l'affaire ; nous aurons tout mis en ordre d'ici. Au revoir, mon enfant, à demain.

Le sieur Anronio partit, il se sentait rajeuni, la tête étourdie par de nouvelles idées sur l'astronomie. Plus satisfait que jamais, on lui enlèverait par miracle vingt ans, cela ne donnerait pas à ses jambes torses l'agilité avec laquelle on l'a vu passer aux Fontainhas.

Il était à peine sorti quand Rosa Guilhermina entra dans la cour, et demanda à la concierge de faire venir Maria Elisa.

On lui répondit que Mademoiselle Maria Elisa ne recevait pas de visite de Dona Rosa, parce qu'elle ne voulait pas lui faire honte avec ses relations.

La fille de l'archidiacre insista, supplia, sollicita la régente pour que l'orpheline acceptât de lui parler. Mais la régente, qui ne voulait pas importuner la fiancée d'Antonio José da Silva, ancien membre de comité d'administration de cette maison, ne céda pas aux instances de la jeune fille en larmes.

Elisa avait de bonnes raisons pour camper sur ses positions. Quand, après avoir pris congé du négociant, elle montait dans les appartements de la régente, on lui remit un bahut et une clé. Elisa comprit que c'étaient ses vêtements que sa colérique amie lui envoyait. Elle ouvrit son bahut pour en tirer un châle, et vit tous ses effets lacérés. Elle était sous le coup de l'indignation quand Rosa se présenta, et Rosa, qui regrettait son geste, avait couru à l'Hospice pour empêcher qu'on lui remît le bahut.

Toute réconciliation s'avérait impossible. À ce dernier mauvais procédé de Rosa Guilhermina, l'orgueilleuse répondit qu'elle pouvait lui remettre de quoi rembourser ce qu'elle lui devait, et lui remit la bourse avec cent pièces que lui avait laissée le négociant.

La fille d'Anna la jeta par terre, et sortit furieuse, promettant de se venger de cette nouvelle vilénie.

Maria Elisa fut ravie de ce trait, et sentit, pour la première fois dans sa vie, que sans argent, personne ne peut se permettre de traits, ni même envisager que de retenir l'attention de futurs romanciers.

Oh mon cher Antonio José ! Tu ne savais pas grand chose de l'astronomie ; mais tu avais un je ne sais quoi qui fait redescendre les astronomes sur terre.

CHAPITRE XVII

QUEL EST CE GOMMEUX qui frappe à la porte de Dona Rosa ? C'est là une amourette, si nous prêtons l'oreille à la mère Bernarda Estanqueira, qui habite dans la ruelle du Bonjardim, avec un œil sur sa balance de tabac à priser, et l'autre, qui d'ailleurs louche, sur la porte de la fille de l'archidiacre.

– Quel maudit maigrichon cela peut-il être, on dirait qu'il porte un corset ! Que le diable l'emporte, il est vraiment raide ! Il ne m'a pas l'air d'un homme d'ici, de Porto ! On dirait tout craché un de ces comédiens qui braillent des chansons dans les salles de l'opéra de Batalha... Oh, mère Joaquina (*la mère Joaquina était une voisine qui filait au soleil*) vous ne voyez pas là-bas ce muguet qui a tiré deux fois la sonnette ?

– Je l'ai vu.

– Vous connaissez ce spectre, qu'on dirait le péché lui-même ?

– Ça, pour le connaître, je le connais... C'est le neveu de Monsieur Antonio de la rue das Flores, qui m'a donné beaucoup de pain. Quand j'allais, avant, laver ses pelotes de coton, cet enfant était le commis de la maison ; à ce qu'on dirait, il fait des études pour devenir docteur.

– Ah oui ? Eh bien regarde : un tel maigrichon ne peut donner un grand docteur ! Je trouve qu'un homme comme ça, ne peut avoir une bonne mémoire, il n'a pas assez de chair sur les os pour connaître ces choses à propos de la justice... Voilà qu'il est entré... Vous allez voir que cette prétentieuse est du dernier bien avec lui !...

– Là !... Si c'était ça, il n'entrerait pas comme ça à midi pile... je trouve !

– On vous ferait avaler n'importe quoi !... Vous pensez que les filles d'aujourd'hui sont comme celles de notre temps ? Le frère Manoel dos Santos, des carmélites, dit qu'il n'y a plus de honte, et que l'on ne craint plus les peines de l'enfer !... Vouez-vous que je vous dise, mère Joaquina ? Plus elles sont nobles, moins elles savent se tenir !... Hier encore, mon Eusébia, qui travaille chez une aristocrate que vous connaissez aussi bien que moi, m'a raconté que sa maîtresse se trouvait à sa fenêtre en train de donner des baisers à un Anglais, et qu'il lui pinçait les jambes. Mon Eusébia a assisté à cette scène sans le vouloir ; et l'aristocrate a vu que la jeune fille en avait été témoin ; elle lui a dit après : "Nous, les nobles, nous pouvons faire ce que tu as vu ; mais pas vous autres, les plébéiennes, parce que vous n'avez rien d'autre que votre petit honneur." Qu'en pensez-vous ? Ça vous donnerait envie de lui répondre : "Dehors, misérable truie ; si vous aviez un bout de cervelle,

vous ne permettiez pas à un hérétique venu du bout du monde de vous pincer les jambes, et de vous coller des baisers sur la nuque !" Les libertines, dehors !

– Vous avez raison, mère Bernarda... la religion c'est juste bon pour nous, les pauvres. Les riches, ce qu'elles veulent, c'est aller à l'église montrer leurs toilettes... Un prêcheur a dit l'autre jour à la Victoria que la maison de Dieu devenait une foire, et que notre Seigneur avait chassé les *pélicanes* du temple... Les *pélicanes*, ce sont les fidalgas... Dites-moi... Cette mijaurée qui habite là, serait-ce une fidalga ?

– Je crois que oui. Son père était l'archidiacre de Barroso, et sa mère, je l'ai entendue marmotter qu'elle était une des ces fameuses *pelicanes*...

– L'on dit qu'elle a de quoi.

– Beaucoup de linge, beaucoup d'argenterie, je ne sais combien d'appartements, et une ferme à Paranhos... Elle a de quoi remplir son assiette ; mais je trouve que là (et elle se mettait le doigt sur la tête) il n'y a pas grand qui tourne rond... Une femme en mantille est venue il y a quelques jours dans ma boutique, assez bien conservée, elle m'a demandé des tas de choses sur cette fille. Qui entrait, qui sortait, si elle traînait dans les rues, si elle avait beaucoup de toilettes, en fin de compte, je suis resté avec un caillou dans ma chaussure, et je me suis dit que ce devait être une belle entremetteuse. Moi aussi, je vais savoir qui tu es, ai-je dit à mes boutons, et j'ai envoyé, dès qu'elle est sortie, mon petit Galicien à ses trousse. Il est venu me dire qu'elle habitait tout en bas de la rue Direita, et qu'elle s'appelait Anna do Carmo...

– Je suis de votre avis... C'était une maquerelle, qui venait voir si elle pouvait remettre un poulet de ce fidalgo qui habite à la Victoria, et qui a du nez pour dénicher les filles comme un chat pour le mou. Ce doit être ça...

– Ça, ce n'était pas autre chose !...

– J'ai même l'impression que je l'ai vu passer ici un soir.

– Et moi aussi... De quoi il a l'air ?

– C'est un freluquet, avec un visage couleur cerise...

– C'est celui que j'ai vu, il a un visage couleur cerise, et les yeux comme...

– Ils sont bleus...

– C'est vrai, ses yeux sont bleus... C'était lui-même en chair et en os...

Vous l'avez vu entrer là ?

– Je ne le jurerais pas ; mais je crois qu'il est entré...

– C'est qu'il est entré... Quelle heure était-il ?

– Minuit et quart, ou moins le quart.

– C'était lui... Ça doit faire quinze jours, mère Bernarda...

– Quinze jours... C'est ça... À telle enseigne...

– Que vous étiez à l'hôpital, mère Joaquina, et que vous ne pouviez voir ce qui se passait dans la rue, fit, en lui coupant la parole, une troisième qui filait à un guichet.

– Qui vous sonne ? dit la vieille qu'on avait démentie.

– Je ne puis entendre murmurer un mensonge... Cela ne me semble pas catholique !

– Allez coller votre religion dans un pot, et mangez-en, vous entendez, espèce de fouineuse ?

– Qui ne veut pas qu'on lui dise son fait, ne ment pas effrontément.

– Qu'est-ce que vous en avez à faire de vos voisins ?

– Et vous, qu'est-ce que vous en avez à faire de cette dame qui est douce et tranquille chez elle.

– Si vous mangez à ses crochets, gagnez votre vie comme vous pourrez, et laissez parler ceux qui parlent ! Qu'est-ce que vous en dites, mère Bernarda, Il y a de ces épouvantails en ce monde.

– Ça, il y en a !... dit la mère Bernarda, en se retirant dans sa boutique pour peser dix *réis* de tabac.

– Ce doit être elle, l'épouvantail ! répliqua l'honnête fileuse. Taisez-vous, la faiseuse d'embrouilles !

– Et vous... langue de chiffonnière !

– Dévergondée !

– Laideron !

– Picoleuse !

– Planche à pain !

– Sorcière !

– Voleuse !

– Et vous vous faites entretenir par votre fille !

– Et vous, quand vous vous êtes mariée, vous vous faisiez entretenir par les vôtres, et vous en avez quatre qui ne connaissent pas leur père !

– Voleuse, voleuse, voleuse !

– Ivrogne ! Ivrogne ! Ivrogne !

La mère Joaquina repartit dans ses invectives, en se dressant, et, en s'appuyant un peu sur le dos de sa voisine, et elle cogna trois fois sur le guichet ce qui lui attira cette réponse :

– Dehors, espèce de truie ! Poissarde ! Va vendre tes sardines, grosse pocharde !

La fenêtre de Rosa s'ouvrit, et l'on vit apparaître la tête du neveu du sieur Antonio de la rue das Flores, comme nous l'avait annoncé cette mal embouchée de Joaquina. Il n'arriva pas à temps. Ce dialogue édifiant avait pris fin, et l'observateur ferma la croisée en disant :

– Je n'ai vu personne, Madame...

– Quel terrible voisinage, que celui-là ! dit Rosa. Par Saint Michel, je brûle de m'installer dans mon immeuble, rue da Almada.

– Vous avez raison, Madame ; cette ruelle est immonde... Pour en revenir à ce que nous disions, vous me disiez que vous ne voyiez aucun moyen d'empêcher le mariage de ce pauvre fou !

– Pour moi, je ne connais pas de sortilèges qui viennent à bout des folies d'un vieillard...

– Il n'y a pas moyen de dissuader son amie ?

– Je vous ai dit que non, Monsieur Augusto, cette personne n'est pas mon amie, et elle n'est pas prête à céder aux instances de qui que ce soit. Ce qu'elle veut, c'est être riche, et l'occasion qui se présente maintenant, c'est la meilleure pour satisfaire toutes ses ambitions.

– C'est étonnant qu'ayant pris les mêmes habitudes que vous, elle n'ait pas appris la noblesse de caractère, et l'indépendance que vous avez montrée, Dona Rosa, en refusant la fortune de mon oncle qui n'a plus sa tête.

– Vous voyez bien que si je ne suis pas riche, j'ai reçu l'indépendance en héritage, et Maria Elisa a fort mal jugé mon âme. Elle m'a cru capable de lui retirer la main généreuse qui l'avait tiré de sa condition servile d'orpheline... Elle veut être riche, elle aussi...

– Depuis votre enfance, vous avez montré un noble cœur. Vous rappelez-vous, il y a quatre ans, quand vous demandiez à mon oncle de me laisser aller faire mes études à Coïmbra.

– Je m'en souviens parfaitement... et il me trompait, en disant oui, et à la fin...

– Il avait sournoisement préparé mon départ pour le Brésil, pour se voir libéré des exigences de ma pauvre mère, sa sœur, qui lui demandait une allocation pour assurer ma formation.

– Et comment avez-vous pu ensuite vous procurer les moyens pour aller étudier, sans pouvoir compter sur une participation de votre oncle ?

– En travaillant. Comme je sais le français, je traduis des romans que je vends à un libraire de Lisbonne, et, grâce au maigre produit de ce travail, j'ai gagné mon indépendance. J'ai contracté quelques emprunts, dans l'espoir d'être un des héritiers des biens de mon oncle. Quand je suis arrivé à Porto, on m'a dit qu'il allait épouser une orpheline, j'ai pensé que c'était vous, la bienheureuse ou la malheureuse destinée à cette gloire ou à ce sacrifice. J'ai aussitôt résolu, au nom de ma mère, et au nom de notre amitié depuis notre enfance, de venir vous supplier de ne pas compromettre notre avenir, vu que vous êtes riche. Et je venais, rempli d'espoir, sûr de vous toucher pour notre plus grand bien. Malheureusement, je me suis trompé ; mais je vous dis, de tout mon cœur, que je me félicite de vous voir à l'abri d'un tel danger. Avec votre beauté, votre intelligence, l'esclavage que vous imposerait ce vieillard serait un acte de barbarie, que l'or, et seulement l'or a rendu a rendu digne d'attacher une

femme jeune à cet être presque réduit à l'état de cadavre. Cela me rappelle les supplices de Mezentius !...

On voit bien, dans ce discours, que le sieur Augusto Leite, étudiant en deuxième année de droit, traduisait de romans, et en avait gardé quelque chose dans sa mémoire.

Touchée dans ses humeurs sentimentales, Rosa répondit :

– Votre récit m'a émue, Monsieur Augusto ! J'espère que vous croyez que vos chagrins m'affectent, et je donnerais tout ce que je possède pour les diminuer. Je n'oublie pas que vous êtes l'unique personne de votre famille qui ne me levait pas le cœur avec les grimaces, les singeries, les impertinences d'une éducation négligée. Votre mère, que j'ai rarement vue, me semblait une créature céleste. Elle m'a souvent dit qu'elle craignait de me voir dans cette maison, parce que j'étais l'instrument dont son frère comptait se servir pour contrarier les plans de ses neveux. Elle s'est trompée, et lui aussi. Je ne puis être une esclave que si l'esclavage fait de moi une reine. La vue de ce vieillard m'a toujours dégoûtée, et j'ai fini par le détester... Mais aujourd'hui, j'arrive à le plaindre, parce qu'il va devenir un jouet entre les mains de sa femme. Celle qui vous vengera, Monsieur Augusto, c'est Maria Elisa. Son caractère, je le connais sur le bout des doigts. Votre oncle va être la fable du peuple, et votre nouvelle tante va laisser son nom ; mais elle ne laissera aucun bien pour tirer ses héritiers de la misère...

– Comme c'est bon de vous entendre parler, Dona Rosa ! Qui aurait dit qu'un tendre bouton ouvrirait en votre sein une jolie fleur, avec de tels parfums !...

– Merci beaucoup Monsieur Augusto et je pense que vous croirez à ma volonté de vous être utile.

– Vous êtes une divinité. Ma mère viendrait vous embrasser comme elle embrasserait... une fille. Je me retire, le cœur embaumé par vos paroles, quand je suis entré, il était transpercé de poignards affilés. Vos expressions sont comme la lyre d'Orphée, elles endorment les douleurs, ou comme la harpe de David qui apaisait les angoisses de Saül ! (*extrait de LUIZA OU LA CABANE DANS LE DÉSERT, p. 26*) Que personne ne dise que vous êtes vraiment heureuse. Il y a des anges chargés de couvrir de fleurs les épines qui poussent sur la carrière de certains mortels (*cela se trouve à la p. 31 de SOPHIE OU LA DONZELLE HOUZARD, qui ne vaut plus rien aujourd'hui, mais représentait en d'autres temps une nouveauté*) Vous êtes l'un de ces ange et je suis le mortel qui doit à la Providence l'heureuse assistance de vos soins ! (*LES SYBARITES OU LES SOUTERRAINS DE PIOMBINO, p. 41*) Si mes lèvres n'ont pas des phrases ardentes, mon cœur brûle du chagrin de voir ces lèvres froides (*L'HÉROÏSME DE L'AMOUR, p.202*) Finalement, je ne vais plus vous déranger. Je suis à vos ordres. (*Ça, c'est de lui.*)

– Vous présenterez mes respects à votre mère, qui sera chez elle dans ma maison ; et si vous voulez m'honorer de l'estime que je vous ai naguère semblé mériter, vous m'obligeriez si vous veniez ici passer bavarder quelques moments.

– J'ai l'honneur de vous offrir les nouvelles que j'ai publiées. Si elles étaient de moi, je n'aurai pas cette audace ; mais, comme elles sont de bons auteurs, et ne présentent que les défauts de ma version...

– Votre cadeau me comble, je l'accepte, je vous suis reconnaissante de ce délicat souvenir, et si, dans ce que vous m'offrez, il y a des traces de votre travail, la lecture ne m'en sera que plus douce.

– Je vous les porterai moi-même, si vous me le permettez.

– Ce cadeau ne pourra m'en être que plus cher à mes yeux...

– Je suis à votre service...

– Bonne après-midi... Joaquim, accompagne ce monsieur.

– Ne prenez pas cette peine, Madame.

– Permettez...

– Ce n'est vraiment pas loin...

– Je ne vous laisserai pas partir seul... Vous ne connaissez pas les raccourcis...

– Que d'attentions, Madame pour moi.

– C'est un devoir... Oh!...

– Ah! Madame... c'est trop...

– Je ne consens pas...

– Je vous en prie...

– Bien des choses à votre mère...

– Elle en sera on ne peut plus ravie...

– Monsieur Augusto...

– Dona Rosa Guilhermina...

Ils finirent par se séparer ! Ils étaient beaux ! L'oncle et le neveu avaient en commun leurs tendresses..

Se regardant à un miroir pour apprécier ses mérites personnels, Rosa Guilhermina se disait peu avant :

– Voilà un parfait jeune homme ! Personne ne dirait que c'est le neveu de cette brute ! Comme il est sublime ! Ce langage est touchant !...

Nous voyons que la fille de l'archidiacre dansait facilement quand un langage était touchant...

Elle a bien raison. Elle est à la fleur de l'âge, et Dieu ne lui a pas donné le talent qu'il faut pour les cacher sous terre. Son cœur brûle de trouver un confident ; son esprit rêve d'applaudissements, son âme n'est pas venue au monde si pleine de lumière pour se cacher sous le boisseau. Sur ce chapitre, rares sont les femmes qui n'obéissent pas au précepte de l'Évangile. Si elles n'en respectent pas beaucoup d'autres, c'est parce que le Dieu fait homme, qui connaissait la faiblesse de la créature, disait : "La

chair de l'homme est faible." Eh bien moi, avec les connaissances étendues que j'ai sur l'anatomie, j'affirme que la chair de la femme n'est pas plus forte.

Si Dona Rosa Guilhaermina me disait :

– Ayez la bonté de me dire si je dois embaumer avec mes parfums ce galant jeune homme, qui me semble un génie ?

– Embaumez-le, Madame ; parfumez-le autant que vous voudrez (lui répondrais-je) et si vous n'avez ni encens, ni myrrhe, utilisez ce cadeau des trois rois que l'histoire du temps a placé au premier rang.

CHAPITRE XVIII

ELLE FERAIT PLUS que suivre ma suggestion.

Cet après-midi-là, son indignation contre Elisa céda la place à de nouvelles sensations. La lettrée posait sa main sur sa poitrine, et disait : "Voici pour moi quelque chose de nouveau ! "

Il semble que c'était le cas !

Elle se rappelait cinq situations, dans divers romans, semblables à la sienne. Elle croisait à chaque pas l'image d'Augusto Leite. Elle trouvait extraordinaire la rencontre de deux esprits sublimes. Elle la jugeait divine, en jetant sur le large dos de la Providence cette prédestination de s'être vus enfants, et de se retrouver à l'âge où les cœurs ne résistent pas au destin supérieur qui décide de leur union. Il n'est rien de comparable à une femme d'esprit !

Le futur bachelier, de son côté, n'avait pas l'esprit aussi métaphysique. Quand il alla voir Rosa, il avait dans son portefeuille une estimation approximative du patrimoine de son amie d'enfance. Et, après l'avoir entendue, il s'en fit une idée assez précise pour n'en être pas à 3200\$ près. C'était un poète de la force de quatre dromadaires en prose triviale. Enlevez-lui le français, et ajoutez-lui dix-huit arrobes¹ de chair, vous obtiendrez son digne oncle Antonio José da Silva.

Le lendemain matin, Dona Custodia Hermenegilda da Silva, accompagnée de son fils, et de trois nouvelles, vinrent rendre visite à la fille de l'archidiacre. L'étudiant remit respectueusement son cadeau entre les mains (que je ne qualifie pas de belles, parce que je ne mens pas) de la reconnaissante jeune fille.

Les mille sujets de conversation, s'agissant particulièrement d'Elisa, nous la résumerons avec la dernière question que Dona Custodia, qui se

¹ L'arrobe faisant près de treize kilos, on peut penser que l'auteur exagère.(NdT)

promenait seule à seule dans le jardin avec Dona Rosa, lui posa, tandis que son fils, feuilletait délibérément les romans de la poétesse.

– Que ne vous mariez-vous, ma petite ? Vous avez besoin de quelqu'un pour gérer vos biens, vous tenir compagnie, et qui soit digne de votre cœur. Se marier pauvre, c'est un malheur ; mais, dans votre situation, le mariage doit représenter le bonheur de toute une vie. Je ne vous conseille pas de le faire avec un homme délabré. Je suis un triste exemple d'une telle imprudence. Mon mari était un lettré, fort instruit, le meilleur avocat de Porto, mais l'homme le plus extravagant que l'on puisse imaginer. Je me suis mariée contre la volonté de ma famille, et c'est pour cela que, lorsque mon mari a dissipé ma légitime et la sienne, en me laissant pour héritage ce fils dont l'éducation m'a coûté si cher, mon frère, dans son avarice, m'a refusé une pension pour aider son neveu à faire ses études. Je suis née dans une maison riche, et j'ai toujours vécu pauvre. Ma sœur Angélica est une stupide bigote, qui ne veut même pas m'appeler sa sœur. Ces malheurs, comme bien d'autres, m'ont forcée à maudire l'heure où je me suis mariée : mais... quand je me souviens de mon mari qui était un fou malheureux, je ne maudis pas sa mémoire.

– Et si je trouvais un homme comme votre mari ?

– Ne vous engagez pas aveuglément, ma petite. Étudiez bien le caractère des hommes et, quand vous en rencontrerez un comme mon fils, mariez-vous, vous vous en trouverez bien, un jeune homme qui vous mérite vous rendra heureuse... Je vous vois pensive !... Je ne vous ai posé aucune question, Dona Rosa, à laquelle il vous faudrait répondre en rougissant... Je sais bien que, connaissant à fond les qualités de mon fils, vous seriez la première à m'appeler mère... et, si les circonstances vous ont empêché de connaître la vôtre, vous trouveriez en moi... Qu'est qui vous fait ainsi sursauter ?! Vous vous sentez oppressée ? Serait-ce parce que je vous ai parlé de votre mère ?... Excusez-moi, je n'ai pas cru vous blesser...

– Vous ne me blessez pas, ce sont des réminiscences de mon enfance...

– Vous avez connu votre mère ?

– Je m'en souviens pas... Je l'ai vue quand j'étais une enfant de six ou sept ans...

– Elle est morte ?

– Je pense... Oui...

– Quelle plaisir aurait-elle de vous voir si belle, si dégourdie...

– Elle me haïrait, comme elle m'a haïe...

– A-t-elle...

– Ne voyez-vous pas qu'elle m'a abandonnée ?

– Peut-être y a-t-elle été forcée par les circonstances...

– Elle l'a fait délibérément.

– Ah bon ?! C'était alors une mère indigne... et, excusez-moi...

– C'était sûrement... une mère indigne... mon père ne m'a jamais parlé d'elle...

– Elle devait être grande la différence qu'il avait notée entre la mère et la fille... Eh bien, ne vous mettez pas martel en tête pour une telle raison, mon enfant... Voulez-vous de moi comme mère ?

– J'aimerais bien... c'est sûr.

– J'ai le rire aux lèvres... cette question, je ne devrais pas vous la poser, à moins que vous n'aviez du caractère de mon Augusto une connaissance approfondie... Cela viendra avec le temps ; et, si votre cœur n'éprouve aucune répugnance, acceptez d'en faire votre mari... Il n'est pas riche ; mais son patrimoine, c'est son amour du travail, et son talent qui lui promet une réputation comparable à celle de son père, qui ne s'occupait guère de ses intérêts. Il y a une grande différence entre le père et le fils. L'un pensait au jour présent, l'autre pense au jour qui vient... Mon impertinence dépasse les bornes, n'est-ce pas ?

– Au contraire, je prends plaisir à m'entretenir avec vous, et je suis captivée par les tendres efforts que vous déployez pour assurer mon bonheur... Pourvu que je reste digne de l'opinion que vous avez de moi, chère amie...

– Je l'espère... Mon cœur me dit que nous entretiendrons de forts liens d'amitié, que nous vivrons unies un grand nombre d'années, et que nous prendrons plaisir à parler du beau jour que nous avons passé ensemble... Voici Augusto !... Il revient toujours avec des livres...

– Ce sont les *Lettres à Sophie* de Mirabeau... J'ai pensé, Dona Rosa que vous ne connaissiez pas cette œuvre,

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas une lecture bien indiquée pour les jeunes filles.

– En quoi ? Si j'entends les idées de ce livre, c'est qu'elles ne m'apprennent rien de nouveau ; si je ne les entends pas, je ne perds rien de mon innocence.

– Vous venez de présenter une idée qui provoque une vraie révolution dans ma façon d'aborder les romans ! Vous avez raison!... Je vois que vous n'êtes pas seulement sublime, mais aussi raisonnable dans votre système !

– Pensez que je vous ai dit la vérité ; sinon, faites-moi changer d'avis, je me montrerai traitable...

– Je ne vous contredis pas, Mademoiselle. Au contraire, je partage votre avis. Cette jeune fille est un ange, ma mère, elle a un talent extraordinaire...

– N'en croyez rien, Madame.

– Je n'ai pas besoin que vous me le disiez. Mon mari a su me donner assez de goût pour mesurer le mérite des personnes. Si je suis restée pauvre, faute de biens, je peux avancer hardiment que je ne le suis pas

restée, s'agissant de l'intelligence. Dona Rosa Guilhermina est un phénomène. Personne ne dira ce qui se passe ici, sans s'inquiéter du monde, où les sottises qui ont la langue bien pendue se font une réputation de fines mouches.

– Oh ! Je ne compte pas essayer les flagorneries du monde !... J'aime le savoir, parce que mon esprit a besoin de s'en nourrir.

– Et votre cœur ? demanda Augusto.

Rosa baissa les yeux, ce qui souligna la beauté de son joli visage, couleur cerise.

– Il est l'heure de nous retirer, fit la sœur du négociant, qui recérait en elle toute la finesse que la nature capricieuse n'avait pas voulu répartir équitablement dans sa nombreuse et stupide famille. Embrassez-moi, Mademoiselle.

Augusto serra la main de Rosa qui hésitait, malgré les *Lettres à Sophie*... Ils prirent congé avec des langueurs et des regards de toutes sortes, et des façons faites pour s'ensorceler mutuellement.

Les visites se firent régulières. Dona Custodia Hermegilda accompagnait toujours son fils. (Soit dit en passant pour tranquilliser l'opinion publique.) La buraliste changea d'opinion sur Rosa, et se vengea en demandant trente réis que la fileuse qui se mêlait de tout lui devait pour son tabac à priser. L'autre, qui dévidait ses écheveaux, et dont je ne me rappelle pas le nom, se vengea de sa voisine en frappant à sa porte en pleine nuit. Elle répéta tant de fois cette plaisanterie qu'elle prit froid, et c'est de ce rhume que la pauvre femme est morte à l'hôpital, en déclarant, à l'heure de sa mort, qu'elle n'avait jamais vu aucun homme entrer la nuit chez Rosa, et que c'était la boutiquière qui lui mis cette affaire sur le dos ; une déclaration qu'elle faisait pour que Dieu ne condamnât pas son âme, un démarche dont Dieu se serait volontiers passé, et nous aussi.

Les femmes de mes romans sont presque toutes d'honnêtes personnes, qui se marient. Ce n'est que quand je ne peux absolument pas trahir le traditionnel honneur de mes héroïnes, que je les sacrifie au nez tordu des mères de famille, qui expriment presque toujours en tordant le nez leur juste indignation contre les romans où les amants ne se marient pas à la fin.

Exultez, indulgentes lectrices, la morale triomphe dans toutes mes œuvres. Dona Rosa Guilhermina décide de se marier suivant le rite du Sacré Concile Tridentin, et la constitution de cet épiscopat, avec le sieur Augusto Leite. Le juge de orphelins leur accorda sa licence, et le sieur Antonio José da Silva, enivré par son propre bonheur, se félicita que son neveu se trouvât une femme sans avoir rien à déboursier, son unique espoir : il devait lui-même, négociant, éviter les continuelles requêtes de sa sœur.

Si vous imaginez que les fiancés devaient faire de jolies phrases, vous vous trompez. Ils se firent la cour par romans interposés, ils lisaient ensemble les questions et les réponses des dialogues les plus passionnés. Dona Custodia assistait à ces lectures, et pleurnichait de tendresse.

La présence constante de cette dame auprès d'eux, me permet de vous dire que jamais ces deux créatures du Seigneur n'ont eu d'occasion d'échanger un baiser sous prétexte qu'ils allaient se marier. Il n'y a jamais eu, à ma connaissance de cour plus honnête que celle-là ! L'on prend plaisir de noter dans ses archives de ces mariages qui font honneur au genre humain ! L'intelligence les savoure, le cœur se console, la vertu danse la polka, et le vice cache son visage hideux sous son *cache-nez* !

Oh ! doublement bienheureux, ceux qui me liront ! L'avenir rendra justice à l'innocence de mes intentions.

CHAPITRE XIX

LES FIANÇAILLES

Drame en I acte

PERSONNAGES :

Dona Maria de Sarmiento e Athaïde

Antonio José da Silva

Dona Angelica Athanasia da Silva

Invités :

João Alves Rodrigues

Manoel José Fernandes

Joaquim João Baptista

M. João Pereira (avec sa perruque)

Un homme en capote.

La scène se passe rue das Flores, chez M. Silva. dans une salle décorée selon les goûts de l'époque.

Dona Maria Elisa et son mari sont assis sur le canapé. À droite de M. Antonio, sa sœur. Les invités, face au canapé, nous tournent le dos.

L'horloge de São Domingos sonne midi. L'on entend des poissardes qui vantent leurs loupes de mer dans la rue.

SCÈNE I

Tous sauf João Pereira et l'homme en capote

M. ANTONIO (*tapotant sa jambe*)

Vous n'auriez pas dit de vous-mêmes, mes chers amis, que je finirais par me marier. Que personne ne dise je ne boirai pas de cette eau ! Tant qu'un homme se trouve en ce monde, il ne sait pas pourquoi il y est venu...

M. FERNANDES (*à part*)

Elle te le dira.

M. ANTONIO

Je n'avais pas encore en tête, il y a peu... (*sensation chez les spectateurs tandis que l'orateur se mouche*) ...je n'avais pas en tête l'idée de me marier, parce que, enfin, les temps ne sont pas vraiment bons pour certains maris que je connais... Je prends à témoin notre voisin João Pereira, avec sa perruque.

DONA MARIA ELISA

Qu'est ce que cette histoire de João Pereira dont vous m'avez parlé, Monsieur Silva, deux fois, en passant ?

DONA ANGELICA

Que va-t-il se passer ? Le suite de nos péchés, belle-sœur... C'est une femme que le démon a tenté... Dieu me pardonne si je pêche... Je n'aime pas dire du mal d'autrui... C'est une honte... La façon dont elle s'habille et se chausse la mènera tout droit en enfer.

DONA MARIA ELISA

Qui ça ? Je ne comprends pas...

DONA ANGELICA

Qui voulez-vous que ce soit ? Elle, cette friponne qui a accordé sa main à l'un, ce qui ne l'empêche pas de... Comment dit-on, Antonio ?

M. ANTONIO

Comment dit-on quoi ?

DONA ANGELICA

Que disent les prêcheurs sur ce péché ?

M. ANTONIO

Ce ne sont pas les prêcheurs, c'est le neuvième commandement.

DONA ANGELICA

C'est ça : mais les prêcheurs traitent ces femmes d'*indults*... d'*adultes*, ou je ne sais quoi...

M. FERNANDES

D'adultères ?

DONA ANGELICA

C'est ça... Moi, je n'ai jamais vu une chose comme ça dans ma vie !... Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit... Dès qu'elle voit dans la rue un homme qui la regarde, elle lui fait des singeries, avec sa chatte...

DONA MARIA ELISA

Avec sa chatte ?

DONA ANGELICA

(L'imitant avec la manche de son manteau de castorine miellée)

Elle se met comme ça avec sa chatte dans les bras et lui gratte la tête...

DONA MARIA ELISA

Et qu'est-ce que ça veut dire ?

DONA ANGELICA

Qu'est-ce que j'en sais ? C'est le péché... Je crois que la chatte, c'est un truc de sorcière, parce que les hommes sont bouche bée devant elle !

M. FERNANDES

Je ne crois pas que c'est à cause de la chatte...

M. BAPTISTA

Je le pense aussi... Cette chatte n'est pas méchante...

M. RODRIGUES

Le pire, c'est les chats, une chatte c'est bien, ça chasse les rats...

DONA MARIA ELISA (*à part*)

Que de cacophonies ! *Une chatte, c'est bien, ça chasse !... Bigre, ce sont de vrais balourds !*

M. ANTONIO

Peu importe... Elle sait ce qu'elle fait, que chacun écarte de sa tête la méchante pensée de se marier avec des folles... Je le lui ai bien dit : "Écoute, cette femme ne t'apportera rien de bon, elle a un mauvais fond, je ne sais pas ce que ça va donner, mais tu auras fort à faire avec elle..."

SCÈNE II

Les mêmes et João Pereira, entrant sans en demander la permission

M. PEREIRA

Dieu ici, et le diable chez les moines...

DONA ANGELICA (*à part*)

Et voici le maudit !... Qui l'a invité ?!

ANTONIO

Bonjour, cher ami et voisin ! Que ça aille bien pour vous, et se passe fort bien, c'est ce qui me ferait le plus plaisir. Prenez cette chaise et asseyez-vous, sans cérémonie.

M. PEREIRA

À des noces et à un baptême, comme dit l'autre, n'y vas pas sans être invité. Cela ne s'applique pas à moi. Nous sommes voisins depuis

cinquante et deux ans, et nous avons été élevés ensemble. Pas de cérémonies entre nous. Je suis venu vous féliciter, Monsieur Antonio, et voir votre fiancée, qui, à ce qu'on dirait, est cette jeune fille...

DONA MARIA ELISA

Votre servante.

M. PEREIRA

Une servante des anges. Eh bien, voisine, ma maison est tout près de la vôtre ; il y a deux portes entre elles ; si vous avez besoin de quelque chose, de ma part ou de celle de ma moitié, vous n'avez qu'à nous le faire savoir.

DONA MARIA ELISA

Merci beaucoup, vous êtes bien obligeant... Veuillez vous asseoir.

M. PEREIRA

Je suis bien comme ça ; j'en ai assez de rester assis derrière mon comptoir. Ainsi donc, M. Antonio, vous vous inscrivez sur la liste des honnêtes gens...

M. ANTONIO (*d'un air entendu*)

C'est vrai... Je me trouve ici inscrit sur la liste des honnêtes gens.

M. PEREIRA

Vous avez fait ce que vous deviez faire. Il n'est pas de meilleure vie que celle d'un homme marié. En ce qui me concerne, je n'ai pas à me plaindre. Je suis marié depuis dix ans, trois mois et vingt-quatre jours, et, grâce à Dieu, je n'ai encore jamais éprouvé de chagrins !

M. FERNANDES (*à part*)

Il fait partie de ceux qui l'apprennent à la fin.

M. PEREIRA

Ma sainte compagne est à proprement parler une maîtresse de maison et mon amie, ce qui n'est pas rien ! Je peux avoir vingt ans de plus qu'elle, ça ne nous enlève rien, et ça n'ajoute rien. Ce n'est pas comme certaines autres, là, dans notre rue... Nous savons bien lesquelles...

M. FERNANDES (*à part*)

Je ne connais que la sienne...

M. PEREIRA

Parce que les maris ne prennent pas la peine à leur balancer les pans de leur manteau, si vous me les permettez... sur les tibias, elles préfèrent les gommeux !... La porte leur est ouverte ! Si j'en avais une comme ça, je ne m'appellerais plus João si je ne lui faisais pas péter le ventre !... Ma Marcelina est une fille qui ne peut me voir pris d'angoisse, sans venir sangloter à côté de moi, et elle ne s'éloigne pas de là avant que je lui aie dit que ça allait. Quand mes cheveux sont tombés, c'est elle qui m'a mis cette perruque sur la tête, et des vauriens m'ont glissé des sonnets sur ma perruque, sous ma porte ! Que le diable les emporte !...

DONA ANGELICA

Seigneur ! Ange béni ! Vous parlez si souvent de l'Ennemi ! Ne prononcez pas ce mot qui me donne des frissons dans le dos.

M. PEREIRA

Voilà notre bigote avec ses *scrupulations*. On ne sait pas comment s'exprimer devant vous. Ma Marcelina, c'est plutôt deux fois qu'une, c'est 'diable' par ci, 'diable' par là ; et, quand je lui dis qu'il ne fait pas bon appeler qui est calme et tranquille, elle dit que le diable s'appelle le diable!...

DONA ANGELICA (*se signant*)

Peu lui importent les saints ! Cessez de proférer ces blasphèmes ! Si elle avait toute sa tête, votre femme ne parlerait pas comme ça !... Si vous lui colliez votre règle sur le train, elle se tairait...

DONA MARIA ELISA (*à part*)

Ils sont d'une indécence !... Si un futur auteur de romans voulait rendre fidèlement cette scène, il devrait être aussi indécent qu'eux ! Que j'aimerais être seule !

M. ANTONIO

À quoi penses-tu, ma petite Maria ?

DONA MARIA ELISA

Ah!... Moi ?... Je ne pensais à rien...

M. ANTONIO

On dirait que tu es triste ! Je parie que tu penses à ces choses sur les astres.

DONA MARIA ELISA

Les astres ? Non... Je pensais... à mon sort... (*ironiquement*) qui est vraiment enviable. Je suis on ne peut plus satisfaite de la délicieuse conversation de ces messieurs, qui sont vraiment distrayants.

M. BAPTISTA ET M. RODRIGUES

En ce qui me concerne... merci beaucoup...

M. FERNANDES (*à part*)

Pauvre femme !... Et pauvre homme !...

M. ANTONIO

Alors, Fernandes, tu restes là, sans dire un mot !

M. FERNANDES

Que voulez-vous que je vous dise ?

M. ANTONIO

Quand vas-tu te marier ?

M. FERNANDES

Quand j'aurai une femme. Il n'est pas encore trop tard.

M. ANTONIO

Ça non ; mais le mariage ça arrange nos affaires... Ma femme a cinquante-quatre ans, mais remarque, c'est une année par chaque *conto* :

toi, tu en as trente-six, mais en ce qui te concerne, suivant mes calculs, à la mort de ton père, tu n'auras pas trente-six pièces, parce qu'il dépense trop, et te laisse t'enfermer dans ta chambre pour lire Charlemagne, sans te préoccuper des affaires... Ton père, j'ai l'impression qu'il ne viendra pas... Il est en retard.

M. FERNANDES

Je vous ai déjà dit que mon père demande de l'excuser, il ne peut venir, parce qu'il souffre d'une attaque de goutte... Je suis venu de sa part vous féliciter, M. Antonio, et présenter mes respects à votre épouse à qui nous souhaitons, autant lui que moi-même, de longues années de bonheur.

DONA MARIA ELISA

Merci beaucoup ! (*à part*) Celui-ci parle mieux que les autres.

M. ANTONIO

Tu t'y entends vraiment à parler comme il faut ! Cela ne peut faire que du bien de lire Charlemagne... J'étais petit quand je l'ai lu, et je me rappelle ce passage où Floripes s'adresse à Roland : "Monsieur et pair de France ! Vos yeux sont deux soleils d'où coulent des rayons qui tuent comme les étincelles de votre Durandal. Chevalier, je vous dis que votre affection est plus douce que le miel, et plus brûlant que les ardentes roches."

M. FERNANDES (*souriant*)

Ces roches devaient être bonnes pour faire griller la morue.

DONA MARIA ELISA (*souriant*)

C'est sûr.

M. ANTONIO

Et bien d'autres choses dont je ne me souviens pas pour l'instant.

M. FERNANDES (*avec un air sarcastique*)

C'est dommage que vous oubliiez les petits fragments d'or de Charlemagne !

M. ANTONIO

Dis-nous, toi, quelques passages...

M. FERNANDES

C'est impossible, je n'ai jamais lu le Charlemagne ; mais, mis à part ce trésor littéraire, je puis dire un autre joli passage.

M. ANTONIO

Je suis prêt à parier que tu ne connais pas l'orthographe.

M. FERNANDES (*souriant*)

J'en ignore tout, je ne la connais pas.

M. ANTONIO

Demande donc à ma femme de te l'apprendre...

M. FERNANDES

Vous me rendriez alors un service particulièrement précieux.

DONA MARIA ELISA

Moi ?!

M. ANTONIO

Ou toi, ma petite Maria. Explique-lui pourquoi l'on ne tombe pas quand la terre tourne.

M. FERNANDES

C'est ce qu'on appelle l'orthographe ?

M. ANTONIO (*légèrement agacé*)

Oui, Monsieur. Regarde si tu pourrais dire là-dessus plus de choses que ma femme !

M. FERNANDES

Dieu m'en préserve... (*souriant à Maria Elisa qui, gênée, baisse les yeux*) Je ne suis même pas capable d'écrire quoi que ce soit sur l'astronomie, comment connaîtrais-je les lois que suivent les astres ?

M. ANTONIO

Cela s'appelle la loi de l'*attrition*... Ne ris pas... C'est ce que je te dis, sinon, écoute : comment appelle-t-on, Maria, ce qui nous fait tenir debout, comme ça, tout droit ? (*en se redressant.*)

DONA MARIA ELISA

Sauf erreur, je crois que ce sont nos jambes.

M. ANTONIO (*sérieusement*)

C'est vrai ; mais si la terre tournait, nous tomberions sur le côté...

M. FERNANDES

On ne tomberait pas forcément sur le côté ; l'on pourrait tomber en arrière, ou en avant. (*Maria Elisa éclate de rire.*)

M. ANTONIO

Je ne dis pas le contraire ; mais ma femme connaît une chose qui nous permet de ne pas tomber, parce que tous les corps sortent du centre de la terre... Voilà qu'elle se remet à rire ! Tu me racontais n'importe quoi, coquine ?... Elle me fera tourner bourrique !... (*Il lui tire une oreille.*)

M. FERNANDES

Votre épouse a raison... Les corps, je ne dis pas qu'ils sortent du centre de la terre, mais ils y sont attirés ; et cette attirance fait qu'ils ne peuvent, bien que la terre bouge, tomber dans l'espace.

M. ANTONIO

Tu ne connais rien de ces choses-là...

M. PEREIRA (*et sa perruque*)

Le diable m'emporte si je sais de quoi vous parlez !

DONA ANGELICA

Bon Saint Benoît ! Voilà qu'il nous ramène l'immonde Belzébuth ! On ne peut pas rester près de vous !... Seigneur !

M. PEREIRA

Laissez parler les gens, femme !... je voulais savoir comment le monde peut tourner à la ronde comme si c'était une balle ! Les gens d'aujourd'hui, ça dit de ces choses ! Je ne l'ai jamais entendu de la bouche des vieux ! Ma Marcelina se met elle aussi à parler de ces choses qu'on voit dans les livres avec le docteur Miranda, et, à ce qu'il semble, elle n'est pas tout à fait folle. Elle passe maintenant son temps à réfléchir sur les planètes, et se lève parfois la nuit, et s'approche de la fenêtre...

M. FERNANDES

Pour observer les astres ?

M. PEREIRA

Je pense, oui ! Ma femme a une araignée au plafond, moi, je la laisse étudier la nature, comme elle dit...

M. FERNANDES

Elle fait bien. Ne sauriez-vous me dire quelle planète étudie votre femme ?

M. PEREIRA

C'est la Pléiade, je crois.

M. FERNANDES

Ah oui ? Et que dit-elle de cette 'planète' ?

M. PEREIRA

Est-ce que je sais, moi... Elle reste à la fenêtre à regarder en haut, et quand elle se couche, elle est glacée. Je le lui ai dit : femme ! Laisse ces choses du ciel aux hommes qui s'y connaissent ! Peine perdue ; elle me dit je ne sais quoi de la voûte, et des *mariades* d'étoiles... Je parie que vous ne savez pas, M. Fernandes, qu'il y a une étoile appelée *guèpe*, et l'autre *saturnie*.

M. FERNANDES

Je n'en savais rien, mais il est toujours temps d'apprendre. C'est votre femme qui vous apprend ces choses ?

M. PEREIRA

Et bien d'autres, que j'oublie, parce que je n'ai pas une mémoire capable de retenir ces mots grecs et anglais. Si vous voulez ce que c'est que d'avoir quelque chose dans la tête, vous devrez parler à ma femme...

M. FERNANDES

J'en suis convaincu... Il ne me faut rien d'autre... Je vois que votre épouse étudie parfaitement la nature, et qu'elle compense la peine de se coucher glacée, quand l'intelligence brûle du feu de la science. N'en tombez-vous pas d'accord, Dona Elisa ?

DONA MARIA ELISA

Moi ?!... Je ne sais si...

M. FERNANDES

Vous n'êtes donc pas de mon avis ?

DONA ANGELICA (*hargneuse*)

Absolument pas, Monsieur ! Qu'est ce que j'en ai à faire de la nature ! Une femme ne doit pas se fourer dans ces attrape-nigauds ! Son rôle, c'est de tenir sa maison, s'occuper de son mari et de ses enfants, et de recommander son âme à Dieu. Notre Dame est la vraie mère de Dieu, et elle ne connaissait rien des sciences, ni des planètes ! Une femme comme il faut ne va pas regarder les Pléiades à la fenêtre, ni la Guêpe, ou le Cétoine... le démon est un méchant hanneton... Dieu me pardonne...

M. PEREIRA (*dignement*)

Parce que vous n'avez pas la tête à ces choses, vous voudriez que les autres soient aussi bornées que vous ? Elle est bien bonne ! Chacun s'occupe de ses affaires, et Dieu de tout le monde. Ma femme aime étudier la nature, et vous aimez débiter vos neuvaines. Qui est contre ?

DONA ANGELICA

Et pourquoi ne récite-t-elle pas des neuvaines ? Vous croyez que cela ne lui servirait à rien ? Remarquez... J'en ai déjà vu une qui devrait en dire moins... Elle ferait mieux de tenir sa maison, raccommoder son linge, et ne pas laisser tout aller à vau l'eau chez elle...

M. PEREIRA

Vous voulez savoir ? Occupez-vous de vos affaires, ne vous mêlez pas des autres ! Vous êtes une fieffée cancanière.

DONA ANGELICA

Moi ! Cancanière !... Ô doux enfant Jésus ! Et je vais en entendre d'autres ! Ô Antonio, tu as déjà vu une chose comme ça ?

M. ANTONIO

Ça va... Qu'on n'en parle plus. Chacun vit comme ça lui va ; mais, écoute, voisin, j'ai toujours été ton ami, et je n'ai pas la langue dans ma poche, quand il faut. Si tu veux mon avis, tu ne dois pas laisser ta femme aller à la fenêtre la nuit...

M. FERNANDES (*ironiquement*)

Parce qu'elle peut attraper froid.

M. ANTONIO

Ce n'est pas ça... Personne ne peut se défaire des mauvaises langues... Si elle veut étudier la nature, ou la Pléiade, peu importe le nom qu'on lui donne, qu'elle le fasse le jour.

M. PEREIRA

Tu dis n'importe quoi, Antonio ! Est-ce que les planètes vont se montrer en plein jour ?! Je vois bien que Dieu ne t'a pas mis sur cette voie !...

M. FERNANDES

M. João Pereira a raison. Les planètes n'apparaissent pas quand il fait jour. Mon père m'a dit que le père Theodoro d'Almeida qui a beaucoup

écrit sur les astres, était venu de nombreuses nuits à la lucarne des Congréganistes observer la nature.

M. PEREIRA

Vous savez trouver les mots, Monsieur Fernandes... Et, par dessus le marché, je suis fort satisfait de ma femme. Je préfère qu'elle se détende avec les planètes là haut, qu'avec certaines planètes qui rôdent dans le coin en regardant les fenêtres, et qui ne sont pas ce qu'il y a de mieux pour que chacun vive en paix avec sa femme. Je n'ai, jusqu'à aujourd'hui, aucune raison de me plaindre ; pourvu que ta femme te donne la bonne vie que m'a donnée la mienne.

M. ANTONIO (*furieux*)

Voilà qui promet !... Je préfère m'abstenir !...

DONA ANGELICA

L'augure porte loin, elle ne doit pas en dire plus, la bouche qui parle de la sorte...

M. ANTONIO (*à l'assistance*)

Qu'est-ce que vous en dites ?! (*pour lui-même*) Tu veux savoir, mon vieux ?... On en est loin...

DONA ANGELICA

Que Dieu nous en préserve, ma petite... Ma chère Notre Dame des Remèdes, ne permettez pas que ça nous arrive...

M. PEREIRA (*froissé*)

De quoi diable parlez-vous ? C'est clair comme du jus de chique¹ !... On dirait que vous avez déjà dîné — Eh bien, ma femme... Oui, je te le demande... Ma femme... Si vous voulez bien me dire... Ainsi donc, ma Marcelina... Dites-moi là ce que vous savez, langues damnées !... Je voudrais bien savoir ce que veulent dire ces signes de croix de notre petite sainte, et ces airs que tu prends, Antonio !...

M. FERNANDES

Ne vous fâchez pas, Monsieur Pereira, il n'y a aucune raison. Vous avez mal compris les remarques de Dona Angelica et de son frère. C'est parce que M. Antonio ne veut pas que votre épouse s'enrhume en étudiant la nature.

M. PEREIRA

Là, c'est autre chose... À chacun son caractère ; mais venir me dire qu'on en est loin, on ferait mieux de tenir sa langue. Ma Marcelina n'a rien à envier à ta compagne. Nous sommes tous des négociants, laissons-là ces manières d'aristocrate, nous nous connaissons tous. Que celui qui est plus riche mange deux fois mais ne méprise pas les autres. Ce que je voulais te dire sur la façon de tenir les femmes, c'est que je suis ton ami, et que pourvu que ta femme soit comme a été la mienne.

¹ Jeu de mots intraduisible entre *percebo*, je comprends et *sebo* suif (NdT)

M. ANTONIO

(*désespéré, les bajoues tremblantes*)

C'est ce que je ne veux pas !... Je t'ai déjà dit que je ne veux pas, et que cela ne va pas se produire !...

DONA ANGELICA

Et il insiste ! Il va en voir de belles !... Il aura droit à une figue ! Ny faites pas attention, belle-sœur.

DONA MARIA ELISA

Je vous dis sincèrement que je ne vois là aucune raison de se disputer. Si je ne me trompe, l'épouse de M. Pereira se sent une vocation pour l'astronomie. Ce goût de la science est louable. Rares sont les dames qui s'adonnent à l'étude de la nature, qui exige beaucoup d'efforts...

M. PEREIRA (*l'interrompant*)

C'est comme vous dites, et vive qui sait parler !

DONA MARIA ELISA

M. Antonio José da Silva dit que...

M. ANTONIO

Ô ma petite Maria, mieux vaut dire *mon mari*.

DONA MARIA ELISA

Mon mari dit qu'il ne veut pas que je me conduise comme Dona Marcelina.

M. ANTONIO

Je ne le veux pas, et c'est ce que j'ai dit. Ma femme m'a tout de suite compris.

DONA MARIA ELISA

Fort bien, je ne ferai pas comme elle ; je ne me lèverai pas la nuit pour observer l'atmosphère, parce que je ne veux vraiment pas être martyr de la science. Voilà qui met un terme à cette question. M. Pereira consentira, parce qu'il le trouve bon, à ce que sa moitié se lève pour ses observations ; et mon mari usera du droit, que je lui concède, de m'interdire l'étude des astres la nuit.

M. PEREIRA

Vous avez bien parlé, ce qui n'est pas étonnant ; on dirait ma Marcelina, qui arrive à dire les choses à ravir ; mais je tiens à dire sur ce que j'ai voulu dire, c'est que si vous vous montriez aussi honnête, petite Dona Maria, que ma Marcelina, vous n'auriez pas besoin de l'être plus.

M. ANTONIO

Tu es têtue comme une bourrique ! Je t'ai déjà dit que ma femme a d'autres raisons d'être fière, et qu'elle connaît les obligations d'une femme mariée.

DONA ANGELICA

Et elle ne parlera pas comme certaines... Enfin... Que chacun mette la main à plat sur sa conscience...

M. PEREIRA (*solennel*)

Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous trouvez donc que ma femme... Reprenez vos esprits, le moment est venu de perdre votre manie de dire du mal des gens... De ces bigotes... Que Dieu me préserve...

DONA ANGELICA

(*aiguissant sa mâchoire inférieure*)

Vous avez le chic pour prendre les gens à partie... Attention !... Laissez ma langue tranquille, je ne suis pas de bonne composition...

M. PEREIRA

Je sais... Vous avez le diable au corps... Dites-le moi, à moi...

DONA ANGELICA (*furieuse*)

Vous voulez savoir ? Personne ne vous a appelé... Fichez-nous la paix...

M. PEREIRA

Vous êtes bien mal élevée... Ce que vous mériteriez... Je le sais...

M. ANTONIO

Ça va, Angelica ! Tais-toi, João Pereira !... Si tu ne trouves pas bien, va-t-en ; je ne t'ai pas sonné...

M. PEREIRA

C'est moi qui suis un âne de venir ici montrer que je suis un homme qui sait se conduire courtoisement quand il le faut. Écoute, mon ami, tant que tu auras ici chez toi cette Dona Angelica, tu n'auras aucun ami...

DONA ANGELICA

Occupez-vous plutôt de celle que vous avez chez vous, ça vous fait peu de chose à garder.

M. PEREIRA

Celle que j'ai chez moi a plus d'honneur dans ses talons, que vous sur la figure. Ce que vous vouliez, c'est que je me marie avec vous, quand je me suis marié avec elle. Comme ça ne me disait rien, vous vous vengez en disant du mal de ma femme.

DONA ANGELICA

Regardez-moi ce dégoûtant !... Je n'ai jamais voulu me marier avec lui !...

M. ANTONIO

Calmez-vous.

DONA ANGELICA

Misérable vermine ! Qu'une bonne fièvre quarte t'étende sur le carreau.

M. ANTONIO

Ferme la bouche, Angelica.

DONA ANGELICA

Pas question !... Cet effronté n'a-t-il pas dit que j'ai voulu l'épouser ! Quel coquin ! Il est vraiment à plaindre !...

M. PEREIRA

On peut s'attendre à tout d'une telle virago. J'aurais honte, faiseuse d'embrouilles, de ne pas dire ici qui vous êtes...

M. ANTONIO

Qui commande ici, c'est moi ! Dehors, João Pereira !

(Irrité comme Ajax, João Pereira se met les mains sur la tête et déplace machinalement sa perruque. On entend les reniflements accompagnant des sourires qui exacerbent la colère du chauve qui se retire. Le menton d'Angelica semble prêt à perforer tout obstacle. M. Antonio transpire sous son tas de vêtements. Au conflit succède un profond silence à peine brisé par les gémissements convulsifs de la bigote offensée dans le respect qu'elle estime dû à ses soixante-dix ans.)

DERNIÈRE SCÈNE

Les mêmes plus l'homme en capote

L'HOMME EN CAPOTE

(au seuil de la porte qui donne sur l'intérieur)

Madame Angelica !

DONA ANGELICA

Que veux-tu mon garçon ?

M. ANTONIO

Tu t'es levé de ton lit alors que tu avais la fièvre, Joaquim ? *(à Maria Elisa)* C'est le commis qui souffre du paludisme.

DONA ANGELICA

Que veux-tu ?

L'HOMME EN CAPOTE

J'avais une attaque, et j'ai entendu un grand bruit sous le lit.

DONA ANGELICA

Seigneur ! Qu'est-ce que ça pouvait être ?

L'HOMME EN CAPOTE

J'ai récité le credo en me signant, et je suis allé voir ce que c'était...

DONA ANGELICA

Et qu'as-tu vu ?

L'HOMME EN CAPOTE

C'était la chatte qui mangeait une poule rôtie, que j'apporte, avec le cou en moins qu'elle avait déjà mangé.

(L'homme écarte les pans de sa capote et montre la poule effectivement décapitée !... Mme Angelica saisit la victime de la chatte, et demande à son frère des pouvoirs discrétionnaires pour venger cet affront.)

UNE VOIX

Le dîner est servi.

CHAPITRE XX

DONA MARIA ELISA DE SARMENTO E ATHAÏDE est donc mariée. Nous l'avons vue rue das Flores, laissons l'y. Qu'elle s'enivre des tendresses de notre bon Antonio José. Si la richesse satisfait parfaitement ses ambitions, elle est très riche, elle peut avoir les coudées larges, elle dispose d'un homme capable de tout, sauf de se résigner au bonheur de son voisin José Pereira, que Dieu lui assure le bonheur des pauvres d'esprit, qui disposent presque toujours d'abondantes richesses matérielles.

On va trouver Rosa Guilhermina elle aussi mariée à Augusto Leite. Je suis le premier à avouer que mon roman amorce une chute vertigineuse. On peut endurer un mariage à la fin d'un roman. On aime à voir récompensés les tourments de deux amants par le prosaïque destin de tous les fous et de tous les gens d'esprit. Il est des cas, pourtant, où le mariage ne doit pas être le dernier, mais le premier martyr des personnages d'un récit. Combien de fois en lis-je un, où l'on m'arrache des larmes de compassion pour deux êtres qui s'adorent, en dépit de mille traverses qui diluent en larmes leurs beaux yeux ! J'en suis consterné ; j'attends avec impatience la dernière page où leurs angoisses vont être couronnées par un bonheur durable... Et cette dernière page me dit qu'ils se sont mariés ! "Il ne leur manquait plus que cela !" dis-je alors, en jetant ce livre avec une compatissante indignation !

Un mariage... passe ! Mais deux mariages !... C'est abuser des dons de l'Église, ou faire un roman du fait le plus prosaïque de cette vie ! J'y vois chez moi une absence d'imagination, ou un attachement excessivement servile à la vérité.

Si Dieu m'appelait sur ce chemin, comme disait, au sujet de l'étude de la nature, M. João Pereira à son voisin, je ne marierais pas ces deux femmes si vite. Il serait préférable à mon avis de leur accorder un peu de temps pour faire scandale. Rosa devrait s'éprendre d'un major de la cavalerie qui lui accorderait la faveur de l'inscrire sur son riche catalogue des mères de famille. Puis le major serait promu au grade de lieutenant-colonel, et irait commander des dragons à Chaves, après quoi (ce serait palpitant !) cette bonne fille prendrait deux onces de vert-de-gris dans un verre d'eau, et mourrait en maudissant le perfide ! Ce serait vraiment charmant ! Je l'utiliserai dans le prochain roman que j'écrirai, et pour lequel on réunit des signatures dans les magasins habituels.

Maria Elisa, elle... Que devait-elle devenir ?... J'entends que Maria Elisa devait s'éprendre d'un marquis. Et ce qui se passe, c'est que ce marquis avait clandestinement épousé Joana Fagundes, la servante de la maison. Et ce qui se passe ensuite, c'est que la dite Fagundes, s'apercevant que son mari courtisait Maria Elisa, cette robuste gaillarde, par une belle

soirée, vient la trouver chez elle, et lui fracasse le crâne avec une chaise. Elisa expire dans les bras d'un sergent de police, et Joana Fagundes laisse tomber sa mantille en s'écriant :

– Je suis la marquise Unetelle !

Le lecteur serait émerveillé de ce dénouement, et raconterait, les larmes aux yeux, ce passage à sa famille.

J'espère ne pas oublier cette idée qui vous donnera l'occasion d'apprécier deux chefs-d'œuvre. Pour l'instant, je vous demande, respectable public, de suspendre votre jugement au sujet de ma capacité d'inventer des intrigues.

Tant que nous y sommes, nouons le fil de cette fastidieuse histoire, et voyons quelles moralités pourront produire deux mariages honnêtes.

L'étudiant en seconde année de droit se maria huit jours après son oncle, et se chargea de l'administration de la maison que lui remit le tuteur de sa femme.

Il semble que, les premiers jours, ils lurent beaucoup de romans, et allégèrent leurs heures dans de délicieux entretiens sur *L'Expérience amoureuse*, et *Sophie ou la mariage violenté*, des romans qu'on lisait en ce temps-là.

Au bout de quinze jours, Augusto ne se présentait pas à l'heure de la lecture, il arrivait une demi-heure après, en prenant pour prétexte des affaires de sa maison.

Au bout d'un mois, ce tendre mari laissait sa femme lire les *Voyages de Gulliver* à sa belle-mère, et sortait pour des affaires domestiques, qui l'occupaient jusqu'à onze heures du soir.

Au bout de deux mois, si sa femme lui demandait la raison de son retard, le digne admirateur de la lettrée chargeait sa mère de lui répondre avec douceur, parce que sa patience n'offrait plus assez de prise à de telles satisfactions.

Les deux mois étant passés, Augusto s'en fut à Coïmbra continuer sa licence, et convainquit son épouse que les femmes n'accompagnaient pas d'habitude leurs mari au foyer de l'immoralité. Rosa resta donc avec sa belle-mère qui essuyait ses larmes nostalgique en lui demandant de lire *Joaninha, ou la généreuse enfant abandonnée*. Son mari lui écrivait une fois par semaine quelques lignes au demeurant chaudement amoureuses. Rosa lui envoyait, en retour, de longues lettres, dans une langue élégante, avec beaucoup de tendresse s'exhalant dans des phrases pompeuses, et bien d'autres galanteries auxquelles l'étudiant à dire vrai n'accordait pas la moindre importance.

Voyons pourquoi :

Augusto Leite avait une seule passion : c'était le jeu ; mais le jeu avait été son enfer, il l'avait obligé à faire une triste figure, comme on dit aujourd'hui, parce qu'il perdait toujours. Le sort qui s'était acharné sur

lui, quand il était célibataire, ne lui était pas plus propice maintenant qu'il était marié. Il continuait à perdre, à perdre tout ce qu'il savait ; mais les pertes étaient à présent plus importantes, et attisaient encore plus ardemment sa passion.

Après le jeu, le mari de Rosa Guilhermina n'avait en tête qu'une paysanne, une fille des champs, fraîche et rose, qui vivait avec lui depuis sa première année, et qui était venue à Porto durant les grandes vacances où avait été célébré le mariage de notre traducteur de romans. Augusto conclut un arrangement amical avec la jeune fille, en lui promettant un cordon de vingt mille réis, des boucles d'oreille à sept mille deux cents, deux paires de pantoufles, l'une couleur jaune d'œuf, et l'autre couleur vert-geai, en dehors d'une capote en castorine couleur de miel. En outre il s'était engagé à la garder avec lui, tant qu'elle ne ferait pas de bruit.

Les conditions stipulées furent respectées de part et d'autres. Benedicta vivait, sans faire de bruit, rue do Coruche avec son étudiant, elle avait obtenu, en plus de des deux paires de pantoufles, une troisième paire de souliers de cuir sans lacets, et une mantille de laine avec cette scandaleuse pointe que portent les femmes de Coïmbra, qui sont les femmes les plus laides que le Seigneur a déposées sur la face de la Terre.

Aux vacances de Noël, Augusto Leite vint réveillonner avec sa famille. Il y eut beaucoup de baisers, l'on évoqua beaucoup de souvenirs, ils allèrent à la *messe du coq* à la cathédrale, mangèrent force dragées au chocolat, et n'eurent pas le temps de lire des romans. Les autres jours passèrent rapidement avec sa tendre épouse. Le dernier, elle fit à son mari une révélation dont il se montra fort heureux, et il sentit l'innocente vanité d'être père.

L'étudiant partit, et jusqu'aux Carvalhos il mit au point le système de la banque-portugaise qui devait lui permettre de se refaire des six sent mille réis qu'il avait perdus jusqu'à Noël. Il était si certain de prendre sa revanche, qu'il n'hésita pas à contracter un emprunt d'un millier de réis, pour la bonne raison que le patrimoine de sa femme était uniquement constitué de propriétés.

Le système qu'il avait imaginé s'avéra inefficace, au moins ne lui avait-il pas encore réussi, quand le joueur plein d'imagination perdit le dernier réal de son conto de réis.

Révolté par le système qui l'avait trahi, il fit le contraire, et perdit aussi. Ces incessantes méditations sur la bonne méthode pour gagner absorbèrent à ce point son esprit qu'il fut recalé, et se retira de Coïmbra, où il avait dissipé six mille cruzados, et en devait encore deux mille.

On connaissait généralement à Porto les dissipations d'Augusto Leite. Sa femme avait été prévenue par des lettres anonymes, mais son esprit était trop fier pour ramper au niveau de ces mesquineries financières. Le

juge des orphelins n'était pas, lui, aussi sublime ; et, poussé par M. Antonio José da Silva, il résolut d'intervenir dans la ruine du patrimoine de Rosa, en la mettant sous tutelle, vu que son mari était incapable de gérer ses biens. Augusto Leite voulut prouver qu'il était on ne peut plus raisonnable, mais il semble qu'il le prouva un peu trop, et qu'il pécha en exagérant. Les témoins dirent qu'ils ne l'avaient jamais vu jeter des pierres. Cet argument qui devait convaincre le juge des orphelins ne fit que le rassurer, il ne risquait pas de se faire lapider par le dissipateur. J'ai sous les yeux les actes du procès et je dois avouer que le juge s'est prononcé en bonne harmonie avec Pegas, Carvalho et Pereira de Melo.

C'était un magistrat d'une grande probité. Permettez-moi cette *parenthèse*, j'ai la faiblesse de mentionner la probité de tous les magistrats qui touchent des pots-de-vin, parce que leurs salaires sont insuffisants. Dans ce pays, un probe magistrat a fait valoir cette qualité en plein parlement et, depuis ce jour, tous les magistrats sont probes, et la probité c'est la robe, les souliers à boucle et les bas de soie, la raideur et les plissés de leur chemise restent les insignes de tous les magistrats.

Que disais-je ? Il n'est rien qui m'agace autant que d'avoir à lire ce que j'écris... Je pense que je parlais de la naissance d'une fille de Rosa Guilhermina... Ce doit être ça... C'est vrai : cette fille est née, elle a été baptisée sous le nom d'*Assucena*, cette enfant à laquelle nous allons consacrer une ample et déplorable chronique.¹ C'était une belle petite fille, que sa mère tendait à son père, mais le faible d'Augusto ce n'étaient pas les enfants. À peine l'avait-il prise des bras de Rosa, folle de bonheur, il la faisait passer dans les bras de sa grand-mère, qui voulait à tout prix que la petite lui ressemblât.

Augusto restait mélancolique. Les tendresses de sa femme n'arrivaient pas à déridier son front, toujours plissé sous les caresses de cette pauvre épouse. Il se promenait tout seul dans le potager, et quand sa timide moitié s'approchait, il se retirait pour aller méditer dans sa chambre.

– Je te reconnais plus !... disait Rosa, en lui prenant tendrement une main insensible. Qu'as-tu Augusto ?... Tu ne m'adores plus, tu ne me prodigues plus les mêmes tendresses qu'il y a un an ? Qu'est ce que je t'ai fait ? Ne me suis-je pas toujours montrée la même avec toi ?

– Si, Rosa... Ne fais pas attention à ma tristesse... C'est une affaire de tempérament...

– Les tempéraments peuvent-ils changer à ce point !... Il a fallu un grand changement pour transformer ton caractère !...

– Que veux-tu !... Je ne me suis pas fait...

– C'est vrai ; mais de quoi souffres-tu ?!

¹ *La petite-fille de l'archidiacre*, déjà paru. (Note de la deuxième édition)

– D'être un homme vil, à qui l'on retire d'une façon infâme l'administration d'une maison...

– Mais je ne suis pas responsable d'une telle infamie !... Ne suis-je pas allée moi-même parler au juge ?! N'ai-je pas eu recours aux prières, aux larmes devant ce barbare qui veut gérer ce qui est à nous ?! Serais-je coupable de cette fatalité !...

– Non... Je ne t'accuse pas... Mais laisse-moi, tu ne peux soigner le coup de poignard qu'on a infligé à mon honneur ! Ç'a été un lâche outrage, forgé dans les ténèbres, à l'ombre de la loi !... Despotisme !... Je me vengerai de vous, ou jamais plus ma dignité ne lèvera le front devant les hommes ! (*Réminiscences d'un roman intitulé : ÉMILIE DE TOURVILLE, OU MES SEPT ANS DE PERSÉCUTION*¹.) On a blessé la corde la plus sensible de mon honneur ! On m'a dépouillé des droits communs, moi, qui connais à fond les bornes qui séparent la démesure irresponsable des opérations d'une intelligence saine ! (*Idées saisies à pleines dents dans la SCIENCE DES MŒURS*.) On m'a parlé de jeu !... On m'a privé de l'usage de ma fortune, parce que je joue !... Qui peut m'empêcher d'ouvrir avec un levier en or ma propre sépulture ! (*Une pensée passable, volée au JOUEUR, une comédie de Regnard*.)

– Tu aimes jouer à ce point, Augusto, mon chéri ? Tu prends plaisir à jouer ?

– Oui... J'ai besoin de cette distraction, sans le jeu, je ne vis pas...

– Eh bien, joue...

– Et l'argent ?... Comment faire avec l'argent ? Ne vois-tu pas qu'on nous donne quarante mille réis par mois pour notre subsistance ?

– Nous avons d'autres ressources...

– Lesquelles ?!

– Notre argenterie, elle est estimée à cinq mille cruzados... Vends-la.

– Tu ne vas pas te fâcher pour ça ?

– Non, mon chéri !... Je donnerais ma vie pour assurer ta tranquillité... N'est-elle pas à toi ? Si tu voulais le faire, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Quelques jours après, Augusto Leite vendait l'argenterie qui avait été le trésor auquel l'archidiacre de Barroso tenait le plus. Il était parti pour Coimbra, en mettant au point une nouvelle martingale.

Le lendemain de son départ, Rosa Guilhermina recevait son argenterie, et ce billet :

Ne dédaigne pas un souvenir de ta vieille amie. J'ai acheté cette argenterie, et j'ai voulu en faire cadeau à ta fille. Maria Elisa.

L'argenterie avait été achetée par M. Antonio José da Silva.

¹ Sade parle plutôt de *cruauté fraternelle*. (NdT)

CHAPITRE XXI

LES ÉPOUX DÉPAREILLÉS ne vivaient plus rue das Flores.

Quinze jours après son mariage, M. Antonio José, ferma sa boutique de tissus et de cotons, en la cédant. Ç'avait été la première exigence de sa femme. Il avait un peu résisté avec Angelica aux arguments frivoles de Maria Elisa, mais l'amour l'avait emporté, les balances et la coudée avaient été offertes en holocauste à l'hyménée, comme disait l'épouse de João Pereira, en s'esclaffant sur les prétentions aristocratiques de sa voisine, qui ne lui laissaient aucun répit.

La boutique fermée, ses revenus liquidés, le sieur Antonio alla vivre, suivant les désirs de sa femme, dans la dernière maison que vous trouverez, cher lecteur, rue da Rainha, qui n'avait pas de nom en ce temps-là. C'était une maison avec un potager, avec des airs d'hôtel particulier, où Mme Angelica avait du mal à supporter les énormes rats qui eurent le barbare appétit de manger, la première nuit, la manche gauche de sa capote, et poussèrent la témérité jusqu'à lui ronger l'ongle d'un doigt de pied ! Nous mentionnons ici les chagrins de Mme Angelica, parce que nous nous faisons un devoir de commémorer toutes les larmes de cette malheureuse intrigue.

Le sieur Antonio José da Silva acheta une voiture. Cette initiative *immorale* coûta force *pater noster* à sa sœur qui attendait tous les jours un éclair foudroyant sur les chevaux qui emmenaient sa belle-sœur se promener sur les routes de Braga et de Guimarães, lesquelles étaient un peu meilleures qu'aujourd'hui, parce qu'elles étaient en pierre, et que la civilisation n'avait pas encore inventé le cailloutis.

Le sieur Antonio avait eu l'imprudence de monter une fois dans la voiture, et il a vu ses prévisions s'avérer malheureusement confirmées ! Les cahots que ce globe de viande a endurés furent si rudes, ses replis spongieux se sentirent flagellés par de telles pressions, qu'après trois jours de lit, notre bon ami avait du mal à digérer le maigre repas qu'il prenait d'habitude.

Maria Elisa ne l'invita plus jamais au martyre de la voiture. C'était une excellente épouse ! Elle avait parfaitement compris que les dimensions abdominales de son mari ne supportaient pas l'agitation fébrile de son esprit. Elle partait donc seule pendant que son mari cultivait des choux cabus et des pastèques qu'il avait plantés et semés pour avoir de quoi donner de l'exercice à ses forces musculaires.

La Providence n'est pas toujours bonne pour les bons horticulteurs ! Tandis que M. Antonio cherchait comment protéger des parasites la feuille extérieure du chou, pendant que ce bon citoyen étudiait méthodiquement la nature du fumier, avec lequel il fallait fumer les carrés de pastèques ; pendant qu'enfin le négociant retraité léguait à

l'humanité son inestimable contribution d'horticulteur, son épouse avait des occupations que nous allons écrire ici pour justifier tous les maris qui guettent les taupes parmi les petits oignons, tandis que leurs aimables épouses vont acheter des tarlatanes et des dentelles.

Si vous avez bien suivi, cher lecteur, la meilleure histoire que l'on eût écrite ces dernières années, vous vous souviendrez d'un M. Fernandes, qui a assisté aux noces du sieur Antonio, et qui avait un langage élégant, et de bons mots pleins de sel qui ne pouvaient que plaire à Dona Maria Elisa de Sarmiento e Athaïde.

M. Fernandes, de trente et quelques années, d'un aspect agréable, assez spirituel, très peu pourvu, ami des livres, et plus encore des femmes aimables, était le plus grand pécheur de la rue das Flores. Contrevenant à toutes les lois de l'honneur, au plus respectable des commandements du Décalogue, M. Fernandes était diaboliquement attiré par la femme de son prochain ! Le plume me tombe des mains, toute indignée de se voir dans la dure obligation de mentionner ce scandale ! Je me débats, depuis deux jours, face à la véracité de l'ignoble réalité que je vais énoncer, les larmes aux yeux, et le visage respirant la pudeur. Je voudrais couvrir cet ulcère du voile de la charité ; parce que je pressens la douloureuse honte que je vais vous infliger, lecteur pudibond ! Ce n'est pas possible. J'ai une profonde tendresse pour le public ; je m'efforce de maintenir la morale à la température où je l'ai trouvée ; mais, en tant qu'amateur de Platon, j'aime encore plus la vérité. Il me faut dire au moins la moitié de ce que je sais. Signons-nous donc d'abord pour que Dieu nous délivre des mauvaises pensées, et des affreuses tentations de ce grand pécheur qui sait à cette heure le bien et le mal qu'il a fait !...

Fernandes (*proh pudor*) se dit qu'il devait faire la cour à Maria Elisa, l'épouse de son voisin, la femme de son prochain, qui est toujours un sujet respectable, même si c'est un grand sot, ou un vrai polisson.

Plein d'aplomb, habitué à de telles atteintes à la pudeur, ce monstre avait été le premier être immoral qui avait tenté l'honnêteté de Dona Marcelina, l'épouse fort chérie de M. João Pereira, et, semble-t-il, portée à l'étude assidue de la nature. Celui qui lui en donna le goût, ce fut lui ! Nous ne voulons pas souligner l'énormité de ses péchés, mais son âme nous excusera l'obligation où nous nous trouvons de dire que ç'a été lui, le professeur d'astronomie de Marcelina. Sans les prolégomènes, qu'il lui a inculqués, jamais elle ne serait venue, en pleine nuit, étudier les 'Pléiades' ! Sous le couvert de la science, on a commis une grande atteinte à la moralité, vis-à-vis de la Terre ! Ce crime infâme, qui de nos jours, heureusement, n'a pas de partisan, grâce à la civilisation qui nous enseigne les limites que nous fixent nos devoirs, pas seulement internationales, mais aussi entre voisins, ce crime infâme (nous le répétons avec des frissons de terreur le long de notre épine dorsale) ce

crime infâme, enfin, se révéla consubstantiel au sang de cet homme au point que (*vox faucibus haesit*) il n'y avait pas de femme mariée, avec un bout de visage passable, que cette opprobre de Dieu et des maris ne tentât d'abîmer dans le perpétuel Barathre.

La littérature avait eu de déplorables effets sur Mme Marcelina, qui n'est pas digne du titre de *Dona*, vue la triviale faiblesse qu'elle a manifestée en se laissant embobiner par les astuces de ce grand fripon, qui m'a déjà fait venir la sueur au front depuis que je parle de ses atteintes à la pudeur !

Par dessus le marché, Fernandes était inconstant dans ses affections, et cynique dans sa façon de se séparer des femmes ennuyeuses qui le fatiguaient vite. Cette seconde immoralité est une question à part. Notre mission, aussi répugnante soit-elle (nous ne cesserons de rappeler au lecteur qu'il nous paraît impossible, ce crime, comme le parricide aux législateurs d'Athènes !) notre mission nous force à raconter que le dit Fernandes essaya de séduire Maria Elisa !

Ce n'est pas le pire ! Ce dont j'ai le plus honte, c'est d'avoir à dire que Maria Elisa, légitime représentante de notre aïeule qui mangea les pommes du Paradis, céda à la tentation, et ne tordit son nez pudibond que deux fois (ou trois, je ne me souviens pas bien) devant les ardentes avances de ce grand effronté, de ce pervers, de ce dissolu, de ce scélérat, et je ne sais si je m'avance en disant : de ce concussionnaire.

Qui en aurait vent, percerait le secret des promenades répétées de Maria Elisa. Elle se dirigeait d'habitude vers Ponte-da-Pedra, à une lieue de Porto, sur la route de Braga.

Elle descendait de la voiture, en prétendant vouloir se reposer. Elle montait à la salle de l'auberge qui faisait déjà en ce temps-là les délices des honorables amateurs de poisson frit et d'olives. Et dans cette salle (*digitis callemus et aure* !... Viens à mon secours, mon vieil Horace) elle rencontrait toujours cet homme pour lequel mon vocabulaire touchant l'indignation ne trouve pas de mot adéquat ! Et cela s'est produit bien souvent, tandis que le sieur Antonio sarclait ses carrés de choux, et arrachait les herbes autour des pastèques, infligeant Dieu sait quelles épreuves à la courbure de sa colonne vertébrale.

Ça a duré trois, six, neuf mois, cette honteuse aventure ! Et le ciel n'avait pas d'éclair pour le sacrilège, et M. Antonio n'entrevoyait pas dans ce cœur un présage qui lui aurait dit entre le chou cabus et la pastèque qu'il y a quelque chose qui doit occuper la tête d'un homme sensé !

La Providence ressemble parfois à Homère qui sommeille, et consent que les Antonio José enlèvent dans le sommeil la palme au chanteur d'Ulysse qui, lui aussi, a sommeillé tandis que Pénélope faisait bien des choses qui la rapprochaient de Maria Elisa. Ce n'est pas une mince gloire pour le sieur José Antonio que de se trouver sur le même plan qu'Ulysse !

C'était par une belle après-midi du mois d'août.

Maria Elisa s'en était allée à Ponte-da-Pedra. Le sieur Antonio était resté dans une cuve où il prenait son bain, pataugeant comme un requin avec ses ailerons. En sortant du bain, il se trouva frais, comme il est naturel, et décida d'aller se promener, et, qui plus est, de surprendre sa femme, qui devrait être ravie d'une telle surprise.

Cette idée fut suivie d'exécution. Le sieur Antonio répartit ses deux pléonastiques jambes sur l'échine d'une pacifique ânesse, et, avec le bout d'une canne stimula son flanc de sorte qu'elle était devenue un éclair fendant la route ! Ils formaient un bel ensemble ! La petite ânesse, sous la majestueuse silhouette de M. Antonio, semblait faire partie de l'organisme de son maître ! ils avançaient fort gaiement !

– Voilà sa voiture, dit-il, transporté, à son ânesse, avec laquelle il avait eu une longue conversation, où son obligeante interlocutrice n'avait pas été moins éloquente, dans son silence, et n'avait pas voulu lui concéder les honneurs de Balaam.

Ils s'arrêtèrent à la porte de l'auberge. Le sieur Antonio n'avait pas voulu faire de bruit, il demanda tout bas :

- Où est la propriétaire de cette voiture ?
- Elle est là-haut, avec son cousin.
- Avec son cousin ! s'exclama-t-il, avec les résonances d'un ventriloque.
- Oui, Monsieur, son cousin...
- Je veux la voir...

Et il montait les escaliers abrupts, s'agrippant à la rampe.

Maria Elisa avait reconnu la voix. Fernandes s'était enfui dans le petit potager attenant et les pineraies voisines, sans être vu.

M. Antonio se trouvait devant sa femme, solennel et majestueux, comme tous les maris dans des situations aussi gênantes. Il voulait parler, et il semble que son éloquence stagnait dans les fanons de son cou qui oscillaient comme deux vessies de porc, gonflées par le vent. Il voulait mesurer l'abîme de sa situation, et l'unique image qui apparaissait sous ses yeux épouvantés, c'était celle de João Pereira, l'homme à la perruque.

Pour de telles angoisses... il n'y a pas de mot sur la terre ! Il tomba, comme sous le coup d'un énorme coup de poing, sur une chaise. Le lourd gémissement de la chaise sous cette avalanche de viande réveilla les échos de l'auberge.

Maria Elisa, de son côté, pâle et confuse, effarée d'avoir vu son forfait surpris, s'approcha de son mari, et murmura tendrement :

- Qu'est-ce que tu as ?...
- Ce que j'ai ?... Tu me demandes ce que j'ai ?
- Oui !... Qu'est-ce que j'ai fait ?!
- Ce que tu m'as fait ?!
- Oui !... Qu'est-ce que je vous ai fait ?!

– *Qu'est-ce que je vous ai fait ?!* dit-il.
– Je dis... *Qu'est-ce que j'ai fait pour vous mettre dans cet état ?*
– Tu te fiches de moi !... *Quel est ce cousin qui était avec toi ?*
– Un cousin !?...
– Oui, un cousin... *Quel est ce cousin dont tu ne m'as jamais parlé ?...*
Attends, je vais appeler l'aubergiste, et elle te dira qui m'a dit que tu te trouvais ici avec un cousin... Attends...

– M. Antonio avait fait un bond, comme un tigre, de la chaise au milieu de la pièce, et reprenait son souffle pour appeler l'aubergiste, quand Elisa, étourdie par la surprise, mais pas tout à fait, courut vers lui, pour le détourner de cette démarche honteuse.

– N'appelle pas... c'est une honte...

– Alors, c'est effectivement vrai que tu m'es infidèle !... Tu as déshonoré, Maria Elisa, un homme à qui tu dois tout !... C'est comme ça qu'on est une femme honnête !... C'est pour ça que tu m'as aimé, et que tu as voulu te marier avec moi !... Je deviens fou... Je meurs !... Que dira le monde !...

Le sieur Antonio commençait à s'inquiéter de ce que dirait le monde. Dans de telles affections, la crainte de ce que dira le monde constitue toujours un symptôme favorable ; le monde a vite fait de se taire, et les fonctions vitales de l'organisme reprennent leur cours régulier.

Maria Elisa n'était pas aussi maligne que je le supposais. Elle resta stupidement coite. Elle n'a eu aucune inspiration subite qui obligerait son mari à lui demander par dessus le marché pardon pour cette injurieuse calomnie ! Écrasée par une misérable imbécillité, elle plongea dans une torpeur morale, indigne de la philosophie à laquelle elle s'était adonnée. Elle n'arriva qu'à faire la tête, et à se mordre la lèvre inférieure, mais pas assez fort pour souffler du sang. Elle savait se conduire prudemment ; et bien qu'elle souffrît au fond de son âme, il semble qu'elle ménageait son corps comme quelque chose qui lui appartenait, et je ne lui veux aucun mal pour ça. Une femme telle que je serais si j'en étais une, doit consentir beaucoup d'efforts pour que le corps ne ressente pas les maladies de l'âme. L'âme connaît beaucoup de printemps, et aussi vieillie soit-elle, cela ne se voit pas. Le corps n'en a qu'un, et il est exposé à la maudite perfection des verres qui ne laisse pas une ride annonçant sa déchéance échapper à une attentive analyse.

Moi, si j'étais une femme, j'aurais envoyé aux petites maisons bien des poètes ! Je les réduirais à la quinte essence de l'amour, qui est la démence. Plus que pour tous les autres, je me conduirais de telle sorte que je deviendrais un objet d'étude pour les sceptiques. Ce sont ces fauves que j'apprivoiserais. Si j'arrivais à devenir un objet de leurs études physiologiques, je vous promets que la secte ridiculement comique des *fatigués*, des *sceptiques*, et des *incompris* connaîtraient le même sort que les précieuses ridicules de Louis XIV.

Vous voulez savoir ce que je ferais ? Voilà... C'est un service gratuit que j'offre aux femmes, bien que je m'attire des inimitiés parmi les hommes qui sont réellement les êtres qui me dérangent le moins. En ce monde, il y a deux choses qui m'affligent : les mauvais cigares, et le fait d'avoir à me lever avant une heure de l'après-midi. Tout au plus, j'estime que ce monde est le meilleur de tous pour qui n'a pas des cors et des rhumatismes. Si j'étais une femme avec une tête passable, je me fonderais pour mon usage personnel sur les principes suivants :

Célibataire

Âgée de quinze à vingt-cinq ans, je me donnerais des airs de candide innocence, et d'une patriarcale simplicité. Je regarderais cet importun ou un autre, mais seulement avec les trois quarts de l'œil, si tant est que celui-ci en ait quatre. Je me ferais passer pour myope, pour que personne ne fît attention au regard pénétrant des myopes quand ils considèrent un objet à une certaine distance. Je ne porterais pas de lorgnons pour montrer que ma vue est suffisante pour admirer les rares merveilles du monde. Au théâtre, j'aurais toujours le menton appuyé au creux de ma main, et je ne saisirais jamais mon binocle sans vérifier que mon gant tendu ne fît pas de plis.

Avec les lentilles certifiées pour les places en retrait, je parcourrais du regard, comme disent les Français, le troupeau d'Épicure, nous sommes tous des épouvantails en pantalons.

Surprise, je détournerais les yeux avec une émotion indignée, et demanderais à maman, si la robe de Dona Efigenia ou de Dona Simplicia ne sont pas d'un goût atroce.

À la fin de chaque acte, je sortirais voir une amie, et je ferais deux petits sauts en me levant de mon siège, pour que ma taille ne restât pas toujours cachée par le rebord de ma loge.

Au cas où ma taille gagnerait à rester un mystère, je ne sortirais jamais sans jeter avec une grâce languide une pelisse sur mes épaules. Aux bals, je ne sais pas ce que je ferais ; mais je que je devrais faire c'est de ne jamais toucher à un plateau, et accepter, en manifestant l'importance d'un tel sacrifice, l'insistante proposition d'un moelleux, ou d'un bonbon au chocolat. Je n'absorberais aucun liquide, mis à part de l'eau pure. Au souper, je prendrais deux cuillerées de soupe, le cou d'une tourterelle, ou une aile de poulet, Et ils seraient lentement triturés par des dents paresseuses, avec l'air d'une victime sacrifiée aux convenances d'une société, qui mange prosaïquement à ses heures libres. En guise de fruits, je mangerais une orange, une amande grillée, et le reste de temps, je le passerais avec un cure-dents.

Comme il est naturel que je m'en aille avec la faim au ventre, chez moi, aux heures silencieuses de la nuit, quand la nature ne respire plus,

comme au dit aux premiers chapitres de presque tous les romans, je mangerais de telle sorte que je me lèverais le lendemain, pâle sous les effets d'une indigestion.

Je passerais deux jours devant un miroir à me désajuster, parce que le négligé est la plus délicate toilette d'une femme qui connaît à fond les grotesques mièvreries de l'homme.

J'arrive au point où je voudrais vraiment être une femme, au moins à la saison du théâtre lyrique.

Si je vivais à Porto, je cueillerais les plus belles fleurs de ma couronne dans la serre royale du théâtre de São João, et je choiserais de préférence certains catechus royaux que j'y connais. J'appelle catechu royal le lecteur, quel qu'il soit, qui aurait écrit certaines fadaises et en aurait proféré autant au sujet du scepticisme. Se retrouve catechu, au moins de mansarde (ce classement n'est pas mon fait : c'est celui d'un spirituel feuilletoniste qui établissait avant un classement des catechus, il s'est fait lui même catechu politique, et vit dans les serres malsaines du journalisme sérieux) c'est un catechu de mansarde, disais-je, tout individu qui pleure l'éternelle dérélition de son âme dépoétisée, et ne détournerait pas sa lunette d'une taille indécente de la première femme qui a eu l'insouciante distraction d'observer cinq minutes la pâleur de son visage.

C'est eux que j'aimerais croiser, si j'étais une femme, une femme lettrée, car je remercie au contraire la Providence de la faveur qu'elle m'a faite de me jeter comme je suis dans le torrent des événements masculins.

Femme, et lettrée, je sacrifierais temporairement mon indifférence à l'un de ces sceptiques ébouriffés, qui se balancent à l'orchestre comme si, ne commettant jamais assez de traits d'esprit, ils avaient besoin de rendre à la matière toutes les secousses que les foules considèrent comme des séismes du talent.

Dès que j'arriverais à retenir leur attention, j'aventurerais un de ces sourires qui ne me coûteraient rien, sans ressembler pour cela à certaines femmes qui s'abîment dans des fous-rires benêts et frivoles, montrant le profondeur de leurs enchâssements mandibulaires, comme n'importe quelles cuisinières dans leurs colloques amoureux avec leurs cuisiniers respectifs.

Je ne rirais jamais ; je sourirais quelquefois, et voudrais que mon sourire fût accueilli comme une formalité qu'exige l'étiquette face aux fades propos des personnes qui m'entoureraient, qui seraient presque toutes d'une fabuleuse fadeur.

Le fauve, domestiqué dans son sanguinaire scepticisme, chercherait à me découvrir dix pages intimes de sa lacérante agonie. Il me parlerait quatre fois de son découragement, ferait la nécrologie de son âme : il citerait Lazare se levant de son tombeau à la voix du Christ et finirait par

me demander de décider de son avenir, en l'aidant à choisir entre la vie et la mort.

Ce que je ferais alors, attentives lectrices, je ne sais si l'une d'entre vous a déjà eu la condescendance de le faire. Je l'inviterais à se montrer à minuit sous ma fenêtre. Si c'était au carnaval, je lui jetterais un œuf pourri ; la Semaine Sainte, quatre dragées ; et, à Noël, un petit bol d'œufs mollets.

L'humanité serait vengée.

Voici ce que je ferais, si j'étais célibataire.

Mariée...

Mariée, je serais, quoi qu'en eussent l'épouse d'un ministre des Finances en Égypte répondant au nom de Putiphar, et celle de M. Antonio José da Silva, une honnête femme, dont les spécialistes reconnus de nécrologies diraient ensuite : "*C'était une épouse tendre, une mère modèle, et une dame respectable à tous les égards.*" Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'être tout cela pour laisser, en sortant de ce monde, aux journaux le soin d'en dire encore plus. Qu'elles meurent quand elles pourront, je leur promets une bonne douzaine d'épithètes.

Je ne serais pas seulement ce que feraient de moi les rédacteurs d'épithètes ; je pratiquerais, de mon côté, toutes les vertus connues, et bien d'autres que personne ne connaît. Je serais, pour abréger les moralités qui me donnent beaucoup de travail et infligent un tel ennui à mes lecteurs, je serais tout, en exceptant ce que fut Dona Maria Elisa.

Ce que serait M. Antonio, ça, je ne le sais pas ; mais ce qu'il était alors, je vous dirai la vérité, cela ne doit faire envie à personne !

L'éloquence douloureuse qui aurait pu le soutenir dans le choc de la surprise lui fit défaut. Il voulut foudroyer la parjure d'une corrosive apostrophe, et aucune formule ne lui vint. Une idée ignoble voleta dans sa tête fébrile... Il ressentit la tentation de l'écrabouiller contre le mur de la chambre où cette terrible scène n'attirait l'attention de personne !

Le négociant digne d'un meilleur sort payait avec usure les orgueilleux camouflets avec lesquels il avait tenté de blesser l'honneur de son voisin João Pereira.

Au comble du désespoir, son âme devint stérile, sa langue se colla à son gosier, se lèvres se desséchèrent, comme brûlées par de rugissants soupirs, qui montaient des sombres catacombes de sa poitrine. Le tremblement de la fièvre quarte faisait vibrer les muscles de son visage, spécialement les buccinateurs, dont la plupart d'entre vous, chers lecteurs, ignorez la nature, c'est justement pour cela que tout ce que vais dire sera marqué du sceau de l'originalité que le sieur Antonio ne savait pas donner à sa jalousie, ni son épouse à sa perfidie.

Cette situation fautive ne pouvait durer longtemps, Si elle se prolongeait encore cinq minutes, en ce qui me concerne, je vous dis que je lâcherais la plume, et terminerais ici ce conte. Il n'y a rien de plus fade que la situation d'une épouse déloyale surprise par un mari qui ne lâche même pas de sa poitrine quatre cris, et qui tend les bras en prenant l'attitude effrayante d'Oreste quand il insulte les dieux ! Pourquoi le sieur Antonio n'a-t-il rien dit qui sortît de l'ordinaire ?

Pourquoi n'a-t-il pas adopté le style d'un mari, qui est le plus frelaté de tous les styles ? Pourquoi ne s'est-il pas écrié : "*Femme perfide ! Je vais boire ton sang, et repaître avec ton cœur ma rage ! Je vais t'écorcher vive pour qu'on en garde une mémoire éternelle ! Je vais envoyer tes cendres au vent et ton âme à Satan ! Oh ! Ah ! Ah ! Oh !*"

Avec ces paroles, je composais déjà un chapitre, parce que les autres sottises, je me serais chargé de les tirer de mon propre fonds, et je jure que l'un des maris les plus vénérables et féroces du siècle qui s'écoule, ce serait notre cher Antonio, mis carrément à part João Pereira qui, dans son genre, n'était pas mauvais.

Même ainsi, je ne sais comment je vais achever ce chapitre de telle sorte qu'ils ne semblent pas deux fieffés imbéciles ! Si je me rappelais dans n'importe quel roman que j'ai lu quelque chose qui ressemble à cela !... Ah !... J'ai trouvé le bon dénouement, et qui a le mérite d'être le plus naturel de tous.

Le sieur Antonio descendit solennellement dans la rue pour chercher son ânesse, qui avait été une si serviable porteuse de son cœur haletant. Se trouvant détachée, l'ânesse s'était enfuie chez elle, et je ne sais quel monologue mental elle allait improviser sur sa liberté.

Le sieur Antonio avait demandé son ânesse aux échos. Les chênes-lièges du coteau contemplaient silencieusement sa douleur. L'onde des ruisseaux était comme une cruelle parodie de ses gémissements ! Quel malheur !

Alors qu'il était plongé dans ces affres, Maria Elisa apparut. La voiture s'approcha.

– Vous êtes venu à pied ? demanda-t-elle, voyant son mari adossé à un pilier du bois

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? répondit le mari convulsé, en mettant les mains dans ses poches, et en remontant machinalement son pantalon, offrant la figure grotesque d'un vase chinois.

– Pourquoi ne montez-vous pas dans la voiture ? répliqua son affectueuse épouse, en s'approchant tendrement de son mari, aux naseaux fumants comme une fonderie. Venez... Je vais tout vous expliquer... Vous verrez que je suis innocente, vous vous repentirez de me

traiter ainsi, poursuivit-elle, avec cette voix tremblante qui précède les larmes.

– Comme une innocente ! murmura M. Antonio, modifiant un tant soit peu les grimaces par lesquelles il exhalait sa rage légitime.

– Oui... Innocente... Je vous raconterai tout à la maison...

– Est-ce donc possible que tu sois innocente ?... Tu te moques de moi !...

– Vous verrez que je ne mérite pas que vous vous emportiez, et que votre jalousie ne repose sur rien... Cette offense à l'encontre de ma position de femme mariée, tôt ou tard, vous vous en repentirez, M. Antonio José da Silva !...

Le ton tragique de ces paroles avait découragé les généreux élans de son mari. Le sieur Antonio se sentit le bourreau de cette victime ; et, si elle le conservait, nous le verrions s'agenouiller aux pieds de l'innocent holocauste de sa jalousie et lui demander pardon.

Maria Elisa, je te rends ce qui te revient ! Tu t'es parfaitement conduite, à la fin ! Si j'étais une femme mariée, avec ton tempérament, j'agisrais comme toi.

En 1819, personne ne ferait plus que toi ! Aujourd'hui, tu serais d'une niaise simplicité.

CHAPITRE XXII

NOUS SAURONS, le moment venu, à quel point M. Antonio pouvait être civilisé par sa femme.

Allons maintenant trouver Rosa Guilhermina.

Avant d'entrer, observons cette femme qui a frappé à sa porte avant nous.

– Qui est-ce ? demanda une domestique à la fenêtre.

– Ayez la bonté de dire à Dona Rosa qu'il y a là une femme qui veut lui parler.

– Que lui voulez-vous ?

– Je ne vous demande rien, à vous, je voudrais parler à votre maîtresse.

– Vous voulez lui demander quelque aumône ?

– Oui, Madame, je voudrais lui demander une aumône.

– Pas besoin pour ça de parler à Madame : prenez ça... Vous ne ramassez pas ces dix réis ?!

– Je ne les ramasse pas parce que je ne vous ai rien demandé, à vous, et je vous ai déjà dit que je voulais parler à Dona Rosa.

– Dona Rosa ne parle pas à des femmes avec une mantille trouée... Si vous en voulez, ne vous faites pas prier, si vous n'en voulez pas, passez votre chemin...

Le fenêtré se referma, et la femme à la mantille trouée s'assit sur la marche de la porte.

Peu après, la fenêtré s'ouvre de nouveau, et Dona Rosa apparaît !

Regardez-la, ce n'est plus la rose purpurine d'un autre temps !... La pâleur de ces joues n'est pas naturelle !... Il y a là bien des regrets de ce qui fut, ou beaucoup de crainte de ce qui sera ! Ce laisser-aller, ce n'était plus le même... Rosa avait tellement d'allure avec ses longs cheveux noirs !... Elle les agrémentait de tant de rubans et de fleurs !... Et maintenant ?... Ce fichu blanc qui lui attrape ses tresses ébouriffées est si disgracieux !... Ce châle qui cache les formes de son cou plus beau, près des épaules, plus artistiquement recouvertes, lui donne cet aspect si triste d'une infirmière d'hôpital... Quel changement !... Cela fait de la peine !... Elle est tombée si vite de sa tige, cette fleur qui était si fière de ses pétales veloutés, et de la fragrance de ses arômes !... Ma pauvre Rosa, qu'est devenue ta philosophie !... À quoi t'ont servi tes romans, si tu devais suivre les modèles douloureux que tu y as trouvés !... Ah !... Pourquoi en suis-je venu à m'intéresser à ton sort, si je ne t'ai jamais connue !... Pourquoi cette fantaisie m'engage-t-elle à peindre des réalités qui me font mal au cœur, quand je les vois sortir malheureuses des pointes de mon chagrin !... J'ai des choses que vous pouvez vraiment admettre, chers lecteurs !... Excusez-moi ces sottises...

Pourquoi es-tu venue à ta fenêtré, Rosa, si tu m'as presque forcé, avec ta pâleur, à m'exprimer avec tendresse sur des choses qui m'en rappellent mille autres, et elles sont si tristes que je ne sais même pas si j'aurais été plus heureux si je n'étais pas venu au monde pour les rappeler, ou, au moins, les voir, et les oublier définitivement... On ne peut être plus puéril !... Si l'on ne m'appelle pas à présent pour dîner, j'en serais réduit à verser lâchement une larme... Pour qui ? Une larme !... Sachez ce que c'est qu'une larme d'un homme !... C'est l'essence perdue d'un sang qui nourrirait de longues années notre existence...

.....

Entendant la fenêtré s'ouvrir, la mendicante se redressa, leva son visage blafard, et salua Dona Rosa.

- Voulez-vous quelque chose, femme ?
- Je voudrais vous dire deux mots, Madame.
- Dites-les donc d'en bas.

– J'aimerais bien vous les dire de près.

Rosa se tourna vers l'intérieur et fit ouvrir la porte. La femme monta, et trouva la dame en haut de l'escalier, qui lui demanda ce qu'elle voulait.

– Je viens vous demander l'aumône.

– Et c'est pour ça, qu'il vous fallait monter ? Vous le disiez de la rue, j'envoyais quelqu'un pour vous la donner.

La servante agacée l'interrompit :

– Un vrai caillou dans la tête ! Je lui ai jeté dix réis dans la rue, et elle n'a pas ramassé mon aumône par terre... Ce que vous mériteriez, je le sais...

– Ne vous fâchez pas comme ça, Mademoiselle... Ça me suffit d'être pauvre. Rappelez-vous que vous n'êtes pas à l'abri de vous voir réduite à l'état où vous me voyez... D'autres, plus riches, et avec de bien meilleurs principes que les vôtres, ont fini ainsi...

La cuisinière l'interrompit, agacée par le silence approbateur de sa maîtresse.

– Et par-dessus le marché; elle veut faire la loi. Vous voulez savoir, Madame ? Je l'aurais déjà mise à la porte, si vous voulez mon avis, cette femme ne vient faire ici rien de bon... Je vais faire brûler de la rue...

– Prenez ça... dit Rosa Guilhermina en lui offrant un sou.

– Que ce soit pour l'amour divin de Dieu... dit la mendicante, en baisant l'aumône.

– Alors, ne vous en allez pas ?

– Pas encore, Madame Rosa Guilhermina... J'ai deux mots à vous dire en particulier...

– Quelles affaires puis-je avoir à traiter avec vous ?!

– Aucune ; mais Dieu ne nous a pas donné une langue pour ne parler que d'affaires.

– Dites ce que vous attendez de moi ici même.

– Pas ici, votre servante entend ce que nous disons.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Je n'ai pas de secrets que je doive cacher à ma servante.

– Vous allez en avoir à présent, il est préférable qu'elle ne sache pas ce que je vais vous confier.

– Faut mettre cette entremetteuse à la rue ! s'exclama la servante de l'intérieur. Elle *est mal tombée* !... Voyez-moi cet épouvantail que se montre ici sans rien dans le ventre !...

– Cette servante que vous avez, Madame, n'est guère charitable avec les infortunés, et vous ne valez pas mieux, à ce que je vois.

Agacée, Rosa la coupa :

– C'est bon ! Je ne tolère aucune réflexion ! Sortez, je veux faire fermer la porte.

– Vous ne voulez vraiment pas m'entendre ?

– Non. Je vous l'ai déjà dit.

– Eh bien vous m'entendrez, c'est moi qui vous le dis.

– S'il y avait là un domestique, je vous ferais flanquer à la porte.

– Et vous avez besoin d'un domestique pour cela ? Je suis une pauvre vieille sans forces... Le moindre souffle me fait tomber, et vous pourrez vous-même me pousser pour me faire dégringoler dans les escaliers...

– Eh là ? A-t-on jamais vu un tel aplomb ? Vous m'avez l'air d'une femme sans aucune honte !...

– J'en ressens beaucoup, et surtout maintenant. Dieu sait celle que j'ai ressentie en venant vous demander l'aumône.

– Mais... Puisque je vous l'ai donnée, pourquoi ne vous en allez-vous pas ?

– Je ne m'en vais pas, parce que les malheureux ne se contentent pas de pain... Il leur faut d'autres consolations, que vous pouvez me procurer.

– Que voulez-vous donc ?

– Je voudrais que vous me laissiez m'asseoir un moment sur l'une de vos chaises... Je suis bien fatiguée, mes vieilles jambes me lâchent, elles marchent tant, et avancent si peu... Tout me lâche... Jusqu'à la vue ; vous n'avez même plus l'air que vous aviez il y a un an !... Il a dû se produire un grand changement dans votre vie !... Je vous vois si pâle... Souffrez-vous du corps ou de l'âme ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire, de quoi je souffre ? Je ne souffre ni de l'un, ni de l'autre...

– Loué soit Notre Seigneur... Heureux ceux qui peuvent le dire... Considérez la différence entre nous... Moi, je souffre de tout...

– En quoi est-ce ma faute ?

– En rien, et je ne vous fais aucun reproche, Madame Rosa Guilhermina...

– Veuillez bien vous en aller, je veux rentrer.

– Le déjeuner est servi, dit la servante.

– Si vous vouliez bien que je prenne une tasse de thé avec vous...

– Avec moi ?... Elle est bien bonne !

– Cela vous ferait honte ? Attention, je pourrais descendre de qui vous savez, les pauvres ont toujours été des amis avec qui Jésus-Christ a partagé son pain, et ses poissons.

– Vous me semblez bien astucieuse pour une pauvre...

– Il est donc forcé que tous les pauvres soient des brutes ! Alors, vous allez donner une tasse de thé à... votre mère ?

– À...

– À votre mère !

– À ma mère !... Qui est ma mère ?

– Parlez bas, que la domestique ne vous entende pas ! Ne vous avais-je pas dit qu'il valait bien mieux m'entendre seule à seule !. Vous n'en revenez vraiment pas, mon enfant ? Vous ne saviez donc pas que vous aviez une mère ? Vous n'avez pas su, il y a un an, qu'elle avait besoin de faire appel à votre générosité ? Vous n'avez pas prévu, que, tôt ou tard, privée de tout appui, votre mère devrait revêtir cette mantille en lambeaux pour venir recevoir dix réis de votre servante ?

– Je ne vous reconnais pas comme ma mère... Je me suis renseignée, je sais que ma mère n'est plus... Mon père ne m'a jamais dit que j'avais une mère vivante.

– Que Dieu pardonne à l'âme de votre père... Je ne veux pas pour cela maudire sa mémoire... Eh bien, que vous le croyiez ou pas, cette malheureuse femme que vous ne connaissez pas, cette vieille, qui n'a pas encore quarante-quatre ans, est votre mère.

– Je ne vous crois pas, je vous l'ai déjà dit... Prouvez-moi que vous êtes ma mère, et je vous ferai ce que j'ai déjà voulu vous faire, si vous êtes une certaine Anna do Carmo, qui habitait rue Direita.

– Je suis cette Anna do Carmo, qui habitait rue Direita, et habite à présent le patio des couvents, où j'attends l'écuelle avec le bouillon de la charité. Vous voyez bien que j'ai beaucoup souffert avant de venir vous importuner. Je n'ai dit à personne que vous étiez ma fille pour ne pas vous faire honte. Je me suis rappelée que, jeune et riche de tout ce que votre père me donnait, je n'ai pas apprécié que ma mère vienne un jour me voir pour me demander douze vinténs pour acheter une poule à ma pauvre sœur, qui est morte de misère après un accouchement... Je me suis rappelée à quel point j'ai été vexée alors, et j'ai voulu épargner à ma fille de telles hontes, Seules celles qui sont passées par elles, savent ce qu'elles sont. Je suis maintenant venue, parce que je ne pouvais absolument pas me lever de ma paillasse pour aller chercher demain l'aumône bénite au patio de São Bento et de Santa Clara. Je me sens presque sans vie, j'ai un anévrisme au cœur, et je voulais voir si je mourrais tranquille pour me réconcilier avec la miséricorde divine... Si je n'en étais pas là, ma fille, je ne viendrais certainement pas ici, si rompue, si maigre, en plus, indigne de m'appeler votre mère...

Rosa Guilhermina avait été profondément secouée, et il semble que les larmes allaient lui venir involontairement aux yeux. Mais la servante, qui s'était placée, sans être vue, dans l'alcôve la plus proche du salon, devinant l'émotion de sa maîtresse, décida de la sauver des manigances de la vieille, et elle prit la parole, en sautant au milieu de la pièce, la main à la ceinture :

– Vous croyez donc ce que vous dit cette rapiate ?

– Non, je ne la crois pas, mais elle me fait de la peine... La pauvre... C'est la nécessité qui lui inspire ces mensonges... Voulez-vous une tasse de thé ?

– Non, mon enfant, je n'en veux plus de votre tasse de thé. Notre Seigneur m'a donné assez de forces pour que je puisse vivre sans votre aumône. Ce que je voulais, c'était mourir et vous serrer contre mon cœur en vous appelant ma *fille*...

La servante la coupa...

– Je crois bien qu'elle est folle !

– Je ne suis pas folle, pas du tout... Ne craignez pas que je brise vos jarres... J'ai toute ma tête. Soyez tranquille, je ne ferai pas de bêtises. Il y a un an, peut-être, j'aurais pu en faire... Aujourd'hui, non... Le malheur nous affaiblit, il affine notre entendement... Je vous connais bien, ma fille...

– Elle tient vraiment à vous appeler sa *fille* !... lança la servante.

– Écoutez-moi pendant qu'elle rit, ma petite, ce que je vais vous dire va vous faire pleurer. Je comprends fort bien que je n'ai aucun droit de vous demander l'amour que l'on doit à une mère... Je ne vous ai presque pas reconnue comme ma fille. Je vous ai confiée au monde, et, de la même façon qu'il vous a rendue heureuse, le monde pouvait vous rendre bien plus malheureuse que je ne le suis... En ce moment précis où je viens expier ici mes fautes, en vous avouant que j'ai été une mère dénaturée, dites-vous bien que je n'éprouve aucun amour pour vous, et que je ne me sens pas offensée par votre mépris. Il devait forcément en être ainsi... Si ce n'était pas le cas, je ne croirais pas à la justice de Dieu !... Si vous m'aviez, ma fille, jetée, d'un coup de pied à la rue, je me lèverais, si je pouvais, pour vous dire : « Je te pardonne, fille de Leonardo Taveira ! » Voyez quel bon cœur j'aurais pu vous avoir donné, si j'avais eu, quand je vous ai chassée de mes bras, un pressentiment, si j'avais su que viendrait une heure où j'aurais besoin que vous me reconfortiez...

Dona Rosa pleurait, et même la servante sentait son cœur se radoucir. Entrez dans ce salon, dit la fille de l'archidiacre, émue.

– Je n'en ferai rien, ma fille, je vais me retirer ; je vous ai tout dit, je m'en vais, le cœur plus léger, et je crois que je ne vous ai pas offensée... Si je vous ai blessée, dites-le-moi, je veux vous demander pardon.

– Entrez... balbutia Rosa, en lui tendant la main...

– Non... Je vous l'ai dit... Voici vos deux vîntens, mouillés de larmes qui représentent les intérêts de ce prêt... Je ne puis entrer dans cette pièce comme une mendicante, si je pouvais la visiter, comme une dame, je viendrais souvent ici, et je pourrais peut-être vous rendre des services qui vous éviteraient bien des disgrâces à l'avenir... Ainsi donc... Adieu !

– Je ne consens pas à ce que vous vous retiriez, je veux me renseigner sur vous . Si vous êtes ma mère, je vous traiterai en conséquence...

– Si je suis votre mère, je ne suis personne, ma fille... Vous ne m'honorez pas, et vous ne me déshonorez pas. Je n'ai que des remords de vous avoir donnée au monde, comment puis-je me sentir orgueilleuse d'être votre mère !... Restez avec la Très Sainte Marie, et dites à votre servante que cela ne plaît pas à Dieu que l'on insulte ainsi les infortunés... Faites-la venir, je veux prendre congé d'elle...

La servante arriva, poussée par Dona Rosa.

– Ne vous inquiétez pas, ma fille ! dit Anna do Carmo... Ne regrettez pas de m'avoir offensée, je vous pardonne de tout mon cœur... Que cela vous serve d'expérience quand vous vous trouverez face à des personnes dans le besoin... Votre zèle à l'égard de votre patronne est excessif... Vous craigniez que je lui demande quelque vieux vêtement parmi ceux dont vous attendez d'hériter ? Je ne suis pas venue par ça... Et pour que vous vous souveniez de cette vieille à la mantille trouée, je veux vous laisser un souvenir de moi... Prenez donc...

– Quoi ? Demanda la servante en reculant sa main.

– C'est une pièce de quatre mille réis, vous pourrez vous acheter quelques boucles d'oreille... Acceptez-la, c'est la mère pauvre de votre maîtresse qui vous la donne !... Vous n'en voulez pas ?... Que Dieu vous donne alors bien des choses que vous pourrez donner...

La maîtresse et la servante restèrent perplexes, elles se fixaient stupidement, tandis qu'Anna do Carmo sortait. Quand elles allèrent à la fenêtre pour la voir, elle se trouvait déjà à l'extrémité de la ruelle, mais il y avait deux hommes à la porte de Dona Rosa, qui parlaient en montrant du doigt la femme à la mantille trouée.

– Tu ne l'as pas connue ? disait l'un.

– Pas du tout, je regrette, répondit l'autre d'un air méprisant.

– Tu ne connais donc pas cette femme ?

– Non... Je te l'ai dit...

– Tu n’as donc pas reconnu la fidalga qui a acheté il y a trois mois la ferme d’Engenhos, sur le pont de Ramalde !

– C’est elle ?

– Oui... Et je te donne ma parole d’honneur que j’ai été le notaire qui a rédigé les papiers, et compté les douze mille cruzados.

– Qu’est-ce donc que cette histoire !... Elle se déplace ainsi en guenilles !

– Sais-je là à quoi ça rime ! C’est ce que tu vois...! Dès que je l’ai aperçue, ici, à cet endroit, je l’ai reconnue, et elle a tiré sur son nez le capuchon de sa mantille...

– Je n’en reviens pas !... Pas plus tard qu’hier je l’ai rencontrée en train de se promener sur un baudet, flanquée d’un laquais ; on m’a même dit que le fidalgo de Laranjeiras voulait se marier avec elle.

– Tu ne sais pas l’histoire de cette femme ?

– Moi non... J’ai entendu qu’elle avait été mariée à un libraire, ici, à Porto, puisqu’elle s’était retrouvée riche après...

– C’est vrai, elle a été mariée avec un libraire, mais le libraire ne s’est pas laissé rouler dans la farine, il s’en est allé en France, où il est mort. Il semble que cette dame ne lui a pas été fidèle, et qu’elle l’a été encore moins, en son absence. Elle a vécu avec le célèbre archidiacre de Barroso, que l’évêque a sommé de partir, et qui est mort en Espagne. Ce prêtre était fort riche, et personne n’a longtemps su ce qu’était devenue la grosse fortune qu’il emportait avec lui. À la fin, il doit y avoir six mois, une religieuse meurt là, qui, à l’heure de sa mort, a déclaré que l’archidiacre lui avait laissé quarante mille cruzados en or, à remettre à Anna do Carmo, qui habitait je ne sais où. Ce n’est qu’à l’heure de sa mort que la bonne sœur a pensé à remettre l’héritage, et le fait est qu’elle n’a pas mal fait de s’en souvenir, parce que la pauvre amante de l’archidiacre vivait misérablement, là, rue Direita, et que lorsqu’on est venu la prier de prendre ses dispositions pour recevoir son héritage, la pauvre femme, qui crevait de faim, n’arrivait plus à se lever de son lit.. Voilà l’histoire de cette richesse...

– Mais on dit que c’est une fidalga.

– Ça, c’est une autre histoire. À peine s’est-on aperçue qu’elle était riche, elle a su qu’elle était fidalga, parce que des gens qui habitent derrière la cathédrale se sont obstinés à faire d’elle une fidalga, en disant qu’elle était une fille bâtarde de leur maison. Ils se sont mis à lui rendre visite, à la recevoir, à l’appeler leur cousine, ils ont voulu la prendre chez

eux... Voilà l'histoire de la femme à la mantille... J'aimerais bien savoir ce qu'elle venait faire ici... Il me semble qu'elle est sortie de cette maison...

Le notaire regarda machinalement la fenêtre, et vit deux têtes qui se cachaient ; c'étaient Dona Rosa et sa servante, qui se retiraient, effarées par ce qu'elles avaient entendu. Et elles avaient raison. J'ai été, quant à moi, effaré par des choses bien plus insignifiantes. Mais là où j'ai été vraiment étonné, c'est quand l'on m'a dit que, quinze jours après, Anna do Carmo était mariée à M.***, un fidalgo qui habitait derrière la cathédrale, et avait été, *ipso facto*, reconnue comme la cousine de toutes les familles du Nord, des Leite, aux Albuquerque, des Cogominho, aux Malafaia.

CHAPITRE XXIII

LE SIEUR ANTONIO JOSÉ DA SILVA doit avoir suscité l'intéressante compassion des dames, et peut-être le mépris des maris qui ont du cœur, et qui, à sa place, auraient au moins égorgé leurs femmes, et lavé leur tache dans le sang.

Je le leur dis : ils auraient fait une solennelle ânerie, et se seraient ensuite repentis, comme le sieur Antonio (qui n'avait pas moins de cœur que vous) s'est repenti d'avoir condamné sa femme sur de simples présomptions.

Dona Maria Elisa convainquit son candide mari qu'effectivement elle avait un cousin, le fils d'une sœur de sa mère, qui était morte pauvre, et l'avait laissé sans recours. Que ce malheureux cousin avait fait appel à sa compassion, en lui demandant des miettes de sa fortune pour subvenir aux besoins de sa lamentable existence. Qu'elle, en tant qu'épouse et maîtresse de maison, responsable des capitaux de son mari, avait longtemps refusé de lui donner les ressources qu'il la suppliait de lui céder ; mais à la fin, il avait tellement insisté, qu'elle ne put s'empêcher de céder aux élans de son cœur qui la sommaient de secourir ce malheureux avec les reliefs de sa table.

Le sieur Antonio exprimait en pleurant une pieuse tendresse, quand sa femme, de plus en éloquente et philanthrope poursuivit :

— Craignant que la présence de mon cousin dans cette maison suscitât de malveillants soupçons, je lui ai dit de m'attendre quelquefois à Ponteda-Pedra, et moi, en m'y allant me promener seule, je lui donnerais ce

que je pourrais cacher aux yeux de mon mari, sans qu'il se rendît compte de ces pertes, ce qui constitue sûrement un crime.

— Tu as eu tort, ma petite Maria, c'est moi qui te le dis, excuse-moi... Tu m'en aurais parlé, j'aurais été le premier à te dire que tu pouvais disposer comme tu l'entendais de ce qu'il y a dans cette maison, parce que ce qui est à toi, est à moi, et que tout ce qui est à moi, est à toi.

— C'est entendu, mais je ne connais pas encore vraiment votre caractère. J'ai craint que vous preniez mal cette charité que je faisais à mon malheureux parent, et je n'ai pas osé exprimer un désir que mon bon mari s'empresserait de satisfaire plus par délicatesse, que de bon cœur. Maintenant que vous êtes au fait, je ne voudrais pas, Monsieur Silva, que vous vous sentiez mortifié pour m'avoir offensée avec vos imprudentes calomnies. Faites comme s'il n'y avait pas eu entre nous la plus petite ombre d'un désaccord. Nous sommes quittes ; vous vous êtes montré injuste, en m'estimant déloyale ; j'en ai fait autant en vous croyant trop attaché à vos biens, et incapable de tendre votre main bienfaitrice à mon malheureux cousin !...

— N'y pensons donc plus... Ce que je veux savoir, maintenant, c'est où habite ce cousin à toi, parce que je veux lui apporter moi-même en personne ce dont il a besoin pour assurer sa subsistance... Où habite-t-il ?

— Où il habite ?... (Maria Elisa ne s'attendait pas à cette question ! L'improvisation n'était pas son fort, et elle s'est trouvée plongée dans la plus embarrassante confusion). Si vous voulez que je vous dise la vérité, je ne sais pas vraiment où il habite... Mais laissez passer quelques jours, peut-être enverra-t-il ici quelque message...

— Dès qu'il se montrera, sois assez aimable pour lui dire que je veux lui parler... Mais ne connais-tu personne (reprit le mari soupçonneux après avoir réfléchi un moment) qui sache où il habite ?

— Non, Monsieur.

— Non ,... À vrai dire, je ne sais que penser de tout cela !... Il y a là dedans anguille sous roche !... Personne donc, personne ?

— Il se peut que je me rappelle une femme qui est venue m'apporter un mot de lui, et m'a dit où il habitait... Laissez-moi réfléchir, et je vous la donnerai après...

— Essaye de te rappeler... Je tiens toujours à voir la binette de ton cousin... Je trouve que, pour l'instant, ça ne se présente pas bien...

— Qu'est-ce qui ne se présente pas bien ? !

— J'ai mon idée...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Expliquez-vous Monsieur Silva... Ne dites plus un mot... Vous n'êtes pas satisfait de mon explication ?...

— Je pourrais l'être plus, si tu veux que je te dise ce que j'ai sur le cœur...

— Je ne sais ce que je puis y faire. Croyez-moi si vous voulez, si vous ne voulez pas, ne me croyez pas. Vous me faites monter la moutarde au nez !... Je ne vous donne pas le droit de douter de ma parole. Si vous croyez que vous avez affaire à votre sœur, vous vous trompez. J'ai un côté pour l'amour, un autre pour la haine. Je sais aimer, et je sais prendre en grippe... Vous m'entendez, Monsieur ?

— Où voulez-vous en venir, avec ce caquetage ? Que t'ai-je dit pour te mettre comme ça en boule ?

— Ne dirait-on pas que vous doutez de l'explication que je vous ai donnée de ma conduite ? ! C'est un droit que je n'accorde qu'à ma conscience !

— Vous avez parfaitement raison ; mais je trouve, moi, que... Il me semblait que je ne suis pas un mauvais homme, ni un mauvais mari, si cela me démange de connaître votre cousin !...

— Si cela vous démange, grattez-vous... C'est ce que j'ai à vous dire... Pour le reste, si vous voulez attendre que mon cousin se montre, attendez et sinon, cherchez-le jusqu'à ce que vous le trouviez.

Dona Maria Elisa se retira sûre de son fait, et fut ravie de cette mise au point, parce que le sieur Antonio avait besoin d'une telle réaction pour ne pas dépasser les bornes d'un mari exemplaire, comme tous les maris qui ne disposent pas d'un document officiel.

Quel peut être le document officiel d'un mari ? Va-t-en savoir... Ça m'a traversé l'esprit ; si je songe, à la place de ce document officiel, à employer une sottise encore plus grosse, soyez sûr que je ne suis pas homme à la laisser dans mon encrier, parce que, s'il y a quelque chose d'inviolable en ce monde, c'est le droit d'écrire toutes les sottises que l'on sort. J'ai de sérieux comptes à rendre à Dieu sur ce péché ; mais celle qui n'en a certainement rendu aucun, quand elle a quitté ce monde, c'est l'âme de l'obligeant M. Antonio, qui n'a jamais publié aucune ânerie, qu'on lui rende cette justice ! S'il avait vécu de nos jours, il aurait au moins écrit une lettre pour les journaux, pour renoncer à sa candidature, ou quelque autre baliverne dans le langage barbare du système représentatif.

En ces temps heureux, les âneries descendaient à la sépulture avec leur auteur ; et de ce terreau, je crois que sont nées les nombreuses qui de nos jours mûrissent dans le journalisme, parmi lesquelles je demande au public impartial de classer mon « document officiel du mari », pour

lequel je me déclare on ne peut plus tenu de le dédommager, comme tous ceux qui se retirent d'un bal à cinq heures du matin.

Pour ne pas épuiser les fadaises dont je dispose, vous saurez, estimables lectrices (si vous m'accordez l'honneur de m'adresser à vous, comme quelqu'un qui veut vous divertir de l'austère sévérité de vos cogitations) que Dona Maria entra dans sa chambre, et qu'elle écrivit à M. Fernandes une longue lettre, où elle lui racontait dans le détail, ces malheureux événements.

Le lendemain matin, l'anxieuse épouse reçut la réponse suivante : « *Ne t'inquiète pas. Ton cousin arrive cet après-midi. Parle peu, et laisse-le parler.* »

CHAPITRE XXIV

LE LENDEMAIN, LE SIEUR ANTONIO semblait vraiment contrarié. Le doute le tourmentait, et les terribles soupçons entamaient le maudit travail du repentir. Comparant sa vie tranquille de célibataire et les conséquences de la vie matrimoniale, il regrettait le marchand de tissu gaillard, et se considérait comme le bouc émissaire de son insultant orgueil vis-à-vis de son prochain à la perruque, dans des circonstances analogues.

Voilà ce qui tourmentait le cœur du mari de Maria Elisa, tandis qu' aussi contrariée que lui, elle s'était enfermée dans sa chambre, où elle cherchait la plaisante solution que M. Fernandes proposerait à la problématique parenté de Ponte-da-Pedra. Ces deux personnages étaient plongés ainsi dans leurs réflexions, quand on vint dire au sieur Antonio qu'il y avait un particulier qui désirait lui parler, si c'était possible.

— Qu'il dise qui il est.

Le domestique revint en disant que c'était le cousin de Dona Maria Elisa.

— Vraiment ?! dit le sieur Antonio en sursautant, il gonflait ses bajoues en affichant sa satisfaction.

— Oui, Monsieur. Il a dit qu'il était un cousin de Madame.

— Et il veut me parler ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Et il n'a pas encore parlé avec Madame ?

— Absolument pas, il n'a pas demandé à la voir.

— Qu'il monte donc au salon.

Sur quoi, l'on fit entrer un individu d'à peu près trente ans, aux vêtements usés, et aux manières délicates.

— J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, Monsieur Silva.

— Et moi les miens. Ainsi donc, vous êtes un cousin de ma femme ?

— Oui, Monsieur, le fils d'une sœur de sa mère.

— Je suis vraiment heureux de vous connaître.

— Je dois, sans plus de détours, vous dire ce qui m'amène chez vous.

— Dites moi donc sans faire des manières, les hommes doivent s'entraider, et je suis prêt à vous montrer que je ne suis pas de ces gens qui... enfin... dites-moi donc ce que vous désirez...

— Je veux accuser moi-même la main secourable qui a m'a prodigué quelques bienfaits. Il faut que vous sachiez que je suis pauvre, et que je n'ai pu jusqu'à aujourd'hui trouvé les moyens d'assurer mon indépendance en travaillant. On ne veut pas m'engager dans le commerce, parce qu'on me trouve trop âgé. On ne me donne aucun emploi, parce que je n'ai pas de soutien. La carrière militaire m'est interdite, parce que je suis fort malade de la poitrine, et que je ne vois pas loin. Je ne puis me faire moine, parce que je n'ai pas de patrimoine, et je ne sais pas assez le latin pour entrer dans les ordres mendiants. Je suis donc un vagabond parce que j'y suis obligé, je n'ai personne à qui je puisse faire appel, si ce n'est cette cousine à moi qui, du fait qu'elle s'est mariée avec vous, est la seule parente à qui je puisse demander une aumône ! Dans ces bien tristes circonstances, je me suis adressé à elle, et je l'ai trouvée froide, le cœur dur, et insensible à mes prières. J'ai insisté une deuxième, une troisième fois, contraint par mon indigence, et je suis parvenu à ce qu'elle me demandât de l'attendre quelquefois à Ponte-da-Pedra, où elle me donnerait le peu qu'elle pourrait économiser de l'argent de poche que son mari lui donnerait. Je lui ai dit que je ne voyais aucun inconvénient à m'adresser personnellement à vous, et elle m'en a dissuadé, en disant qu'elle ne voulait pas imposer à son mari ses parents pauvres. Hier, ç'a été un des jours où elle m'a fait une petite aumône, et m'a promis de faire appel à vous pour que vous me trouviez une place dans une douane, ou un poste quelconque dans une administration judiciaire ou je pourrais gagner honnêtement un bout de pain. Tandis que nous en parlions, nous avons entendu une voix, ma cousine a pâli, elle m'a dit de m'enfuir, parce qu'elle avait entendu parler son mari. J'ai été troublé par les craintes de ma cousine, et je n'ai pas eu le temps de réfléchir aux conséquences de ma fuite. Je me suis enfui par le potager, et je suis revenu à l'écurie écouter ce qui se passait. Quand vous êtes sorti

avec elle, j'ai remarqué que vous étiez, tous les deux, fâchés, et j'ai compris que j'avait été la raison de cette malheureuse mésentente entre deux époux qui s'aiment tant, d'après ce qu'elle m'a dit...

— C'est ce qu'elle a dit ?

— Oui, Monsieur. Quand je vous ai vus fâchés, j'étais à un doigt de sortir de l'écurie, et de dire qui j'étais, car vous ne seriez pas assez cruel pour maltraiter votre femme parce qu'elle a un cousin qui a besoin de ses miettes. La crainte m'a fait renoncer à cette démarche, et je suis revenu pour réfléchir à mon triste sort. J'ai résolu de prendre sur moi, et je viens m'accuser moi-même d'avoir harcelé ma cousine. Ce qu'elle m'a donné, c'est si peu, Monsieur Silva, que je pourrais peut-être, en vendant cette vieille veste et ces pantalons, vous rembourser. Je veux bien me retrouver en manches de chemise, mais je ne veux pas que ma cousine souffre à cause de moi.

— Ainsi donc, vous vous êtes mis en tête que je suis homme à maltraiter ma femme parce qu'elle vous a donné quelque chose ? Serviteur, Monsieur !... Changeons de sujet ! Comment vous appelez-vous ?

— Pedro José Sarmiento de Athaïde.

— Puisque vous avez mentionné Sarmiento de Athaïde, faites-moi le plaisir de me dire d'où vous tenez ces noms.

— Voici... Mon aïeul au quatrième degré João de Lancastre e Sarmiento s'est marié avec mon aïeule au quatrième degré Dona Urraca de Athaïde, de la maison de Valadares dans le Haut-Minho. Ils ont eu quatre enfants. L'aîné s'est marié à Pena-Ventosa avec l'héritière de la très ancienne famille des Pesicatos...

— Des... ?

— Pesicatos et Bemóes.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce lignage.

— Ce n'est pas étonnant, toute cette famille a été ensevelie à Lisbonne dans les ruines du séisme de 1755. Ç'a été un grand malheur pour la postérité de l'autre branche de cet illustre tronc. Le deuxième fils de mon bisaïeul au quatrième degré a fait un mauvais mariage avec une femme du peuple, et ses deux frères sont entrés dans les ordres ; l'un est mort, abbé, à Tibães, l'autre a été évêque de Constantinople, il s'appelait frère Zagallo Sarmiento e Athaïde.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet évêque de... Castanhópias !...

— Eh bien, Monsieur, je puis vous montrer qu'il était le frère légitime de mon trisaïeul, avec des documents qui sont entreposés à Torre do Tombo.

— Ce n'est pas nécessaire ; je vois que vous dites la vérité... Mais comment se fait-il que le père de ma femme ait été négociant, et pas de premier ordre ?

— Cela s'explique par des mésalliances. Nos droits sont passés à des parents que nous avons à Macau, mon aïeul a été lui-même négociant, et a dû barrer de son nom les titres de nos aïeux, parce qu'il ne pouvait tenir son rang. Voilà la triste histoire de mes ascendants, qui auraient eu du mal à concevoir que leur descendant aurait besoin de tendre la main à la charité d'étrangers !...

— Eh bien, Monsieur Pedro, il n'y a pas de mal qui dure éternellement. Vous avez eu vraiment tort de ne pas être venu me trouver quand vous avez appris que j'étais votre parent par alliance. Vous auriez trouvé un de ces hommes dont on souhaite se faire des amis. Vous avez eu tort... Mais enfin l'on peut tout réparer... Je vais appeler votre cousine, et elle dira ce qu'il faut faire...

— Pardon... Je trouve qu'il ne sera pas souhaitable qu'elle sache que j'ai pris la liberté de m'adresser à vous, en vous ouvrant franchement mon cœur...

— Quoi ? vous ne savez donc pas comment elle est !... Vous verrez qu'elle appréciera que certains soupçons soient levés de cette façon...

— Des soupçons !... Lesquels ?...

— Je me comprends...

— Mais c'est moi qui ne comprends pas... Mon honneur est compromis dans ces soupçons... Je suis pauvre, mais j'ai mon point d'honneur ; j'exige que vous me révéliez, pour satisfaire mon honneur, que vous me révéliez la nature de ces soupçons...

— Je vais vous le dire, M. Pedro... Je ne savais pas que ma femme avait des cousins, et quand on m'a dit à l'auberge qu'elle se trouvait avec un cousin, je me suis fait des idées...

— Quelles idées ?

— J'ai pensé que ce fameux cousin était un souteneur...

— Un souteneur !... Je n'entends pas ce langage !

— Je veux dire que j'ai pensé qu'il y avait là un bon à rien qui cherchait à lui mettre le grappin dessus.

— Vous ne savez donc pas, Monsieur, que ma cousine appartient au vénérable lignage des Sarmantos e Athaïdes, et l'on n'a jamais entendu parler dans la généalogie des Pesicatos et Bemóes, d'une immonde, d'une misérable infidélité !... Vous avez offensé les cendres de mes aïeux ! Au nom de mon aïeul au quatrième degré, João de Lancastre e Sarmento, et de frère Zagallo, évêque de Constantinople, j'exige réparation !...

— Ne vous emportez de la sorte, Monsieur Pedro... Un mari peut se tromper bien des fois, à propos de sa femme !

— Mais moi, descendant de héros, je n'admets pas de telles confusions ! Les soupçons sont des offenses ! Vous m'avez offensé en la personne de ma cousine ! J'exige réparation ! En France, entre gentilshommes, on règle les affaires d'honneur à la pointe de l'épée. Vous vous battrez avec moi !

— Moi !... C'est vraiment n'importe quoi !... Comme ça, moi, sans hésiter, j'irais me colleter avec vous parce que j'ai eu l'impression que ma femme n'était pas aussi irréprochable qu'on le disait ! Eh bien, Monsieur mon cousin, n'y pensez plus... Je ne connais rien des coutumes des Français... Que le diable les emporte, surtout quand ils sont venus ici...

— Peu m'importent les Français ! Ce qui m'importe, c'est l'honneur de mes aïeux, insultés en la personne de ma cousine, Dona Maria Elisa de Sarmiento et Athaïde. Monsieur Antonio ! Dans vingt-quatre heures, l'un de nous entamera sa vie éternelle !

— Oh Monsieur, on peut me dire ce qu'on voudra, vous plaisantez, ou vous perdez la tête !

— On ne plaisante pas avec l'honneur, Monsieur le négociant de tissus ! Si votre arme, c'est l'aune, la mienne, c'est l'épée que je tiens de mon aïeul au vingt-quatrième degré, Don Alarico Themudo Pesicato ! Vous êtes obligé de vous battre, ou de déclarer, sinon, à la face du ciel et de la terre que vous êtes un lâche. Dans vingt-quatre heures je viendrai chercher votre réponse. Si vous ne voulez pas vous battre, je vous sacrifierai aux mânes de mes illustres aïeux, qui, de l'Olympe excitent mon courage ! Je n'ai plus rien à vous dire, Monsieur !

— Approchez... Ce n'est pas ainsi qu'il faut en user avec l'époux de votre cousine !... Si vous voulez de l'argent, dites-le, et cessez de me chercher des crosses.

— Vous appelez donc cela, Monsieur, vous chercher des crosses !... À la bonne heure ! Je vais vous montrer que votre corps n'est pas à l'abri des coups de crosse !... D'ici vingt-quatre heures, je vous le répète, l'un de nous sera un cadavre !

Le descendant des Pesicatos sortit. Le sieur Antonio, étourdi par le tour que prenait cette affaire, entra dans la chambre de sa femme.

— Quel diable d'homme est ton cousin, ma petite Maria ?

— Mon cousin !... Il se trouvait ici ?!

— Il vient de sortir... Il m'a tout l'air d'un fou !

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Ce qu'il a fait ?... Il veut que nous nous battions comme des chiffonniers !

— Pourquoi ?

— Ça, je n'arrive pas à le savoir !... Il a pris la mouche parce que je lui ai dit que j'ai conçu quelques soupçons à ton égard... et, ni une, ni deux, il s'est mis à gueuler comme un batelier, en disant qu'avant vingt-quatre heures l'un de nous allait mourir !... Que t'en semble ?

— On dirait un rêve !... Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ?

— Parce qu'il ne m'en a pas laissé le temps... Il s'est mis à dégoïser tout un fatras d'aïeux, avec un évêque, et des Pesi... Pesi... Comment s'appelaient ces hommes de ton lignage ?

— Quel hommes ?

— Des aristocrates qui sont morts au tremblement de terre de Lisbonne ?

— Comment saurais-je qui étaient ces gens ?

— C'était les... les... Pesigatos... Qu'est-ce qui te fait rire ? Ce n'est pas ce qui importe... S'il est fou, ton fameux cousin, mieux vaut l'attacher et l'envoyer à l'hôpital São José...

— Quelle tête avait-il ?

— Tu ne sais pas quelle tête a ton cousin ?

— Si, mais... J'y pense : si ce n'était pas lui...

— Il ne s'appelle pas Pedro ?

— Oui... Il... s'appelle... Pedro...

— Hé bien, il est ici... C'est vraiment lui... Il m'a donné des détails précis sur Ponte-de-Pedra.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a parlé poliment, m'a dit qu'il n'avait pas de ressources, et cela m'a particulièrement touché ; mais, après on aurait dit un fou fieffé, avec ses façons de bravache. Il faut savoir ce que cela peut donner ; je ne veux pas d'histoires avec lui. Fais-lui dire qu'il renonce à ces bêtises, s'il veut trouver de quoi manger et se vêtir dans ma maison, tu as entendu Maria ?

— Eh bien, oui ; mais j'ignore son adresse. Quand il reviendra, appelle-moi, et je verrai comment l'on peut mettre fin aux folies de mon cousin.

Un peu rasséréiné, le sieur Antonio rapporta au peu près à sa femme l'entretien qu'il avait eu avec le descendant de l'évêque de Constantinople. Maria Elisa l'avait écouté, en éprouvant le plus grand mal à retenir son hilarité, mais également vexée d'avoir un mari qui s'exposât

ainsi au ridicule. Elle était bien naturelle, cette mortification de son amour-propre.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de deux messieurs qui avaient besoin de parler immédiatement avec Monsieur Silva.

— Voilà autre chose ! Murmura le négociant, qui entra au salon où l'attendaient deux officiers de cavalerie, aux grandes moustaches, et des têtes à vouloir en découdre.

— À qui ai-je l'honneur ? Demanda le maître de maison inquiet, dès qu'il les vit.

— Nous sommes les témoins de Pedro de Sarmiento e Athaïde, répondit l'un d'eux en courbant le bras et levant la tête d'un air orgueilleux.

— Des témoins !... Et que me voulez-vous, Messieurs les témoins ?

— Vous annoncer que vous êtes défié par notre ami...

M. Antonio les interrompit, en faisant mine qu'il prenait cette intimation pour une plaisanterie.

— N'y songez plus !... Vous vous payez ma tête... Veuillez vous asseoir.

— Notre mission s'accomplit debout... Et vous nous répondrez également debout ! Veuillez tirer votre béret, nous sommes aussi découverts. Des démarches aussi graves ne permettent pas de distinctions entre les personnes. Je vous le répète, Monsieur ! Veuillez vous découvrir !

— Je suis chez moi, je puis avoir la tenue que je veux !

— En ce moment, votre position est différente. L'homme défié ne se considère pas comme chez lui tant que son honneur n'est pas lavé, parce que l'homme déshonoré n'a pas de maison, ni de propriété, ni de droit ! Découvrez-vous !

M. Antonio enleva son béret, et ne pipa mot devant une telle insolence.

— Fort bien... Répondez à présent : voulez-vous vous battre dans un duel loyal avec M. Pedro José de Sarmiento e Athaïde Pesticato ?

— Je ne veux rien savoir de cette affaire, je le lui ai déjà dit, et ne me donnez pas des brûlures d'estomac, sinon je fais venir l'officier de justice, et l'on vous met la main au collet pour vous fourrer avec lui à la Relação.

— Vous nous insultez ! Si nous n'avions pas pitié de votre ventre... cette langue serait tranchée par la lame de cette épée !...

— Taisez-vous, phénomène ! Sinon...

Ces étourdis dégainèrent leurs épées quand Maria Elisa entra dans le salon, et s'arrêta devant son mari, qui reculait, épouvanté.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle . Vous ne répondez pas ?... Quelle est cette infamie d'entrer dans une demeure qui n'est pas la vôtre pour insulter son maître ?

Les témoins de l'imaginaire cousin furent refroidis dans leurs comiques fureurs, et n'osèrent pas répondre.

— Quittez cette maison ! dit Maria Elisa en leur montrant la porte.

— Madame... balbutia l'un d'eux, nous sommes envoyés par...

— Peu importe par qui. Allez dire à celui qui vous a envoyé que Maria Elisa tient à lui faire savoir que son procédé est on ne peut plus infâme, et qu'elle regrette fort de ne pas être un homme pour vous donner une réponse adéquate ! Veuillez sortir !...

Les officiers partirent vexés, et le sieur Antonio était effaré du courage de sa femme.

CHAPITRE XXV

QUAND M. FERNANDES RÉPONDIT en deux lignes à la lettre que Maria Elisa lui avait envoyée, pour lui raconter les événements survenus depuis la fatale surprise de Ponte-de-Pedra, il alla voir un ami à lui, cadet de cavalerie, et l'engagea à jouer les cousins pour éviter à son amante le moindre risque.

Le cadet, un jeune homme dissolu, et prêt, vue son astuce, à n'importe quel genre de canaillerie, accepta ce rôle et l'étudia en y mettant toute son habileté. Il était nécessaire que Dona Maria Elisa ne le vît point pour éviter les embarras fort naturels si elle le surprenait. Fernandes avait inventé le défi, le cadet avait inventé la généalogie des Pesicatos e Bemóes, qui devait parfaitement justifier l'histoire du duel.

En quittant la place, ravi du succès de son méchant tour, avant d'aller voir Fernandes, le farceur se permit de raconter sa plaisanterie à ses camarades, le lieutenant et le sous-lieutenant de sa compagnie, et trouva en eux deux joyeux lurons pour donner des suites à cette mystification.

Tandis que cette dernière scène se passait au *Sério*, M. Fernandes, rue das Flores, était désespéré, parce que Maria Elisa prendrait mal que l'on se moquât à ce point de son époux. Il savait bien qu'aucune femme ne consent que l'infortune d'un mari outragé soit un objet de dérision pour un homme qui l'a poussée à de telles faiblesses.

Il était trop tard pour réparer cette imprudence. Il attendit, en cherchant des prétextes pour se réconcilier avec Maria Elisa, au cas, possible, où elle aurait été témoin du tour qu'on avait joué à son mari.

Il ne s'était pas trompé. Le cadet avait été le porteur de la réponse envoyée par les officiers. Réprouvant les procédés de son ami, qui était pris de fous rires, et promettait de raconter l'affaire à tout le monde,

Fernandes écrivit à Maria Elisa ce qui s'était réellement passé. Il était impossible de s'en sortir ! Bien qu'il n'eût pas provoqué ce scandale, celui qui y avait exposé Antonio José Da Silva, c'était bien lui. Maria Elisa lut sa lettre, la déchira et la lui retourna.

On lui remit d'autres lettres, qu'elle n'ouvrit jamais. Elle cessa de sortir de chez elle, pour qu'on ne pût la rencontrer. Elle a souffert tout ce que peut souffrir l'amour propre. Elle n'éprouva pas, après cela, plus d'intérêt pour son mari ; toutefois, elle rougissait souvent devant lui, en se souvenant qu'elle l'avait fait descendre si bas. Comprenez-la si vous pouvez ! Sa conscience était restée tranquille jusqu'au moment où elle avait été surprise à la Ponte-de-Pedra ! Ce qui lui pesait, ce n'était pas l'infidélité ; c'était l'outrage, qu'on avait commis à son encontre à elle, en se moquant d'un accessoire de sa maison, une chose que la société appelait «son mari ».

Moi, si j'étais une femme, je serais plus ou moins comme elle, j'irais, dans mon noble ressentiment, jusqu'à détester le vaniteux amant qui se mêlerait de se comparer à mon mari.

Le situation de Maria Elisa était fort spéciale. M. Antonio était effrayé, sûr qu'il était de sa mort prochaine, dès qu'il tomberait sous la main des officiers de cavalerie. À la tombée de la nuit, il fit boucler les portes, armer les domestiques, tandis que, se fiant au courage de sa femme, il réfléchissait aux moyens à mettre en œuvre pour défendre judiciairement sa corpulence exposée aux coups d'épée de cette paire de Damoclès que le petit-fils de Don Alarico Themudo Pescato envoyait chez lui.

Maria Elisa voulait dissiper les craintes de son mari ; mais de quelle façon ? Si elle lui disait que tout cela n'avait été qu'une mystification, son honneur aurait été fort exposée aux doutes de son mari. Si elle laissait croître l'épouvante du malheureux, le pauvre homme mourrait de peur, en voyant en rêve les reflets de leur épée à proximité de son ventre provocant.

Les palliatifs n'étaient d'aucune utilité pour le soigner. Au comble de la peur, le sieur Antonio allait jusqu'à reprocher à sa femme d'avoir employé des expressions trop rudes pour prier les militaires de quitter les lieux.

Quand elle vit au bout de trois jours que son mari avait la fièvre et tremblait au moindre bruit que l'on faisait dans les escaliers, elle fut prise de scrupules, et s'accusa d'avoir contribué aux souffrances du pauvre homme.

Fernandes s'entêtait à lui écrire, et ne parvenait pas à ce que ses lettres fussent au moins ouvertes. Son tourment lui inspira un tout dernier

recours. Il demanda au cadet de se présenter humblement chez le négociant pour lui demander pardon de la rudesse de son caractère, et lui assurer que rien ne viendrait troubler sa tranquillité.

Maria Elisa approuverait cette démarche ; mais elle ne voulait pas en parler à son indigne amant, parce qu'elle avait juré de mettre un terme à de telles relations.

Le cadet, plein de bonne volonté, alla jouer la seconde partie de la farce. M. Antonio ne voulut pas l'écouter, si sa femme ne se cachait pas dans la chambre attenante, pour intervenir, si nécessaire.

— Je viens, dit le cadet, apaiser votre juste indignation. Je n'ai écouté que mon amour-propre. Ma cousine est votre épouse, et vous n'êtes pas forcé de me rendre raison de la mauvaise opinion que vous avez conçue à son égard. Je vous ai défié : j'ai été imprudent ; mais j'espère mériter un généreux pardon, car mes emportements sont les enfants du noble sang qui coule dans mes veines. Je me retire, avec l'assurance qu'à partir de maintenant vous ne vous souviendrez plus du passé, et que vous m'accorderez l'estime que l'on doit à quiconque s'inquiète autant que nous de l'honneur de nos épouses.

Le sieur Antonio l'écouta d'abord en sursautant, puis fut content de l'entendre. On lui avait enlevé du cœur un poids de quatre quintaux. Le sang coulait de nouveau dans tout son système circulatoire, et les faiblesses qui avaient affecté ses jambes disparaissaient à mesure que le cousin de sa femme lui garantissait l'inviolabilité de son abdomen.

Le sieur Antonio avait un excellent fond. Il n'était pas brave, mais n'était pas capable non plus de ressentiment. Il embrassa le farceur, qui recula de deux pas pour le recevoir avec tout le formalisme d'un habile comique. Il lui sembla même que le cousin de sa femme (tenons-nous en à la vérité) lui avait donné un baiser sur la joue droite. Je ne m'en porte pas garant ; mais ce que je puis affirmer, et mes amis engageront leur parole là-dessus, c'est qu'un baiser au visage du sieur Antonio, si on le lui a donné, dénote un goût dénaturé, un palais engourdi, et je ne sais quoi d'atrocement indécent dans la personne de ce cadet.

La vérité, c'est que le mari tranquille retrouva un bonheur menacé, et rendit à son épouse toute la confiance que lui avait enlevée un fatal accès de jalousie. Il s'employait à la satisfaire, la cajolait à sa façon, la meilleure qu'il pouvait et connaissait. Il lui acheta deux bracelets fort coûteux, et une boucle de ceinture sertie de diamants. Maria Elisa acceptait les cajoleries, la boucle, et les bracelets avec la même indifférence.

Ce dédain n'était pourtant pas concerté. La facétieuse amie de Rosa Guilhermina était triste, parce qu'elle était seule. Depuis qu'elle s'était

apparemment livrée au tendre commerçant, ses seules heures de bonheur passager étaient celles qu'elle passait à Ponte-de-Pedra. Fernandes avait je ne sais quel talent pervers qui séduit, qui convainc, et arrive à subjuguier même les femmes qui se rendent compte qu'elles sont ses victimes. Le talent et la corruption étaient déjà en ce temps-là une épée à deux tranchants avec laquelle on coupe les nœuds gordiens du cœur de certaines femmes. Et Maria Elisa en faisait partie.

Ce qu'elle avait de plus que ses semblables, c'était une capricieuse dignité, qui lui fit oublier en un instant un amour d'un an.

Quand elle pensait à Fernandes, elle éprouvait du chagrin, et de la haine, des regrets, jamais. Quand elle était tombée dans les astucieux filets qu'il lui avait tendus, avec le sang-froid que donne l'expérience des Marceline (il y en avait beaucoup, semble-t-il en ce temps-là, en dépit des moines, et de la vertu qu'on regrettait, d'une autre époque) il avait tiré d'elle ce qu'il voulait, à condition de garder un silence éternel sur son mari. Il semble que l'amant badin, a lâché un jour un trait sur l'abdomen du sieur Antonio, et eut droit, au lieu d'un sourire approbateur, à un geste manifestant son dédain, et qu'il s'en sortit comme il put. La fait est qu'il ne retomba jamais dans la faiblesse de blesser la susceptibilité d'Elisa, en lui rappelant la monstruosité du caractère et de l'anatomie de son mari.

Il a été bien mal inspiré de lui envoyer le cadet jouer les cousins ! Maria Elisa aurait préféré être jugée pour ce qu'elle était par son mari, parce que ce déshonneur resterait un secret de famille, et que l'hilarité publique ne viendrait pas aggraver leur honte à tous les deux. Mais le remède comique et imprévu que, dans sa légèreté, Fernandes appliqua au mal, ne fit qu'exacerber la plaie, en l'exposant à l'air de la publicité, et au fiel du ridicule, toujours prêt à flageller les maris de l'espèce d'Antonio, qui ne sont pas nombreux, mais répondent aux besoins de quelques célibataires, qui sont venus au monde pour nourrir la chronique des infortunes d'autrui. Moi qui suis un de ceux qui sont fiers de cette mission, je ne peux m'abstenir d'avouer publiquement mon admiration pour cette dame, digne (je ne dirai pas à tous les égards, mais certainement à quelques-uns) d'un autre mari, ou d'un autre amant. Quel qu'ait été son péché, les gens pourvus d'un bon cœur la plaignent, en la voyant, après les tristes scènes que j'ai rapportées avec une douleur sincère, seule, reléguée à l'obscurité de sa vie sans amour, sans lumière, sans air, toujours en présence du sieur Antonio, tendre jusqu'à la réduire au désespoir, tendre, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, empressé, allant,

dans sa folle affection, jusqu'à donner envie de l'envoyer manger et dormir.

C'est ce qu'il n'a jamais cessé de faire. L'estomac était une chose à part dans son organisme. Il y avait deux Antonios dans celui-là. L'Antonio jaloux mourrait de chagrin : mais l'Antonio de l'estomac, seule une indigestion pouvait le tuer.

Toujours près de sa femme, inerte, sédentaire, soufflant, haletant, suffoquant, notre ami se sentait de plus en plus lourd. La médecine lui recommandait la marche à pied, et lui, sans Maria Elisa, il ne faisait pas un pas. Ce n'étaient plus des soupçons. C'était la ténacité de l'amour, la folie de la vieillesse qui l'attachait à cette femme, comme l'enfant timide s'accroche au sein de sa mère.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. De plus en plus triste, Maria Elisa tomba dans une sorte de somnambulisme. Les fenêtres de sa chambre ne s'ouvraient jamais. Elle passait de longues heures, le jour et la nuit, à lire sans réfléchir, à écrire des choses que son mari n'entendait pas, mais aimait à écouter. C'étaient de « sourdes mélancolies », tel était le titre qu'elle avait donné aux trente cahiers de papier sur lesquels elle les avait écrites. L'on m'a dit que ces pages égarées contenaient de jolies choses, des pensées qu'on n'aurait pas attribuées à une femme, vues l'énergie de la phrase, la connaissance du cœur, et la touche authentique d'une véritable douleur. Ce que n'y ont pas vu les personnes qui m'en ont parlé, c'est le nom de Fernandes. Il semble que l'image de cet homme ait été une fois pour toutes bannie des regrets de Maria Elisa.

Poussée par la solitude, l'ancienne orpheline de São-Lazaro se souvint avec émotion de son amie d'enfance. Elle voulait la ramener dans son cœur, qu'elle n'avait jamais quitté, mais son mari haïssait Rosa, prenait des tons carmin quand on lui parlait d'elle, et il avait répété, à maintes reprises, que tant qu'il serait vivant, la fille de l'archidiacre ne pénétrerait chez lui.

Maria Elisa ne ressentait pas cette haine invétérée. Elle avait de la compassion pour le pauvre homme qui, depuis un certain temps, prédisait sa mort prochaine. Il ne mangeait plus avec le même appétit. Il ne prenait plus de plaisir à accumuler les soupes dans ses bols de bouillon de poule. Il ressentait le besoin de s'asseoir, dès qu'il se levait, et se réveillait souvent la nuit, les pieds froids et la tête en feu.

Toujours aussi dévote, après ces désordres provoqués par le descendant des Pesicatos, Mme Angelica s'enferma dans sa chambre, où elle ne cessait de prier ; elle ne sortait que trois fois toutes les douze heures pour

manger, vu qu'il était nécessaire de partager son extatique existence entre l'oratoire et la cuisine. Elle voulut, à plusieurs reprises, se mêler de la vie de son frère, en critiquant la froideur de sa belle-sœur, mais quelle que soit la gravité de l'affaire, quand elle parlait, Mme Angelica ne disait que des sottises, ce qui n'arrive pas qu'à Mme Angelica.

Le fait est qu'elle s'en alla encore une fois consulter Mme Escolastica, à Massarellos ; mais cette femme était morte de faim, bien qu'elle prédît l'avenir, ce qui semble à première vue, une bonne façon de gagner sa vie, après le métier de journaliste, qui sont les Escolastica en pantalons et paletot de notre temps.

Je vais vous dire des choses on ne peut plus poignantes. Je suis désolé, je vous l'assure, de vous dire que je me vois obligé de laisser mourir une des créatures les plus remarquables de ce roman. J'accuse la médecine de cette époque de ne pas avoir sauvé d'une attaque d'apoplexie le sieur Antonio José da Silva. De nos jours, cet homme ne serait pas mort sans avoir été écorché par quatre douzaines de ventouses, et cent caustiques ou plus. On l'aurait sauvé avec l'une de ces médecines qui se disputent la vie des citoyens, si bien que les chambres municipales font élargir les cimetières. Heureux ceux qui meurent aujourd'hui : s'ils meurent c'est qu'ils ne pouvaient vivre plus longtemps.

M. Antonio se coucha une après-midi, en se plaignant de douleurs à la tête. Il mit ses pieds dans un bain de moutarde ; il fit demander à sa femme de venir lui tenir compagnie, et l'accueillit mort, quand elle entra. Le praticien qu'on avait appelé le saigna. La veine lâcha quelques gouttes d'un sang noir, et se referma, parce que les valves de son cœur étaient définitivement fermées.

Maria Elisa prit la main du cadavre, et la baisa sans verser de larmes. Mme Angelica entra dans la chambre de son frère, et pleura beaucoup, couina d'une façon insupportable, étourdit le voisinage avec ses cris. Après avoir braillé deux heures, elle mangea quelque chose, sans appétit ; mais elle pouvait dire qu'elle avait faim ; personne n'aurait douté de sa parole. Entre-temps, Maria Elisa qui n'avait ni crié, ni pleuré, avait fui la chambre de son mari pour s'enfermer dans la sienne. Elle enfouit son visage dans ses mains et murmura : « J'ai perdu un père ! Je suis orpheline pour la deuxième fois ! »

CHAPITRE XXVI

LA VEUVE DE L'HONORABLE COMMERÇANT, qui quitta la terre sans une seule nécrologie, écrivit à Rosa Guilhermina une lettre qui était un cri suppliant à son amie d'un autre temps. Elle lui demandait de venir, parce qu'elle l'appelait près d'un cadavre. Seule, sans amis, entourée de richesses inutiles, elle appelait l'unique personne capable de mesurer son état d'orpheline.

Rosa Guilhermina entra avec le porteur de la lettre. Elles s'embrassèrent en pleurant. Elles s'enfermèrent pour se dérober aux stupides formalités des visites de condoléances, où l'on vient vous dire : « Cela m'affecte vraiment » et nous oblige à répondre : « Je suis très touchée » Il n'y eut pas, durant deux jours et deux nuits, un seul moment de silence entre elles. Elles souffraient toutes les deux, elles souffraient beaucoup, et ne savaient plus assaisonner les conversations de cette fine épice de rires, qui promettaient tant, et devaient se transformer ensuite en autant de larmes.

— Nous ne sommes plus les mêmes, Maria Elisa ! dit Rosa en embrassant son amie qui penchait son visage pâle sur son épaule.

— Vraiment plus... Notre jeunesse n'a duré qu'un jour... Il me semble que je vis depuis longtemps... J'ai pensé à la mort, comme au plus grand bienfait que je puis attendre du ciel...

— Et moi, je l'ai demandée si souvent !...

— Tu souffres aussi, Rosa ? ! N'as-tu pas un mari que tu aimes ?

— Non.

— Comment ça ? N'était-ce pas un mariage d'amour ?

— Si... Puis j'ai vu qu'il m'avait perdue...

— Qu'est-ce qui se passe ? Il ne t'estime pas ?

— Non... Il m'entraîne dans son malheur... Mon mari est un homme perdu... Un être sans honneur, sans avenir et sans présent.

— Ton mari ne fait-il pas des études à Coimbra ?

— Il n'y pense plus... Mon mari est un joueur...

— Un joueur !

— Oui, un joueur professionnel... Il a dépensé tout ce qu'il pouvait dilapider de mon patrimoine... Le peu comme je possède pour ma subsistance et celle de ma fille, il me l'arrache. Il a été chassé de l'université, il est venu à Porto vendre cette argenterie que tu as donnée à ma fille, après l'avoir achetée à mon mari, il est allé à Lisbonne, toujours accompagné de cette femme ordinaire, qui a vécu quinze jours chez moi,

où elle s'est permis de donner des ordres. Il y a cinq mois que je n'ai pas de nouvelles de lui. Il ne me demande même pas de nouvelles de ma fille. Je sais qu'il est vivant, parce qu'à la fin de chaque mois on me présente chez moi un ordre signé de lui pour régler presque tout ce que le juge des orphelins m'a accordé pour soutenir ma famille... Voici ma vie... Je suis pauvre... Maria Elisa !...

— Tu n'es pas pauvre, Rosa ! Ne me parle pas comme ça, tu me fais pleurer ! Tu n'es pas pauvre... J'ai besoin que tu oublies tout ce qui s'est passé entre nous, pour rentrer dans le cœur d'Elisa... Tu veux être à moi ? Je suis veuve, tu l'es aussi... Ton cœur n'appartient plus à cet homme... Il appartient à ta fille, il m'appartient ; ta fille est la mienne comme la tienne, n'est-ce pas ?... Ne pleure pas... Échangeons toutes les trois toutes nos affections... N'obéissons qu'à une seule volonté... Réfugie-toi dans mes bras, il n'y a personne au monde qui en veuille, à part toi... Fais-moi de nouveau sourire à la vie, elle a été si sombre pour moi ces deux dernières années... Si sombre, Rosa ! Fais en sorte que la richesse devienne pour moi une chose agréable... Donne-lui un peu de valeur... Tu es la seule à pouvoir, si tu redeviens ma sœur, m'expliquer la raison pour laquelle je voulais être riche... C'était pour ça, oui, ma chère amie, c'était pour faire le bonheur de trois créatures... Moi, toi, et notre petite fille... Va la chercher... Va... Ne dis pas non... Tu me tuerais... Cette mensualité que tu as là, donne-la à ton mari... Qu'il joue, qu'il se déshonore, mais fais-le, toi qui n'as encore aucune tâche dans ta vie... Viens m'apprendre à être bonne, et honnête, parce que j'ai été...

— Quoi ?... qu'est-ce que tu as été ?

— Une malheureuse...

— Comme moi... De quoi nous sommes-nous rendues coupables ?!

— Moi ?... De bien des choses !... N'en parlons plus, Rosa... Écoute, ces sons de cloche me pèsent sur le cœur... J'ai peur de ces sons... Si mon mari avait été dans cette vie un homme, comme j'aurais dû en rencontrer un, je penserais que ce glas c'est sa voix qui m'accuse pour l'éternité... Ah!... Tu ignores ma vie ? Cela semble impossible !... N'as-tu jamais entendu parler de moi comme on parle d'une femme infâme ?

— Jamais...

— Eh bien, demande au monde ce que j'ai été... Non, ne demande rien... Ignore tout cela. Mon cœur pour toi est pur... Je te le rends, comme je te l'ai volé, ou comme tu l'as rejeté... N'accorde aucune importance à mes défauts... Ç'a été un horrible songe ! Je me suis réveillé dans tes bras... Je

veux vivre ici... Me laisseras-tu oublier ici toutes les souffrances que j'ai endurées ?...

Rosa Guilhermina écoutait en larmes les demi-confidences de Dona Maria Elisa, quand on leur dit que son mari la cherchait, parce qu'il savait qu'elle était là.

La surprise lui ôta tous ses moyens.

Maria Elisa fit monter Augusto Leite, et ranima son amie de la léthargie où l'avait plongée cette apparition si peu désirée. Il en avait fallu beaucoup pour que cette pauvre dame prît son mari en grippe.

Les dissipations qu'il avait multipliées de son patrimoine n'auraient pas suffi pour produire cet effet. Une femme pardonne toujours les dilapidations de son mari dans la mesure où elles ne s'accompagnent pas d'un affront à son amour-propre, et du prix dont on paie les amours étrangères qui se vendent.

Ce n'était pourtant pas le jeu qui avait ruiné le bonheur de Rosa. C'était l'insultante effronterie dont avait fait preuve Augusto à son avant-dernier passage à Porto, en introduisant chez eux la gaillarde aux mules jaunes, la femme insolente qui osait, encouragée par son amant, dilapider la lingerie du foyer, en ne laissant à la maîtresse de maison que le linge indispensable.

Ce sont là des vexations que l'on ne pardonne jamais. Une épouse, outragée de la sorte, pourra les endurer en se taisant comme une martyre, jamais elle ne pourra garder un reste d'affection pour un homme qui l'a humiliée de la sorte.

Rosa entra dans le salon où elle était attendue. Quand elle se trouva en face de son mari qu'elle n'avait pas vu les six derniers mois, elle ne le reconnut pas et recula. Il portait la barbe, qu'il n'avait pas taillée, ce qui accentuait la maigreur cadavérique de son visage. Il portait une vieille redingote au tissu déteint, entamée au col, et pleine d'accrocs aux boutonniers. Ses yeux cernés, mais encore pénétrants, brillant de l'éclat du désespoir, fixaient Rosa d'un air menaçant.

— On dirait que tu ne me reconnais pas, Rosa.

— Tu as tellement changé !... Ce n'est pas étonnant que je ne te reconnaisse pas, Augusto !

— C'est bien moi... Je vois que ma visite ne te fait pas vraiment plaisir...

— Je ne t'attendais pas... Comme cela fait six mois que tu m'écris pas...

— Tu en as conclu qu'il n'y avait rien de commun entre nous... Eh bien, mon amie, je suis ton mari, quoi qu'il nous en coûte à tous les deux...

— Je regrette que cela te pèse... Nous serions tous les deux bien plus heureux, si tu ne l'étais pas.

— Tu crois ? Moi aussi, je le crois, mais en attendant la meilleure façon de nous en sortir, c'est que tu sois ma femme et moi ton mari...

— Tu me parles d'une façon... J'en ai le cœur glacé !... Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me traites comme ça ?

— Est-ce que je sais, moi, ce que tu m'as fait !... Tu ne m'as rien fait... Je pense que tu m'as rendu plus malheureux que je ne l'étais.

— Je m'en rends compte, mais ce n'était pas mon intention. J'ai voulu te rendre heureux ; si je n'y suis pas parvenue, c'est parce que ne l'ai pas pu, et que tu ne m'as pas dit ce que je devais faire pour te rendre heureux...

— Ce qui m'a perdu, c'est ton argent...

— Ce n'est pas ma faute, Augusto...

— Si j'étais toujours pauvre, je ne me ferais pas des illusions en espérant toucher ton patrimoine, et je travaillerais, j'étudierais pour arriver à être un homme...

— Que puis-je faire pour toi, Augusto !... Je ne t'ai jamais conseillé de dilapider ce que je t'ai donné ; si j'avais su que mon argent te rendrait malheureux, je l'aurais jeté à la mer pour me marier pauvre avec toi... Mais si j'avais été pauvre, c'est sûr que tu n'aurais pas voulu de moi...

— Je ne sais pas, et je ne tiens pas à le savoir, toutes les suppositions à présent sont stupides...

— Pardonne-moi mes suppositions... J'étais spirituelle avant, d'après toi, ce que je n'ai jamais cru... Je suis à présent stupide, c'est parce que le malheur abrutit...

— Pas de mots d'esprit... Sais-tu que je suis vraiment pauvre ?

— Je ne le savais pas ; mais je crois que c'est vrai.

— Peux-tu te faire une idée de ma situation ?

— Oui, parce que moi aussi, je suis très pauvre.

— Moins que moi...

— Plus que toi... J'ai une fille que j'entretiens, et j'ai été réduite à l'extrême douleur de vouloir lui acheter une robe, et j'ai dû vendre la mienne, pour que ma fille ne te fasse pas honte... Cela te donne-t-il une idée de la situation ?

— Dis à ton tuteur de te remettre ce qui t'appartient, tu l'administreras...

— Je l'en ai maintes fois supplié. Il ne me concède pas cinq réis de plus que la mensualité qu'on m'a accordée... Je ne peux rien obtenir... Emploie, toi, les moyens dont tu disposes, je te lâche la bride ; et si tu ne peux pas faire mieux que moi, je te cède toute ma mensualité, et moi et ma fille nous aurons recours à la charité de mon amie Maria Elisa.

— Je ne demande d'aumônes de personne, je veux ce qui est à moi, sinon je plante mon couteau dans le cœur de ton tuteur...

— Tais-toi, Augusto, j'ai l'impression que tu perds la tête.

— C'est parce que je suis vraiment fou... Il me faut sortir de cette malheureuse vie où je me vois... Je veux de l'argent, Rosa, je m'en vais sinon partir avec un tromblon sur les routes.

— Augusto ! S'exclama-t-elle en lui ôtant des mains la poignée du poignard qu'il avait instinctivement empoigné dans la poche intérieure de sa veste.

— Tu ne sais pas à quoi le malheur peut m'entraîner. La société a fait de moi ce que je suis... Si j'ai perdu beaucoup d'argent, j'ai perdu ce qui était à moi, jr n'ai rien volé à personne ; et l'infâme société m'a méprisé, m'a traité d'homme perdu, et m'a craché au visage parce que je me suis appauvri... Je me suis vu abandonné, je suis devenu un criminel... Je suis le complice d'un vol et si, dans trois jours, je ne donne pas un conte de rées, je suis arrêté, exilé, ou pendu à un gibet.

— Oh, Mon Dieu, quelle honte !... dit Rosa, en tombant sur une chaise, cachant son visage dans ses mains.

— Pas d'exclamations... Cela ne me sert à rien... Vu que tu as une amie qui dispose des richesses de celui qui était mon oncle, demande-lui cet argent, si tu veux me sauver... Tu ne me réponds pas ?

— Augusto !... Je ne peux te répondre tout de suite... Laisse-moi le temps de mesurer assez mon infortune, pour perdre toute pudeur...

— Cette affaire n'admet aucun délai... Je veux une réponse tout de suite...

— La réponse, c'est moi qui vais vous la donner, dit Maria Elisa qui était apparue sans qu'on l'attendît.

Augusto la salua brièvement, et Rosa se leva tremblante pour se rasseoir aussitôt, parce qu'elle n'avait plus assez de force pour se hisser au niveau du sein de son amie.

Maria Elisa vint la rejoindre, l'embrassa, lui donna un baiser, et l'amena à l'intérieur. En se tournant vers Augusto, elle dit :

— Veuillez attendre, je reviens tout de suite.

Augusto Leite fut pris d'une secousse qui l'aurait fait prendre pour un fou, si quelqu'un l'avait vu. Ce n'était pas de la folie. C'était la joie de se voir disposer d'un conto de réis, sur lequel il comptait déjà. C'était l'espoir de pouvoir se rendre avec en Espagne et tenter la fortune, vu qu'il ne pourrait rentrer à Lisbonne, où on le poursuivait pour le crime d'avoir volé des brillants, dont il avait perdu la valeur en moins de trois heures.

Cette idée salvatrice produisit en lui une fièvre délirante de courte durée. Il se regarda dans un miroir, et se vit comme un idiot qui se peignait la barbe avec ses doigts. Il tendit les bras, en s'étirant, et murmura entre ses dents presque fermées : « Il y a un démon qui me protège ! Je le respecte plus que les saints, et je vais lui montrer ma reconnaissance. »

Maria Elisa revint. Elle s'assit sur le canapé, et fit un geste à l'adresse d'Augusto, en lui proposant une chaise.

— Vous allez, M. Augusto, recevoir de ma main une somme d'argent qui ne m'appartient pas, non plus qu'à votre femme. C'est un don généreux de votre fille, dont je suis moi-même l'interprète...

— De ma fille ?

— Oui, Monsieur. J'ai donné la somme que je vais vous confier à votre fille, c'est moi qui l'ai jusqu'ici administrée. Quand elle sera à même de la toucher, vous la lui remettrez. Ce sont trois contos de réis en billets. C'est un dépôt sacré que je vous confie. J'espère que vous vous efforcerez de reconquérir votre honneur, et que vous ne manquerez pas de ressources pour remettre à votre fille cette somme avec des intérêts...

Balbutiant de plaisir, et n'entrevoyant pas en un clin d'œil l'ensemble de son avenir, il murmura :

— Je m'efforcerai d'être un digne dépositaire de l'argent de ma famille.

— Je dois maintenant, Monsieur, vous demander une faveur en son nom.

— Laquelle ?... La veuve de mon oncle commande, elle ne demande pas...

— La veuve de votre oncle ne vous donne aucun ordre, elle ne vous demande rien. Je vous répète que je suis absolument étrangère à cet échange de faveurs entre un père et sa fille. Ce que je vous demande au nom de cette petite, c'est que vous permettiez qu'elle vienne avec sa mère vivre chez moi.

— C'est un grand honneur que vous me faites, Madame. Je vais faire un petit voyage pour régler certaines affaires et, durant mon absence, je ne puis confier à une meilleure protectrice ma femme et ma fille.

— Vous partez en voyage ?... Votre épouse le sait ?

— Je ne le lui ai pas encore dit.

— Alors... ne le lui dites pas... Sauf si vous avez de bonnes raisons pour le lui dire...

— Je n'en ai aucune... C'était juste pour lui dire au revoir...

— Dans ce cas, je me chargerai de lui communiquer votre au revoir, et vous lui écrirez de n'importe quel pays...

— Vous allez disposer, Madame, de ma presque inutile contribution ?

— Apportez-la, elle est importante, en étant un mari digne de ce nom de mon amie, et un digne père de cette petite que j'adopte, en en faisant ma nièce. En plus des liens de parenté qui me liaient à mon mari, il y en a d'autres, plus consistants, ceux de l'amitié, que je consacre à sa mère.

.....
Augusto Leite se retira. Maria Elisa dont le cœur ne se sentait plus de joie, alla embrasser Rosa, et s'exclama, avec tout l'amour qu'elle pouvait exprimer dans un baiser goulu : « Tu est à moi pour le reste de notre vie ! »

CHAPITRE XXVII

SUIVONS AUGUSTO LEITE, tandis que sa femme et sa fille procurent à Maria Elisa un bonheur qu'elle leur paie en les cajolant.

Le joueur, pris d'une joie fiévreuse, rentra chez lui, au Laranjal, dit quelques mots à sa mère, et pria son inséparable gaillarde qui l'accompagnait dans les bons comme dans les mauvais jours depuis quatre ans, de se préparer.

Il sortit, s'acheta une veste de fourrure, une ceinture de soie rouge, un chapeau à grelots, une paire de pistolets, une cape, et deux chevaux bon marché.

Deux heures après, la fille, coincée sur sa selle, passait à la Ramada Alta, par la route de Viana, et Augusto Leite, avec un bâton bien ferré sous la jambe, éperonnant son cheval, comme un tzigane, avançait du même pas.

Ils allèrent dormir à Casal de Pedro, où ils virent des puces dont j'ai rencontré trente ans après les petites filles, des puces énormes et féroces, que se traînent les chaussettes des hôtes de passage, quand elles leur ont bien tari les artères d'un sang aigri par le maudit vin que l'hôtelière vous sert, en vous demandant si vous connaissez un moyen de *tuer le ver* des petites.

J'y ai couché une nuit. J'ai compris, dans la chambre qu'on m'a donnée, les supplices d'un chrétien primitif jeté dans un cirque. « Chrétien aux puces ! » Ce devait être, dans l'Empire Romain, devait être un un cri de plaisir pour la paganisme sanguinaire, comme le fatal : « Chrétien aux fauves ! »

Cela se passait en pleine nuit, et je ne pouvais amicalement calmer en dormant la férocité des insectes, si ce n'est que nous ne pouvons appeler cétacés ce puces de sinistre mémoire. Sur le parquet voisin de la porcherie où je me tordais dans les convulsions d'une agonie d'un

nouveau genre, grognaient une bonne douzaine de Galiciennes, qui venaient de chez elles visiter leurs respectifs Galiciens résidant à Porto.

Elles échangeaient des invectives à propos de cache-nez, que certaines d'entre elles monopolisaient au grand, au glacial scandale des autres. Des insultes, elles en vinrent aux voies de fait. Elles se flanquèrent des coups de poing, se crêpèrent le chignon, s'acharnèrent comme une meute de chiennes, et heurtèrent la porte de ma chambre qui ne résista pas au choc, et laissa entrer cet indébrouillable écheveau de gorgones en chemise, qui me semblaient, à la lueur terne de ma bougie, exécuter une danse macabre, une mazurka de démons.

Je me suis mis debout sur ma couche en châtaignier, peinte en jaune, et j'ai assisté, le cheveux hérissés, au dénouement de ce terrible combat. Le propriétaire de l'auberge et mon domestique sont venus imposer un certain protocole à ce désordre en distribuant indistinctement quelques coups de poing, ce qui déclencha une fuite désordonnée des Galiciennes vers leur campement, ma chambre étant considérée comme un terrain neutre.

M. Augusto Leite reçut lui aussi dans cette même chambre à deux heures du matin une visite inattendue ; ce n'étaient pas des Galiciennes en bataille rangée. C'étaient huit soldats de la cavalerie, commandés par ce cadet tête en l'air que vous connaissez, cher lecteur, appuyé par quelques officiers du Corregidor, et un envoyé spécial du juge de paix.

Nous avons appris qu'Augusto Leite avait volé des brillants à Lisbonne. La raison pour laquelle il les avait volés, Proudhon l'a donnée par la suite : ces brillants appartenaient à la comtesse de ***, et la propriété était un vol.

Comment Augusto Leite s'est-il introduit chez la comtesse de *** ? L'on n'en est pas vraiment sûr, et je ne veux rien inventer, parce que je n'ai absolument pas besoin de gêner la véracité de mon conte pour rapporter un incident qui n'a guère d'importance. Certains ont dit qu'Augusto Leite était l'amant de la comtesse ; d'autres affirment que l'étudiant, expulsé de l'Université, avait reçu l'appui d'un de ses condisciples, un cousin de cette dame, qui lui avait permis de se prévaloir de sa protection à elle, pour être admis à l'académie. En ce qui me concerne, pour ne mettre en doute aucune de ces explications, je crois à toutes les deux, et je ne froisse pas ceux qui les défendent.

Ce que vous devez tous croire, c'est qu'Augusto Leite épargna à la comtesse le soin de mettre son collier et ses bracelets de diamants pour l'anniversaire d'une cousine à elle. Les soupçons retombèrent sur tous les domestiques, plutôt que sur Augusto Leite. Le lendemain, le bruit courait

à Lisbonne qu'un étudiant qui rendait fréquemment visite à la comtesse de *** avait perdu en moins de trois heures trente mille cruzados chez le baron de Quintella. Les curieux découvrirent la source probable de cet argent, et apprirent qu'un juif de la rue dos Fanqueiros avait acheté la veille des brillants pour trente mille cruzados. Faisant appel aux autorités judiciaires, la comtesse obligea le juif à présenter les brillants qu'il avait achetés. Elle les reconnut, et les récupéra sans autre formalité. Le juif protesta vivement contre cette extorsion, en demandant si l'on revivait les temps néfastes de Don João III, et s'offrit volontairement au bûcher, et l'avoué de la comtesse répondit à tous ces arguments vraiment pathétiques : *res ubicumque est sui domini est*.

Le juif ne sut pas après cela parler latin, mais apprit différents articles de notre législation, et s'appuya sur celui qui l'autorisait à poursuivre le voleur.

Augusto Leite entra chez la comtesse, au moment où elle rentrait après avoir reconnu ses diamants. Un domestique était là quand elle lui avait dit quelques mots, et que son protégé y répondit en lui tournant le dos pour ne plus jamais revenir. De mauvaises langues voulurent en conclure qu'elle avait été assez généreuse pour l'avertir, ce qui ne pouvait qu'avoir des conséquences défavorables pour son honneur à elle. Qui qu'il en fût, Augusto s'enfuit de Lisbonne à pied, sans argent, sans bagage, avec une femme à ses côtés, et traîna de la sorte quatre mois, nous ne savons où, jusqu'à ce que nous l'ayons vu entrer chez la veuve d'Antonio José Da Silva.

Revenons à présent à Casal de Pedro.

L'envoyé du juge de paix frappa à la porte de l'auberge, et demanda quels voyageurs y passaient la nuit.

— Deux muletiers, le voiturier de Viana, un voyageur de Porto avec sa femme et un domestique.

— Ouvrez donc la porte, dit, avec son autorité coutumière, l'officier de justice.

Les portes ouvertes, les sergents se dirigèrent vers la chambre du voyageur. Augusto Leite avait entendu les questions. Il avait sauté de son lit pour s'échapper, mais il ne connaissait pas un bout de la maison en dehors de sa chambre. Antonia Brites, sa compagne dans ses épreuves, se rappela certains saints dont elle avait appris les noms dans son enfance, et les importuna par ses prières. L'ancien traducteur de romans n'avait rien qui pût lui servir de modèle dans une situation aussi critique. Il voulut sauter par la fenêtre, mais vit dans la rue les chevaux alignés. Il recula devant un sacrifice inutile et se tourna vers les extrêmes.

Les gendarmes entrèrent, et virent une femme à genoux, les mains levées, et un homme apparemment féroce avec deux pistolets armés.

L'aubergiste qui ouvrait la route avec une chandelle, fit deux pas en arrière, et se dit neutre. Les officiers qui éprouvaient pour la vie suffisamment d'amour pour vivre quatre-vingts ans de plus, n'avancèrent pas plus loin que le prudent aubergiste. Augusto conserva son attitude menaçante, les fusillant avec ses yeux d'un éclat plus vif que la chandelle tremblante du tavernier pétrifié.

Tandis que les autres tournaient le dos, un des sergents sortit dans la rue, et dit que l'homme ne plaisantait pas. Le cadet mit pied à terre, et monta avec deux soldats. Il alla à la porte de la chambre, et trouva l'athlète figé dans une sinistre immobilité. Il lui dit de se rendre, et vit que le voleur était sourd ou rebelle à la loi.

— Le mieux, c'est de lui mettre le grappin dessus, murmura un soldat. Attrape-le, *Trente-quatre* ! dit le cadet.

Le *Trente-quatre* entra dans la chambre et, au moment où il saisissait la garde de son épée, il sentit un corps dur lui frapper la tête. Il assena encore un coup, et tomba sur le ventre derrière son épée qui frappa le plancher. Il était mort.

Le camarade du *Trente-quatre* courut prêter main forte à son compagnon. Il donna deux coups de sabre à la tête d'Augusto, mais au troisième, il sentit son bras faiblir, et s'en alla, en reculant, tomber, avec une balle au cœur, aux pieds du cadet.

Les autres soldats étaient montés, et se bousculaient à la porte de la chambre. Augusto Leite, couvert de sang, se défendait faiblement avec la pointe de son bâton, qui arrivait à le mettre hors de portée des épées. Les soldats, refroidis par l'aspect de leurs deux camarades morts, n'osaient affronter l'acier de cette pointe, qu'ils sentaient de temps en temps glisser le long de leur uniforme, provoquant sur leur peau une légère chaleur qui s'exacerbait ensuite avec l'humidité du sang.

Honteux de la lâcheté des siens face à un seul homme, le cadet se dit qu'il sauverait son honneur en déchargeant sa carabine sur la poitrine d'Augusto Leite. Au moment de la décharger, il vit un autre corps qui s'interposait. C'était Antonia Brites qui venait lui demander à genoux de ne pas tuer Augusto. Elle n'arriva pas à prononcer le premier mot. Elle reçut la balle qui devait tuer le mari de Rosa, et tomba en demandant de se confesser. Dieu tiendrait compte de cet heureux désir de se réconcilier avec le ciel en établissant le bilan de ses fautes, parce qu'elle ferma les yeux avant de voir le curé.

Poussé par l'instinct de conservation, il sauta par la fenêtre dans le potager avec une telle agilité que les épées ne purent le toucher. Il n'y avait pas un seul homme dans le potager, et les chevaux détachés assouvissaient leur faim avec des genêts. La troupe se bouscula pour l'empêcher de fuir. Quand elle arriva au potager, ce que virent les plus courageux des officiers et des soldats, ce fut un cheval de moins, et sur la chaussée qui le longeait, les étincelles des fers de celui qui s'enfuyait. Quelques soldats voulurent monter, mais effrayés par le saut d'Augusto au milieu d'eux, les chevaux ne laissaient mettre aucun pied à l'étrier et ruaient pour le plus grand malheur du chef de brigade qui perdit à cette occasion les trois seules dents qu'il avait.

— On ne pourra plus lui mettre la main dessus !... dit le cadet.

— Nous n'avons plus qu'à le regarder partir, ajouta un soldat.

— Allons dans sa chambre inspecter ses bagages, dit l'envoyé du juge de paix.

Ils entrèrent dans la chambre. Ils ouvrirent une valise de cuir, et des sacs d'holandille où ils trouvèrent un peu de linge. De l'argent, pas même cinq réis. Le volumineux portefeuille avec trois contos, moins les deux cent mille réis que le neveu de M. Antonio José Da Silva avait dépensé en chevaux, en pistolets, et en costume, et qu'il emportait dans la poche d'une veste en fourrure. Au point du jour, les officiers revenaient à Porto avec les deux chevaux d'Augusto Leite.

Les trois cadavres furent enterrés sous le parvis de l'église paroissiale, parce que le vicaire hésita à les ensevelir dans une terre consacrée, vu qu'ils ne portaient aucun signe chrétien, tel qu'une croix, des sacs de reliques, des scapulaires, des véroniques, ou n'importe quel autre objet distinctif de la foi catholique

Liste des personnes qui sont déjà mortes dans ce roman :

Le maître de latin	1
Mme Escolastica	1
L'archidiacre	1
Une vieille de la ruelle du Cime, dont je ne me rappelle pas le nom	1
José da Silva	1
Antonia Brites, la maîtresse d'Augusto Leite	1
Deux soldats de cavalerie	2
	—
Total	8

On continuera à mourir, comme il se doit.

CHAPITRE XXVIII

QUAND IL ARRIVA À BARCA DO LAGO, Augusto Leite marchait à pied. Son cheval, était tombé, crevé, et le cavalier était sorti de la route principale pour soigner les blessures qu'il avait reçues à la tête. Il ne lui était pas difficile de vivre en sécurité chez un laboureur, qui fut largement dédommagé de l'hospitalité dont il avait fait preuve avec ce voyageur qui, d'après lui, avait l'air de quelqu'un de bien. Il lui vendit sa jument, le guida en lui faisant prendre des chemins de traverse qui échappaient à la vigilance des alguazils, et l'amena à la frontière de l'Espagne, guéri de ses blessures, et à l'abri des rencontres indésirables. Le fugitif n'y eut aucun mal à s'acheter un passeport, qui lui permit de gagner Madrid sous le pseudonyme de Don Fernando Godinho Pereira Forjaz.

Arrivé à Madrid, il se rase la barbe, s'habilla de vêtements sérieux, se présenta comme un voyageur, se fit avec son aisance habituelle des relations en Espagne, il eut ses entrées, en tant que Portugais distingué, dans les premières maisons de la capitale. Il y rencontra des aristocrates portugais qui ne le connaissaient pas, mais le respectaient pour son nom, et ne refusaient pas de l'appeler leur cousin, vu que les Pereira Forjaz étaient un branche héraldique de comtes da Feira.

Augusto Leite joua et augmenta considérablement ses avoirs. En quelques mois il avait acquis une renommée qui ne lui convenait pas. Son nom était trop répété dans les salons. Ses conquêtes amoureuses lui attiraient des jalousies et de vindicatives réserves qui pouvaient le perdre. Augusto décida de quitter l'Espagne et de chercher dans la société plus vaste de Paris à bien vivre sans susciter de funestes curiosités.

Il se fit passer pour espagnol à Paris, où il était connu sous le nom de Don Afonso Vilhegas. Il parlait couramment l'espagnol, s'était joint à un groupe de joueurs de sa patrie d'adoption, et avait arrondi son pécule qui atteignait déjà vingt contos réis. L'argent de Maria Elisa avait été béni !

Il n'avait eu jusque là aucune nouvelle de sa femme. Il ne tenait pas à prendre contact avec elle, parce qu'on pourrait découvrir son adresse. Et son cœur n'en sentait pas non plus la nécessité.

Un soir qu'il se promenait sur les *boulevards*, il vit un homme qui ne lui était pas tout à fait inconnu, et le fixait. Il lui demanda en français s'il était espagnol.

— Je suis portugais, répondit cet homme.

— J'en suis fort heureux... J'aime les Portugais. J'ai voyagé quelques mois dans votre pays, et j'ai sympathisé avec les femmes, qui sont presque toutes grasses et vermeilles. J'aime bien les femmes vermeilles et grasses.

— Vous avez raison... Mais si j'en crois votre accent, vous me semblez espagnol, et les femmes d'Espagne ne sont pas inférieures à celles du Portugal. Vous n'avez aucune raison d'envier ma patrie... Quelles villes connaissez-vous au Portugal ?

— Je connais celles qui, là-bas, méritent ce nom... Lisbonne et Porto.

— Vous avez été à Porto ? C'est une jolie ville, n'est-ce pas ?

— Elle est très intéressante. Les gens durant la journée font des heures supplémentaires pour se coucher à la tombée de la nuit. Il n'y a rien de mieux. L'on mange et l'on dort avec la plus parfaite tranquillité d'esprit. Et l'on voit les femmes la Semaine Sainte quand passent les processions.

— Vous en avez connu à Porto ?

— Juste une. Comme j'ai été recommandé à un négociant du nom d'Antonio José Da Silva, j'ai eu l'occasion de voir en passant chez lui une belle fille qui parlait dans la langue de Corneille.

— Vous avez donc connu cette dame ?!

— Parfaitement. Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Elle est heureuse ?

— Je pense que non. Elle a perdu sa fortune. C'est à cause d'elle que je suis venu en France.

— Vraiment ? La coïncidence est remarquable !... Eh bien, voyez, Monsieur, si je peux lui être utile en quelque chose avec mes maigres ressources... Quel désastre que celui-là ! Ce fameux négociant passait pour un homme riche...

— Il l'était. Le négociant est mort il y a dix mois. La veuve a liquidé sa fortune, qui valait bien deux cent mille cruzados. Elle est entrée avec elle dans une maison commerciale française, qui avait des représentants à Lisbonne. Cette maison vient de faire faillite et l'argent de Maria Elisa est perdu à ce que je crois.

— La pauvre...! La voilà pauvre par conséquent.

— A-t-elle des enfants ?

— Non, Monsieur.

— Ni de famille ?

— Elle a une amie qui vit avec elle, et la fille de cette malheureuse femme qui a été riche, elle aussi, et se trouve réduite à rien...

— Elle avait aussi ses biens placés dans la maison commerciale qui a fait faillite ?

— Non, Monsieur... C'est son mari qui l'a réduite à ce déplorable état...

— Pauvres dames !... Cela me tient à cœur qu'elle ne soient pas dans une si triste situation que vous le dites...

— Eh bien, je ne dis pas la moitié des malheurs qui les attendent.

— Et le mari de cette amie de la veuve... c'est naturellement un homme perdu qui ne peut leur apporter aucune aide ?...

— Cet homme est mort... Ou l'on a toutes les raisons de le tenir pour mort... Il semble qu'on l'a tué, en l'arrêtant pour vol...

— C'était un voleur ? Que diable ! On a donc bien fait de le tuer.

— Il avait volé à Lisbonne des brillants qu'il avait vendus à un juif. Le juif l'a poursuivi, et quand il a su que sa femme avait des propriétés qui lui donnaient des revenus, il a apporté des preuves du vol, et les a toutes saisies... La veuve du négociant que vous avez connue, ne lui laissait pas de temps pour méditer sur ses infortunes ; mais à présent, elle se trouve toutes les deux malheureusement dans la même situation.

— Et comment vivent-elles ?

— De la façon la plus exemplaire. Maria Elisa va se retirer dans un couvent, et il est naturel que l'autre veuve l'accompagne.

— Qu'êtes-vous donc venu faire à Paris ?

— Je suis venu faire une ultime tentative ; mais j'ai dépensé de l'argent, et je m'y suis employé pour rien. J'ai demandé qu'on indemnisât la veuve pour la somme que lui a coûtée cette faillite, mais le tribunal de commerce n'a pas déféré à ma requête.

— Quand partez-vous pour Porto ?

— Je quitte Paris demain, et je vais embarquer à Toulon.

— Pouvez-vous vous charger d'un colis pour la veuve d'Antonio José Da Silva ?

— Bien volontiers.

— Ayez la bonté de m'accompagner.

Augusto Leite monta à l'hôtel où il résidait, tandis que le fondé de pouvoir de Dona Maria Elisa l'attendait. Il y resta quelques minutes, puis ils entrèrent ensemble dans une maison commerciale anglaise. Il rédigea un ordre de paiement de mille cinq cent livres pour Porto, à l'ordre de Dona Maria Elisa, et le remit avec une lettre à l'avoué, en ajoutant :

— Dites à cette dame de ne pas renoncer à sa dignité, et de ne pas abandonner les personnes qu'elle a tirées de la misère. Je m'appliquerai à veiller sur son sort.

Naturellement effaré, l'avoué eut envie, à ce moment-là, de survoler par le seul pouvoir de son esprit la distance qui le séparait de Maria Elisa. Il tenta de poser quelques questions au généreux Espagnol, mais ne réussit pas à obtenir plus d'éclaircissements que ceux dont il disposait déjà.

Augusto Leite entra dans sa chambre, et dit à son reflet qui apparaissait sur son miroir : « Quand je t'ai vu, mon ami, il y a huit mois, dans le miroir de Maria Elisa, rire de satisfaction, tu avais un rire bien différent de celui que je te vois à présent. Je crois que le plaisir que procure une bonne action, est le seul plaisir auquel ne se mêle aucune douleur. C'est la première bonne action que tu fais, mon bon Augusto ! Si tu t'habituais à être souvent aussi honnête, tu tomberais naturellement dans la rue sans savoir où tu en es. Cache à présent ton visage honnête, et utilise l'autre, parce qu'un seul visage, cela ne nous est d'aucune utilité. Vu que tu prends ces femmes en charge, il te faut être un homme de bien une fois par an. La vertu, chez des hommes qui vivent comme toi, doit être comme les intervalles lucides de la folie. Si tu vas dire au monde que je t'ai donné les moyens de subvenir aux besoins de ta femme et de ta fille, la société te mettra au travail. Travaille donc, Don Afonso Villegas, avant qu'elle ne t'y force. Parmi les travaux, cherche le plus rentable. Comme tu n'es pas vraiment robuste, arrange-toi pour que ton métier dépende plutôt de ton esprit.

Ce dialogue avec son *unique ami* fut interrompu par un personnage qui était descendu d'une voiture et s'était fait annoncer : c'était le vicomte de Bellarmin.

— Mon cher vicomte, tu es venu me trouver pour bavarder avec moi.

— Il faut que tu quittes immédiatement Paris.

— Pourquoi ?

— Le gouvernement te soupçonne d'être un envoyé du parti clérical d'Espagne, qui tu prépares avec celui de France un coup d'état. Il y a un ordre d'arrestation contre toi.

— Je n'ai pas cru que j'étais un personnage si important. Je me glorifie d'être emprisonné comme un homme redoutable pour deux nations. Je pense maintenant que je peux être un grand homme. Qui sait si c'est moi qui dois récupérer la couronne de Fernando VII.

— Ne plaisante pas, Vilhegas... Fuis de Paris au plus vite. Voici un passeport pour le Portugal.

— Je ne vais pas au Portugal. Procure-moi un passeport pour l'Espagne, et je te fais grâce des mille livres que tu as perdues hier. Écoute... Je t'en donne encore mille si tu indiques dans le passeport que je suis un missionnaire espagnol, que je reviens du Japon. Tu acceptes de le faire ?

— Oui... Je vais te le chercher. Mais tu n'as pas une tête de missionnaire.

— La tête, j'en fais mon affaire, et sinon, sais-tu qui peut m'en vendre une ? Vos ministres doivent en avoir quelques-une de disponibles !... Tu

vois comme je suis prêt à adopter le langage des politiques ?... Je n'ai jamais imaginé que je pouvais être le grand homme que je vais être !... Quel que soit l'endroit, il existe un Napoléon qui couve !... Dépêche-toi...

Deux heures après, Augusto Leite, avec une petite trousse, un habit de franciscain, le visage jauni par nous ne savons quelles teintures très fines, se dirigeait à pied vers un port de mer, où il devait s'embarquer pour Cadix.

Ce roman devient intéressant. Il était temps !

Le frère Benito des Cinq Plaies, débarquait deux jours après à Cadix, où s'étaient réfugiées les Cortes, avec Ferdinand VI, qui était maintenant prisonnier, sous prétexte qu'il était fou, parce qu'il n'avait pas sanctionné la Constitution.

Augusto Leite se présenta aux congrès cléricaux, et proposa, en tant que fanatiquement acquis aux prérogatives royales, ennemi acharné de la France, dont l'appui et le bras s'avéraient indispensables.

Son éloquence enthousiaste avait été si convaincante que les chefs de la réaction, sans se poser de questions sur sa personnalité, l'embrassèrent, le portèrent en triomphe, et lui confièrent le secret de leurs plans, et le nommèrent, en l'acclamant, leur secrétaire.

Il fallait absolument parler au roi, que les libéraux tenaient à l'œil, avec une sentinelle ! Une entreprise fort malaisée Il eut recours à son apparence du frère missionnaire, en qui les fanatiques reconnaissent le providentiel rédempteur de l'Espagne. Avant même qu'il ouvrît la bouche, tous ses auditeurs savaient que sa parole assurerait leur salut, et que ses ordres seraient immédiatement exécutés.

Augusto entra dans la salle de réunion, enveloppé dans son habit. Les gens qui y assistaient ne respiraient pas. Tout le monde fixait ses lèvres de jeune moine, quand, avant de prononcer un mot, il laissa tomber son habit, et laissa voir un uniforme complet de général français.

Les visages rougeauds des conspirateurs pâlirent, en murmurant un *ah!* prolongé.

— Ne me prenez pas pour un magicien, dit Augusto avec un sourire aimable. Je suis un moine qui renie à certains instants son habit, pour le revêtir un jour, sûr que je suis d'avoir ainsi servi l'Espagne en garantissant son indépendance et en la défendant des agressions sacrilèges de la France. Il faut absolument parler à Fernando VII. J'irai me présenter aux Cortes, et je dirai que je suis un envoyé du duc d'Angoulême qui frappe à ces heures aux portes de Madrid. Je dirai que je n'ai qu'un but : donner au roi les moyens légaux d'accepter la Constitution, et je serai conduit par les intéressés près du monarque.

— Et après ? S'exclamèrent quelques voix.

— Après mon entretien en tête à tête avec le roi, je me retirerai en disant aux Cortes que Fernando VII est fou, et qu'il n'a pas compris mes arguments. Les Cortes, forcément, tiennent à ce que le roi soit fou, ils me feront la réputation d'un homme d'une intelligence très fine, ou d'une astuce aussi fallacieuse que la leur. Une heure après mon départ, Fernando VII dira au médecin qu'il sent une forte douleur à la tête, deux heures après, il sera pris de convulsions, et tombera...

— Mort ?!

— Il aura l'air mort. Le médecin viendra dire aux Cortes que le roi est mort d'une apoplexie foudroyante. L'on organisera ses funérailles. Le cadavre sera transporté au palais municipal. Trois heures après qu'on l'aura tenu pour mort, le roi ressuscitera et, devant sa fidèle armée, il dira : « La Providence a rendu au peuple espagnol son monarque ! »

Les vénérables moines hochèrent la tête avec un air effaré. Certains eurent l'impression que leur frère était le diable en personne qui aurait endossé l'habit du séraphique Saint François, sur l'uniforme du jacobin qu'il était, depuis que le Seigneur l'a expulsé du Ciel. Les plus circonspects, le dévisageant avec le respect qu'inspire la superstition, parce qu'ils le tenaient pour l'ambassadeur d'un pouvoir surnaturel, n'osèrent l'interrompre au long de son interminable harangue que nous ne publions pas dans son intégralité, parce qu'il n'y avait pas dans la salle de réunion de sténographes pour nous transmettre tout son discours.

Ce que nous savons, c'est qu'Augusto Leite se présenta ce jour-là aux Cortes, en demandant l'autorisation de parler au roi en tant qu'envoyé du duc d'Angoulême, commandant de l'armée française.

Interrogé sur les moyens qu'il avait employés pour arriver sans se faire reconnaître à Cadix, il répondit qu'il s'était embarqué dans un port en France, avec un passeport qu'il présenta, au nom de Frère Benito des Cinq Plaies. Les Cortes crurent l'envoyé, et lui permirent d'accéder au cachot de Fernando VII.

Quand on lui annonça un émissaire français, le roi déclara qu'il ne le recevrait pas, sans avoir à portée une pièce de calibre 40, avec la mèche allumée. Cette difficulté, le mari de Rosa Guilhermina ne l'avait pas prévue. On redoubla les instances inutilement durant trois jours, au bout desquels le duc d'Angoulême, en face de Cadix, bombardait la ville.

Employant la corruption en distribuant de l'or, Augusto Leite fit savoir au roi que l'envoyé français était un partisan du congrès sacerdotal, qui

venait offrir à Sa Majesté ses précieux services pour échapper au pouvoir des Cortes.

Le roi le reçut perplexe ; mais peu de temps après il s'en remit aux plans du futur archevêque de Tolède, une grâce qu'aussitôt il lui confirma par sa royale parole.

Augusto Leite le remercia de cette faveur avec une révérencieuse effusion, et allait offrir au roi le breuvage qui devait paralyser apparemment sa vie, quand on entendit à l'extérieur des cris qui annonçaient la fuite de l'armée espagnole et le débarquement du duc d'Angoulême.

La populace criait *À mort* aux membres des Cortes ; et les partisans de la Constitution qui ne connaissaient pas les intentions pacifiques de la France, luttèrent désespérément contre le peuple, et contre l'armée victorieuse.

Persuadé que la réussite de ses plans n'était plus nécessaire pour délivrer le roi, Augusto Leite ne lui fit pas absorber le liquide, il rendait grâce à la stupide fortune qui l'avait placé aux côtés de Fernando VII, au moment où celui-ci retrouvait sa liberté.

Un membre des Cortes qui haïssait le roi, et jugeait sa cause perdue, et que sa tête serait infailliblement tranchée juste après, résolut de commettre un de ces attentats sanguinaires qui sont dans le caractère du peuple espagnol dans les crises révolutionnaires, il résolut de commettre un régicide.

Il entra dans le cachot, armé d'un poignard. Il se dirigea tout droit vers la chambre du roi. Le premier qui s'interposa devant lui, ce fut le supposé officier français. Il recula devant deux pistolets ; cela ne dura qu'un instant. Faisant appel au courage du désespoir, il attaqua le roi timide, qui s'était réfugié derrière Augusto. L'athlète éprouvé de Casal de Pedro lui décocha un coup de pistolet dans la poitrine, mais ne put esquiver un coup de poignard au cœur. Ils luttèrent féroce ment quelques minutes avant de tomber tous les deux à terre.

Celui qui avait reçu une balle à la poitrine aurait pu être vivant aujourd'hui, s'il n'avait pas été arraché le lendemain à l'infirmerie militaire pour subir le supplice du garrot, ainsi que quelques-uns de ses semblables. Quant à Augusto Leite qui avait senti la pointe du poignard plus profondément enfoncée, il était enterré avec tous les honneurs pour avoir défendu, en perdant la sienne, la vie de son roi.

Ce que personne ne pouvait dire avec certitude, c'était la nationalité du courageux défenseur de Fernando VII. Les moines voulaient l'inscrire dans le catalogue des martyrs franciscains ; mais un Français de l'état major du duc d'Angoulême disait que cet homme avait vécu quelque

temps à Paris, où il se faisait appeler Don Afonso Vilhegas. Celui qui l'affirmait, avait des raisons plus que suffisantes de le savoir, puisque c'était le vicomte Bellarmin, qui avait vendu le passeport de moine à son ami pour mille livres.

Nous voilà donc débarrassés de ce personnage. Nous pouvons dire qu'il est mort comme il faut. J'espère que ce roman dont je suis l'auteur, suffise à rendre éternels des individus qui ont mérité de retenir la dévote attention de pieux lecteurs le jour des morts.

CHAPITRE XXIX

MARIA ELISA VIVAIT AVEC ROSA GUILHERMINA et sa fille dans la maison de Sério, l'unique propriété qu'elles avaient pu sauver de la faillite fatale du négociant français et de la saisie du juif. L'argent qui leur avait été envoyé de Paris, avait amélioré, dans leur détresse, la situation précaire de ces dames qui se voyaient dans la dure nécessité d'entrer dans un couvent, en tant que domestiques de religieuses.

Elles se demandèrent d'où pouvait venir cet argent, et bénirent Augusto Leite, qui semblait s'engager, après tant de sottises, dans le chemin de l'honneur. Elles gardèrent le secret, craignant que l'on poursuivît l'assassin de deux soldats à Casal de Pedro, et attendirent que le temps le réhabilitât et lui permît de rentrer au Portugal.

Un an se passa sans nouvelles d'Augusto. Elles décidèrent d'envoyer à Paris l'avoué qui avait parlé avec le généreux Espagnol. Il s'y rendit. Il alla voir à la même adresse, et apprit que cet homme avait quitté la France un an avant.

On lui dit qu'il y avait à Paris un général qui avait bien connu Don Afonso Vilhegas. L'avoué rencontra ce général qui était le vicomte de Bellarmin, dont il apprit que le prétendu Espagnol était mort à Cadix.

Cette nouvelle tua tous les espoirs de ces pauvres dames. Elles allaient retomber dans la pauvreté ! Elles pleurèrent beaucoup, comme il est naturel, et décidèrent d'exercer le modeste métier de servantes dans un couvent.

Mais, elles étaient encore belles. Le malheur, en les frappant, n'avait pas flétri l'éclat de leur beauté, et n'avait pas tout à fait refroidi leur cœur. Toutes les deux veuves, quoique pauvres, combien de prétendants brûleraient de les épouser, si elles se présentaient au monde avec leur sourire séduisant.

Rosa avait vu tous les jours, cinq mois de suite, à la même heure, un homme qui passait, les yeux fichés sur la fenêtre de sa chambre, où, à l'heure des saudades, sous une clarté crépusculaire, elle ne manquait pas de s'asseoir avec sa fille dans les bras.

L'un de ces soirs, elle avait vu cette personne s'arrêter, et lui adresser, de bas en haut, des mots qu'elle n'entendit pas, et ne voulut pas entendre. Elle s'était retirée pour raconter à son amie cette étrange aventure, et avait promis de ne jamais plus s'exposer à cette heure aux insolences du sieur Alvaro de Sousa, tel était le nom de ce gentilhomme amoureux.

Ce qui est sûr, c'est que le lendemain elle ne vint pas à sa fenêtre ; mais entre les rideaux mal fermés, elle eut la faiblesse de le guetter. Le gentilhomme, qui ne s'en était pas rendu compte, s'arrêta un moment, et elle dit à son amie qu'elle l'avait vu soupirer, Si c'est vrai, d'après moi, le sieur Alvaro de Sousa était poète. Les poètes exercent le monopole des soupirs, mais, ce qui est tout à leur honneur, ils n'en font pas monter les enchères, ils les bradent de telle sorte qu'il n'y a pas de consommatrice qui ait des raisons de se plaindre.

Et je crois sincèrement que si elle ne lui rendait aucun de ses soupirs, Rosa Guilhermina n'était pas navrée de la violence avec laquelle l'illustre représentant des Sousa lui expédiait ses souffles amoureux.

Vous me croirez si je vous dis que cet homme était bel homme. On me parle de lui aujourd'hui encore comme du joyau des beautés masculines de Porto. C'était une beauté, d'après ce que me disent les dames de cinquante ans. Il avait de l'esprit, une qualité qui l'exceptait de la règle générale qui réglait l'entendement opaque de ses nobles cousins. Il était le puîné ; mais riche, et généreux, et porté sur des plaisirs qui ne ruinaient point sa bourse ni sa santé. Ce n'était rien de moins qu'un homme parfait celui qui était tombé passionnément amoureux de l'inabordable veuve d'Augusto Leite.

Contrarié par l'apparente froideur de Rosa, Alvaro de Sousa se sentit vexé dans son amour-propre, et se sentit obligé d'afficher un noble mépris pour une telle femme, indigne d'avoir l'honneur de susciter son amour. Cette résolution fut prise à midi ; à quatre heures, l'orgueilleux jeune homme se peignait soigneusement les cheveux, pour ne pas être surpris, mal coiffé, au Sério.

Ce soir-là, il croisa Rosa Guilhermina qui se promenait dans l'allée de la Lapa avec son amie, et sa petite fille qui jouait avec son chien dans ses bras. Le petit chien, qui n'avait pas envie de jouer, mit sa queue entre ses

pattes, échappa à sa maîtresse et repartit chez lui. Ces dames l'appelaient *Joli* — c'était, à ce moment là, le nom à la mode pour tous les chiens ; mais le quadrupède rétif ne regardait pas en arrière.

Alvaro éperonna son cheval, lui coupa la route, descendit galamment de son cheval, attrapa la bête, qui se blottissait de peur, le prit dans ses bras, et le ramena à ces dames, qui accueillirent cette délicate attention en rougissant.

Vous avez dû remarquer, cher lecteur que ces dames ont perdu le style ancien. Elle ne parlent plus la langue guindée des romans, ne s'appliquent pas à figoler leurs idées en les enjolivant de ces ornements, et de ces galanteries que j'espère trouver chez la femme que Dieu me destine et qui fera de moi un mari respectable.

En d'autres temps, Alvaro de Sousa serait accueilli avec quatre métaphores, et se verrait dans l'obligation de déranger la mythologie pour leur répondre. Ce n'est plus le cas. L'âge, les souffrances, l'expérience, et la crainte de l'avenir avait ramené au ras de la langue humaine ces âmes perdues dans les merveilles de l'éther. Elles parlaient comme nous, ne se souciaient guère des livres, et se sentaient fort déchues du point de vue de l'esprit, et tombaient consciencieusement d'accord pour reconnaître qu'elles avaient été abruties par le malheur.

Rendez-vous compte par vous-mêmes :

— Nous vous remercions fort de votre délicate attention, dit Maria Elisa, en recevant le petit chien (Je ne sais pas vraiment si c'était une petite chienne) des mains d'Alvaro.

— Seul un être irrationnel, dit Alvaro, en mastiquant son trait d'esprit, cesserait d'obéir aux ordres de ses maîtresses. Je vous demande donc de ne le point punir... S'il pouvait comprendre, le remords d'avoir été désobéissant constituerait une punition assez sévère.

— Nous sommes forts sensibles à vos compliments, fit Maria Elisa, tandis que Rosa faisait mine d'être distraite, en secouant la terre de la jupe de l'enfant.

— Ce n'est pas un compliment, Mesdames. Ce que je dis c'est le moins qu'on puisse dire, et j'espère que vous croyez que je suis incapable de dire tout ce que je ressens. Ma présence semble déranger cette dame.

— Non, Monsieur, dit Rosa. Votre présence ne me dérange pas... Je secouais juste la poussière des vêtements de ma fille...

— Qui est belle comme sa mère... Quel âge a-t-elle ?

— Presque cinq ans.

— Cette enfant fait preuve à un âge aussi tendre d'une admirable présence d'esprit !... Approchez, ma petite... Comment vous appelez-vous ?

— Assucena, dit l'enfant.

— Quel joli nom !... Une rose ne pouvait donner qu'une fleur de lys¹... Êtes-vous mon amie ?

— Oui.

— Vraiment ? J'ai déjà une personne qui veut bien être mon amie !... Je suis plus heureux que je ne le pensais... Vous voulez venir chez moi ?

— Oui.

— Eh bien je vais vous envoyer chercher un jour. Ma mère aime beaucoup les enfants... Me permettez-vous, Madame, qu'elle vienne ?

— Il ne manquerait plus que non ! C'est un grand honneur...

— Dans ce cas, demain, si vous me le permettez...

— Quand cela vous conviendra.

Voilà de quelle façon commença cette cour. Le lendemain, Alvaro de Sousa vint en voiture chercher la petite, il monta au salon, comme il était naturel, et ne vit pas Rosa qui s'était enfermée dans sa chambre, baignée de larmes. Il voulut savoir ce qui pouvait lui faire autant de peine, et Maria Elisa dit que son amie venait d'apprendre qu'elle était veuve.

— Je la croyais veuve depuis longtemps, fit Alvaro.

— Elle ne l'était pas... Il convenait que cette fausse rumeur courût...

L'aristocrate laissa entendre qu'il connaissait la raison de cette rumeur, et se retira sans Assucena qui ne pouvait, le temps du deuil, s'éloigner de sa mère. L'après-midi, Alvaro vint faire à Dona Rosa une visite de condoléances, et offrir ses services.

Il revint le lendemain après-midi, et y passa la nuit.

Les jours suivants, il avait ses entrées. Le forgeron qui habitait en face, dit à son voisin cordonnier que ce noble-là ne se contentait pas de recueillir deux poulettes perdues du troupeau. Ce forgeron avait de l'esprit, s'il vivait de nos jours, il ne serait sûrement pas forgeron ; il écrirait des feuilletons, tandis que son voisin, un lecteur de *Bandarra* et *Charlemagne*, figolerait de substantiels articles de fond. L'aristocrate, lui, s'il vivait de nos jours, ferait ce qu'il a fait alors, et ce qu'il fera au vingtième siècle. Moi, si j'étais un contemporain de ce maître forgeron, je n'écrirais pas de romans. À cette heure (il est sept heures et demie de l'après-midi) je prierais aux vêpres dans un chœur de frères carmélites, parce que j'ai une impérieuse vocation.

¹ Galanterie intraduisible : la *assucena* est la fleur du lys (NdT)

Maintenant, chers lecteurs, mon travail se termine ici. Les lettres que vous allez lire m'ont été confiées par la personne qui m'a raconté cette histoire. Elles sont textuelles. On peut les voir chez moi de midi à quatre heures de l'après-midi. Celui qui les écrit est un peintre qui s'est fait un nom à Porto, et a dérobé peu de temps au malheur pour s'adonner à cet art. Celle qui les reçoit est une dame qui vit encore.

PREMIÈRE LETTRE

22 septembre 1824,

Mon estimable amie,

Je ne puis rester indifférent à l'intérêt que vous manifestez pour mon bonheur. Dans la société où je me vois, vos lettres sont le seul dédommagement qui me soit donné aux longues heures d'une vie solitaire, obscure, et privée de toutes les beautés, s'il en est que l'existence puisse me procurer.

Je me suis voué à l'amour de l'art, parce que j'ai besoin de vivre pour quelque chose ; mais l'art ne me récompense pas de mon dévouement. Du centre de la toile j'ai arraché des images, qui représentent une réminiscence de cette femme qui a fui mes bras pour ceux du monde.

Voici, chère amie, comment l'art récompense mes veilles ! Il me demande des larmes, et ne me les paie pas avec l'espoir de me faire un nom grâce à lui, comme bien des malheureux qui se sont immortalisés dans les tableaux où ils en ont représenté un grand nombre.

Je ne couve pas égoïstement mes souffrances. J'ai voulu trouver le bonheur que vous me prédisez, ma tendre amie. J'ai cherché cette seconde femme qui dégagerait les reflets lumineux de la première, qui m'a laissé au milieu des ténèbres et des regrets. Parfois, je quitte ma chambre, et je cours, à perdre haleine, après je ne sais quel espoir enivrant, après cette vision impossible. Savez-vous sur quoi je tombe toujours ? Sur la façade du temple de Saint François. Notre amie dort à l'intérieur de son sommeil éternel, je la pleure toujours ! Quand je peux entrer, je m'agenouille, je l'invite à témoigner de mes angoisses, puis je m'en vais, glacé par le doute, glacé comme la pierre qui la sépare des vivants, glacé comme un cadavre qui bouge poussé par je ne sais quelle main fatale qui ne me laisse pas glisser dans mon abîme.

Je suis bien malheureux, n'est-ce pas ? Vraiment ! Cette existence que je mène est plus dilacérante que la douleur. Je n'ai pas cet espoir consolateur que la Providence fait s'asseoir sur le seuil de tous les malheureux. Je vois d'ici tous les endroits par où je dois passer dans mon long voyage vers le néant. Le présent me raconte mon avenir. Ce qui va survenir, je ne le crains pas plus que ce qui est.. Il y a une cruelle monotonie dans cette angoisse de toutes les heures.

Me comprenez-vous ? Je crois que oui ! L'infortune éclaire l'entendement. Pour qui a souffert, il n'y a pas de mystère dans la douleur que ressent le cœur d'un étranger. Vous avez beaucoup souffert. Vous avez perdu, il y a peu, un époux chéri. Tout de suite après, vous avez baisé les lèvres froides de l'unique fille qui vous était restée, et qui parlait avec l'innocence de la saudade, le langage affectueux et simple de son père. Je vous envie toutefois le pouvoir que vous avez de proposer des consolations aux chagrins des autres. Moi, aujourd'hui, je ne saurais consoler personne.

Donnez-moi, chère amie, votre estime, je n'ai plus rien. Je vous le rends en vous offrant la vérité de mon âme, qui est un trésor que l'on concède rarement.

Votre véritable ami,
Paulo.

LETTRE II

Le 30 septembre

Mon cœur bat la chamade. J'ai besoin de vous écrire tant que dure cette fièvre, qu'est mon bonheur ! Mon *bonheur* ! Avec quelle puérile audace j'écris un tel mot ! C'est déjà beaucoup demander que de vouloir en jouir ! L'on voit bien que je suis un homme qui ne pressent rien de joyeux, qui n'a aucun droit au bonheur. Un court moment de ma vie modifie mon esprit, et je crois cependant que de tels moments sont fréquents, et que l'on ne s'en rend pas compte, dans la vie de n'importe qui d'autre, qui jouit d'un médiocre bonheur.

J'ai reçu hier la visite d'Alvaro de Sousa, que j'ai rencontré un jour chez vous. J'ai été impressionné par un être étrange dans ma chambre, fermée pour tout le monde. Il m'a appelé « son ami » et ce mot banal m'a fait

sourire, il était prononcé par un homme que je connaissais à peine, et qui se trouve à une telle distance de mon rang obscur !...

Il m'a dit qu'il possédait un de mes tableaux, qui représentait une vierge, plus belle que celles de Raphaël, elle était peinte en extase, elle répondait à sa mère qui l'appelait du ciel. Je sais déjà que vous lui aviez donné ce tableau. J'ai compris, quand je l'ai su, que je ne devais pas en être froissé ; mais j'aurais préféré que les profanes dans la religion du martyre ignorassent l'auteur de cette peinture. Ne prenez pas cela pour un reproche. C'est l'innocente sensibilité d'un être, qui après bien des souffrances, en est peut-être arrivé à concevoir d'injustes scrupules...

Il m'a demandé si je continuais à peindre. Je lui ai répondu la vérité, qui n'est jamais sortie défigurée de mon cœur. Je lui ai dit que oui. Il m'a demandé, comme une faveur spéciale, de faire le portrait d'une femme. J'ai hésité un moment ; mais j'ai eu honte de m'y refuser. J'y ai consenti, et hier après-midi, je l'ai accompagné au Sério, chez la veuve d'un négociant qui, je pense, s'appelait Antonio José da Silva, et je crois même que vous m'avez parlé, il y a quelque temps, de cet homme, en me racontant les aventures d'une certaine Anna do Carmo, mariée à son cousin de derrière la cathédrale.

Chez cette veuve, vit une autre dame, elle aussi veuve. Je l'ai vu mariée, il y a trois ans, avec un certain Augusto Leite, qui a laissé un triste souvenir. L'amie que nous avons pleurée avait été l'une de ses compagnes chez les orphelines de São-Lazaro, et elle m'a raconté des choses qui n'étaient pas bien favorables à son tempérament de jeune fille.

Quand je l'ai vue mariée à un homme perdu, je me suis imaginé que la ressemblance de deux génies avait rapproché deux êtres qui devaient se rencontrer. La petite Rosa, comme l'appelait Helena, m'a cependant paru triste. J'ai su plus tard qu'elle était réellement malheureuse, et je ne suis plus jamais retourné la voir.

Je l'ai vue hier, elle avait l'aspect serein du plaisir sur le visage, un peu macéré, mais encore rayonnant de l'éclat de certaines beautés qui ne s'efface jamais. J'ai voulu deviner son cœur dans ses yeux, et ces yeux, que la tristesse rendait langoureux, j'ai vu qu'ils se fermaient dans un spasme délicieux chaque fois qu'Alvaro de Sousa la regardait. Cela m'a fait de la peine, parce qu'ils m'ont rappelé les femmes du grand monde, les exemples de majestueuse immoralité, qui ont du mal à s'acclimater au Portugal, où ne sont pas encore arrivées la culture et l'effronterie de la France.

Je lui ai dit que je ne pouvais me passer de ses yeux pour quelques heures. Je me sentais d'humeur à railler la beauté qui avait la vanité de se reproduire pour trouver, dix ans après, à la place des roses, les rides de la vieillesse, dans le scintillement vif des yeux, la fatigue qui l'amortit.

J'ai commencé le portrait. Alvaro da Sousa s'amusait avec une enfant du nom d'Assucena, qu'il tenait dans ses bras. C'est la fille de Rosa. Je l'ai reconnue à cause de sa ressemblance avec sa mère ; mais je ne sais ce qu'il y a dans la physionomie de cette petite, qui annonce des malheurs ! Serais-je superstitieux ?

En ébauchant ses contours, je lui ai demandé si elle avait connu Helena Christina, chez les orphelines. Elle m'a dit que oui, et qu'elle avait pleuré, quand elle avait appris sa mort, à la suite de l'amour passionnel qu'elle avait aveuglement voué à un homme qui n'était pas de sa condition.

— Qui était cet homme ? Lui ai-je demandé

— C'était le fils d'un avocat.

— Je pensais que la situation d'un avocat était noble, ai-je répondu.

— Elle l'est ; mais celle d'un général est bien plus noble, et Helena était la fille d'un général.

Je n'ai pu continuer le portrait. La palette tremblait à mon bras, et mon pinceau traçait des lignes confuses. J'ai demandé la permission de me retirer, et j'ai laissé Alvaro stupéfait de mon départ inopiné.

J'ai passé une nuit affreuse. Je me suis levé pour vous écrire. J'ai cru que cette lettre m'apporterait quelque soulagement ; mais la suffocation se fait encore plus sentir. Pourquoi cette femme m'a-t-elle dit que j'ai été la cause de la mort d'Helena ? Je pense que je l'ai été. Je m'accuse de ce crime, parce que je ne puis accuser mon père, qui aurait dû être général, et pas avocat.

Quelle est notre société, Madame ! Il est impossible que la Providence n'ait pas abandonné l'homme après l'avoir créé ! Si l'esprit de Dieu présidait à l'organisation du genre humain, personne ne me viendrait dire : « Ta condition sociale a mis un tombeau entre toi et la fille d'un général. »

Et c'est cela que j'ai appelé *mon bonheur* ! C'est un nouveau crime ! Cette femme m'a conforté dans la certitude d'avoir mérité l'amour d'Helena jusqu'à mériter qu'elle sacrifiât sa vie. Serait-ce là un barbare égoïsme ?

Adieu, ma bonne amie.

Votre ami, de tout son cœur,

Paulo.

LETTRE III

Le 12 octobre.

J'ai été contrarié hier de ne pas vous trouver chez vous. Je suis allé vous voir parce que j'avais bien des idées à vous révéler, mais dans un tel désordre, que j'ai eu peur de ne pouvoir les écrire. La bonté dont vous faites preuve habituellement, en accordant toute votre attention aux délires de ce cœur énergique et de cette tête fragile, serait encore une fois tolérante envers moi.

Ne vous ayant pas rencontré, je me décide à vous écrire, et vous verrez dans cette lettre le tumulte des sensations qui, depuis dix jours, se bousculent dans mon âme.

Pressé par Alvaro de Sousa, je suis allé reprendre le portrait de la veuve. Il me fallait, pour ne pas passer pour fou, rattraper n'importe comment la précipitation avec laquelle j'avais quitté cette maison. Je n'ai trouvé aucun prétexte. Je m'en suis tenu au silence en guise d'explication, et je n'ai pas lâché un mot qui éveillât des souvenirs de la veille.

J'ai considéré froidement le visage de Rosa. Elle est de ces femmes que le monde qualifie de belles, et je crois qu'elles le sont. S'il n'y avait des traces de souffrance qui lui assombrissent les yeux, elle ne serait pas si belle. Elle a un regard humble, comme quelqu'un qui demanderait de la compassion. Je ne sais quelle transparente lumière de larmes lui ternit les yeux. Les paupières, comme lasses de s'ouvrir devant l'infortune, pendent, amorties. S'il n'y a pas d'étude dans cette attitude caractéristique, le regard de Rosa peut exprimer beaucoup d'amour, ou beaucoup d'ennui.

Beaucoup d'amour, peut-être... Constamment absorbé dans la contemplation de cette femme, Alvaro de Sousa ne la laisse pas un instant seule. La veuve du négociant vient souvent échanger quelques mots avec Alvaro, et n'arrive pas à lui faire quitter son amie des yeux. Je n'ai pu les comprendre. J'ai trouvé excessive les précautions de l'amant, et de la froideur, si ce n'était de la pudeur, chez Rosa. Les questions pleines d'affection qu'il lui pose, elle y répond avec de la douceur sur les lèvres, mais la phrase vient, sèche, du cœur. Je l'ai remarqué, et il semble que mon pinceau, qui dessinait les traits de Rosa, reproduisaient aussi leur physionomie morale à tous les deux.

À la première séance apparurent sur la toile les beaux traits de la veuve. Alvaro m'embrassa frénétiquement ; il me semble qu'elle a tristement considéré cette allégresse, qui m'a paru puérile. C'est que c'est ainsi qu'on aime à vingt ans. Le bonheur enivre ceux qui ne sentent pas le fiel des premières libations de l'enfance.

Je suis allé le lendemain continuer le portrait.

Alvaro da Sousa n'était pas encore arrivé. Rosa m'a paru plus gaie, elle m'a reçu avec un sourire amène et confiant. Avant de s'asseoir, elle m'a demandé pour quelle raison je m'étais retiré la première fois que je m'étais rendu chez elle, d'une façon qui l'avait intriguée. Je lui ai demandé de ne pas me poser de questions. Rosa, sans être froissée de ma demande, m'a parlé d'Helena, en rappelant les propos qui avaient précédé mon départ. C'était une façon délicate de m'interroger. Je crois que j'ai changé de visage. Elle a remarqué que j'étais pâle et tremblant. Prise d'un caprice enfantin, Assucena était montée sur mes genoux. Elle a dit que j'avais une larme à mes yeux. Rosa s'approcha, et, en me serrant la main, avec un air de bonté, et une assurance dont je ne serais pas capable, elle a dit qu'elle me connaissait, et m'a demandé pardon d'avoir blessé le fils de l'avocat, qui avait adoré la fille du général.

Je n'ai pas répondu à cette marque d'affection. Je lui ai demandé de s'asseoir pour continuer mon portrait. Rosa semblait plus émue que moi. Elle s'assit. C'est à ce moment-là qu'Alvaro entra. Ils échangèrent courtoisement des questions et des réponses triviales, et moi, les yeux de mon cœur fixés sur le tombeau d'Helena, et ceux du visage sur la figure de sa compagne de l'orphelinat, j'ai continué, sans en avoir envie, et sans attention, le portrait.

Le lendemain, je suis allé terminer mon œuvre. Rosa m'a reçu avec une étrange affabilité. Elle m'a demandé combien il restait de séances. J'ai répondu que celle-là serait la dernière.

— Et après, poursuivit-elle, en hésitant, vous ne reviendrez plus dans cette maison ?

— J'y retournerai autant de fois que vous daignerez me prendre à votre service.

— Je souhaitais avoir un portrait de ma fille.

— Je vous enverrai un peintre habile.

— Vous ne voulez donc pas vous charger de ce travail ? J'avais tellement envie qu'il fût de votre main.

— Je vous remercie pour ce compliment qui me flatte... Si j'avais un amour artistique, je n'aurais pas d'autre encens à désirer pour votre

culte ; mais je ne puis, sans grand sacrifice, faire des portraits. J'ai été surpris quand j'ai consenti à vous rendre ce service ; si vous me concédez, Madame, le droit de refuser un sacrifice qui n'est pas nécessaire à votre bonheur, je refuse de travail, et, je le répète, je vous enverrai un portraitiste que je ne peux vraiment pas remplacer.

— Dans ce cas, je vous dispense de cette faveur... en vous remerciant beaucoup... Ma fille n'aura pas son portrait.

— Je crains d'avoir été grossier, Madame... Si vous décidez que c'est moi qui dois faire le portrait de cette jolie petite fille, je tiens votre volonté pour un ordre...

— Dieu m'épargne d'avoir à vous sacrifier... J'ai pensé que ce ne vous serait pas pénible de parler avec une compagne d'Helena, quelques instants par jour.

— Cela m'est vraiment pénible...

— À ce point ?... C'est étonnant !... Et pourquoi ?... Est-ce que je mérite de vous inspirer assez de confiance pour me dire les raisons que je vous donne pour ne pas être un digne témoin de vos larmes ?

— Il n'y en a aucune, Dona Rosa... C'est que je n'ai pas la tranquillité d'esprit qu'il me faudrait pour éprouver le moindre plaisir à voir évoquer des souvenirs de cette femme que j'ai aimée comme je ne puis recommencer à aimer... Vous voyez comme cela doit m'être suffisamment pénible de fréquenter une personne, qui ne manquera pas de me parler d'Helena...

— Je ne vous parlerai pas d'elle...

— C'est alors moi qui vous parlerais d'elle, Dona Rosa... Je l'ai toujours devant les yeux... Je ne puis lui demander de s'éloigner de mon âme, pour échanger des propos futiles...

— Tout n'est pas futile, Monsieur Paulo...

— Pour moi... Si. Je n'ai pas de vie qui ne soit une insupportable saudade, mais je trouve cette douleur plus noble que tout ce qui m'entoure... Je renonce bonnement pour elle à tous les bonheurs que le monde peut m'offrir en me prenant en traître...

— En traître...

— Oui...

— Oui... Je crois que le monde ne peut les offrir autrement... Comme j'aimerais être oublié de tous, comme vous avez oublié mon nom... J'ai besoin qu'on me laisse, parce que je ne recherche la compagnie de personne. Cela serait me contraindre à endurer des souffrances que je ne pourrais supporter, et contre lesquelles j'emploierai tout mon courage,

m'inviter à fréquenter un monde où je serai comme un homme sans patrie, sans affections, sans amis.

— Vous ne croyez pas à l'amitié ?

— Non, Madame... J'avais une grande âme, pleine de tous les bons sentiments ; cette âme a été comme un rayon de lumière qui a été amortie dans le convoi funèbre de la fille du général... Elle s'est éteinte au pied de la sépulture... Je n'avais que cette âme.

— Vous n'espérez même pas ressusciter de cette léthargie. ?

— Jamais plus.

— Et vous ne faites rien pour y parvenir ?

— Rien. Je sais que le monde n'a rien à m'offrir.

— Et vous n'avez rien, Monsieur Paulo, à donner au monde ?

— De la compassion pour les malheureux comme moi, un sourire moqueur pour les bonheurs qui ne durent qu'un jour, et un adieu plein d'envie à ceux qui meurent... Vous voyez bien que je ressens encore de nobles élans dans mon cœur...

— Vous désirez la mort ?...

— Je la recherche ; mais je comprends qu'il est faible, le pouvoir des passions sur les organisations fortes... Je lutte, depuis deux ans, face à face, avec une douleur qui ne me laisse pas cinq minutes de repos, et je vis... je vis ainsi en affichant la sérénité et peut-être le teint rose et juvénile d'une parfaite santé... l'on ne meurt pas de chagrin...

— Et que vous importe de mourir ?

— Il m'importe de ne rien sentir.

— Vous ne croyez donc pas, Monsieur en une autre vie ?

— Non. J'ai cherché à y croire. J'ai tout lu, tout étudié, parce que l'on m'a dit que l'incrédulité était une stupidité. Face à chaque oracle de l'immortalité que je consultais, mon âme ne se contentait pas d'être incrédule, elle sentait le besoin cruel de railler la foi de ceux qui nous ont demandé de croire. L'on m'a dit que je ne croyais pas, parce que la foi est une grâce spéciale de notre Seigneur. Cela m'a fait rire amèrement ; mais, comme le malheur m'avait rendu superstitieux, j'ai demandé, en invoquant le créateur, je l'ai supplié, avec ferveur, de me donner la foi. Je l'ai attendue. Laissez-moi rire, Madame, ce rire est une insulte on ne peut plus méritée à mes croyances... L'homme est un vermisseau. Dieu n'a rien à voir avec ce grain de sable qu'il a lancé dans l'océan tourbillonnant, de la pointe d'un de ses pieds...

— Vous devez être très malheureux...

— Je ne le suis pas plus que je pourrais l'être ; je crois, qu'au contraire, je le suis moins. L'immortalité, à quoi me servirait-elle ?

— À rencontrer cette femme que vous avez tant aimée en ce monde...

— C'est faux... Avant d'entrer dans son cercueil, cette femme que j'ai vraiment aimée en ce monde, a commencé à se décomposer. Les personnes qui se trouvaient autour disaient que l'odeur du cadavre était insupportable... Le putréfaction, à cette heure, doit l'avoir consumée... À quoi me servirait, à moi, l'immortalité, si les vers ne me rendent pas la femme qui a eu droit au glas, à une prière mercenaire, à une larme convenue, et à l'éternité du *rien*, qu'est-ce que la véritable éternité ?...

— Avec un esprit aussi solide, il est impossible que vous ne puissiez surmonter vos souffrances.

— Vous appelez cela un esprit solide ? C'est de la faiblesse, Madame... Un esprit solide, c'est celui de l'homme qui s'abandonne volontairement à des espérances chimériques, et à de croyances sans les critiquer... L'homme fort, c'est celui qui surmonte sa propre raison... Je suis faible, je ne puis subjuguier mon esprit...

— Même avec les consolations d'une véritable amie ?

— Qu'est-ce qu'une véritable amie ?

Nous avons été surpris par Alvaro da Sousa. Il a remarqué l'embarras de Rosa, et pris un air méfiant. J'ai reçu ses compliments avec la froideur point calculée qui m'était habituelle. J'ai continué le portrait, avec je ne sais quelle incompréhensible tranquillité ! J'ai senti une amélioration dans mon cœur...

Je me sens à présent incapable de continuer cette longue lettre... Je crois qu'elle est longue et fastidieuse... Souffrez et supportez qu'elle le soit, ma chère Madame.

À demain.

De votre ami dévoué,
Paulo.

LETTRE IV

14 octobre

Le portrait de Rosa était terminé. L'après-midi de ce jour-là, Alvaro de Sousa est venu me trouver, il m'a remercié de l'emploi que j'avais fait de toutes les ressources de mon art divin, et a laissé délicatement sur ma

table un étui plein d'argent. Je ne sais ce qu'il contenait ; parce que, dès que je l'ai trouvé, après le départ d'Alvaro, je l'ai fait remettre chez lui.

Alvaro est revenu le lendemain, il a insisté pour savoir la raison de ce comportement. Je lui ai répondu — il m'agaçait — de me dispenser de donner une explication catégorique de mes actes. Je l'ai vu sourire en exprimant une certaine défiance qui m'a inspiré de la pitié. J'étais à deux doigts de lui demander la signification de ce sourire ; mais je n'ai pas voulu risquer de commettre une erreur, qui pouvait être prise pour un reproche à son encontre. Tout homme peut pleurer ou rire quand il veut.

Trois jours se sont écoulés sans le moindre incident à propos du portrait de la veuve. Mais j'ai reçu hier une lettre que je vous remets, puisque vous m'avez imposé l'obligation de ne pas vous cacher les plus secrets incidents de mon affligeante existence que vous suivez depuis son berceau, à chaque minute. J'entends que je ne me déshonore pas en vous communiquant cette lettre. La femme qui l'a écrite, si elle n'est pas trop déshonorée pour que sa réputation ne souffre pas d'une telle révélation, est assez pure pour ne pas souffrir dans sa pudeur, en se fiant à ma discrétion, et à la vôtre.

« Je ne suis pas en possession de moi-même quand je me laisse aller à l'étrange témérité de vous écrire. Je m'écarte des lois de mon sexe, et je me déclare très forte dans ma faiblesse pour m'abandonner follement à la volonté capricieuse d'un sentiment, qui peut me déshonorer, mais qui m'absout dans ma conscience.

« Je vous écris, Paulo, parce que je ne nourris aucun espoir de vous rencontrer dans cette maison. Je veux laisser tomber ce voile, avec lequel vous m'avez vu, parce que j'ai honte de vous paraître ce que me raison me dit que je ne suis pas.

« Quelle opinion vous faites-vous de moi ? Qu'avez-vous pensé de mon comportement ? Vous présumez que je suis la maîtresse d'Alvaro da Sousa ? Je ne veux pas de cette marque d'estime, je renonce à une telle gloire, parce que je ne suis pas la maîtresse d'Alvaro da Sousa. Cet homme entre chez-moi, et m'appelle cousine. Il me donne le titre de cousine, parce que l'on dit que ma mère est mariée avec je ne sais qui, qui fait partie de la haute noblesse. J'ai vu cette femme, je n'ai pu l'aimer ; je n'ai pu la reconnaître ; et j'ai été sèche avec elle comme je le serais avec une étrangère.

« J'ai su que la fortune de mon père lui avait permis de s'élever au point de s'anoblir. Ce changement ne m'a guère impressionnée. Je n'ai jamais

cherché à la voir, et mourrais dans l'indigence avant de lui demander un pli de ses vieux tapis pour protéger ma fille du froid.

« Alvaro de Sousa m'a offert ses services pour établir entre moi et Dona Anna do Carmo des relations filiales. Il manifeste un intérêt extraordinaire pour mon avenir. Il me prodigue les attentions d'un frère, et couvre avec une fort délicate finesse ses intentions si elles ne sont pas mauvaises.

« Peu m'importe de les connaître. Il n'y a rien de commun entre moi et ce monsieur, sinon une amitié sans conséquence, de mutuelles bagatelles, comme cet échange de portraits auquel je n'accorde aucune importance.

« Voilà ce que je suis pour cet homme. Il me fallait vous ouvrir ainsi mon âme, Paulo. Le reste du monde, je le laisse juger comme il l'entend ; je ne prends même pas la peine de sonder l'opinion, qui me laisse indifférente, de la société, sur moi.

« La vôtre, j'en ai besoin ; parce que j'ai besoin de votre estime, comme d'un appui qui me donne la force d'attendre sur terre le bonheur que j'ai vu, en quelques jours, se dérober à mes yeux, comme un beau rêve.

« La sympathie entre deux malheureux doit être bénie de Dieu. Ne fuyez pas une femme qui, si elle ne peut vous proposer de consolations, peut au moins en recevoir. Soyez mon ami, non pas comme vous avez été celui d'Helena, mais comme vous pouvez l'être d'une personne, qui, à ce moment-là, aurait souhaité avoir une sépulture à ses côtés.

« Je n'ose rien vous demander, je n'ai même pas le courage d'implorer deux lignes de votre part pour répondre à cette lettre, qui m'est venue du cœur d'une façon si ingénue que je ne veux plus la voir, pour que l'artifice d'une tête froide ne vienne pas souiller la pureté naturelle que j'ai manifestée en l'écrivant.

« Adieu, Paulo. Ne dédaignez pas l'inutile estime que vous offre

Rosa Guilhermina. »

Cette lettre ne m'a pas impressionné. Je n'y ai presque pas fait attention, mis à part le style dans lequel elle était écrite ! Elle m'est arrivée dans un moment de glaciale atonie. Il s'en produit de tels en moi, et mon âme alors est dure, mon cœur se paralyse, mes lèvres sourient machinalement, et je cache mon visage dans mes mains pour contempler ce mystérieux mélange de sensibilité et de cynisme qui caractérise les traits de mon caractère.

Le porteur de cette lettre attendait une réponse, deux heures après. Je n'ai pas pensé que je devais répondre ; c'est pourquoi je ne me suis pas

inquiétude de savoir si quelqu'un attendait une réponse. Quand on m'a annoncé le porteur, je l'ai fait monter. Je lui ai demandé s'il était indispensable de répondre ; il m'a dit qu'on lui avait donné l'ordre d'attendre jusqu'à ce que je lui donne une réponse, ou dise qu'il n'y en avait pas.

J'ai écrit...

Je ne me rappelle plus bien quoi. Je pense que j'ai exprimé ces idées :

Je n'avais pas montré le moindre intérêt pour connaître, indiscretement, la nature des relations qui attachaient Dona Rosa Guilhermina à Alvaro de Sousa ;

Qu'ils m'étaient aussi indifférents après qu'avant, mais que j'estimais fort ingénument qu'elles devaient être d'une telle nature que jamais cette excellente dame n'aurait à en souffrir ;

Que j'acceptais l'offre de son estime, parce que je ne pouvais aspirer à d'autres triomphes sur le cœur des femmes, qui savaient faire la différence entre l'amitié et un autre sentiment que l'hypocrisie a revêtu d'hermines empruntées à une noble affection ;

Que, dans ma position, je ne pouvais lui prodiguer plus de consolations que les fort rares que n'importe quel homme peut offrir en se mettant au service de n'importe quelle femme qui a besoin d'un domestique.

Je pense que c'est, plus ou moins, ce que je lui ai écrit. Il s'est passé vingt-quatre heures. Je n'ai rien à ajouter à cet épisode, et je crois qu'il va se terminer ici.

Je ne conçois pas vraiment ce que cette dame veut de moi ! Je ne crois pas à ces fascinations momentanées ; parce que je ne les entends pas, ou que mon cœur se trouve bien au-dessous de ces vols.

Ce que je vous dis en vérité, ma bonne amie, c'est que je n'ai pas besoin de me rappeler les serments que j'ai faits à Helena, deux jours avant sa mort, pour effacer l'impression que Rosa Guilhermina pourra m'avoir faite. Elle ne m'en a fait aucune. Je peux attendre fermement, avec sang-froid des avances répétées. Je ne m'en plains même pas, parce que la fièvre de l'imagination va se calmer, et, d'ici quinze jours, cette femme éprouvera pour moi un orgueilleux ressentiment qui va la sauver. Partagez-vous mon avis ?

Votre reconnaissant ami,

Paulo.

LETTRE V

Le 19 octobre

M. Alvaro de Sousa vient de quitter mon humble demeure.

Ce garçon est bien à plaindre ! En tant que votre cousin, ma bonne amie, je regrette qu'il soit le dérisoire inspirateur de cette lettre.

Il est entré dans mon atelier, avec son chapeau sur la tête. Je vais essayer de me rappeler les mots que nous avons échangés.

« Je viens exiger de votre part une réponse prompte, a-t-il dit, en serrant la poignée d'une petite canne ferrée.

« – Ayez la bonté de me poser votre question, lui ai-je répondu, en l'invitant à s'asseoir sur mon canapé, en vain.

« – Entretieniez-vous des relations avec Dona Rosa Guilhermina ?

« – Je ne réponde pas.

« – Voulez-vous dire que c'est le cas ?

« – Je ne veux rien dire. Je dis que je ne réponds pas .

« – Mais j'ai besoin que vous répondiez oui ou non.

« – Eh bien, pour satisfaire à vos impérieuses exigences, Monsieur Alvaro de Sousa, je réponde en prononçant ces deux mots : *oui* et *non*.

« – Je ne comprends pas...

« – Tant pis pour vous : vous ne pouvez attendre de moi d'autres explications.

« – Vous avez l'air d'ignorer la situation de la personne à qui vous parlez...

« – Je puis m'être trompé, mais je crois que je parle à l'une des personnalités les plus distinguées de Porto... Vous êtes, Monsieur Alvaro de Sousa, bien connu, bien trop pour que j'ignore votre rang, ne serait-ce que par la livrée de vos laquais.

« – Il faut que nous nous entendions.

« – Je le souhaite de tout mon cœur...

« – Entretieniez-vous quelque relation avec Dona Rosa ?

« – Nous en sommes à même point; Monsieur Alvaro... Cette question a déjà reçu sa réponse.

« – Cette réponse ne me satisfait pas.

« – Je n'en ai pas d'autre, et je ne me sens pas disposé à vous proposer encore une fois celle que vous n'acceptez pas.

« – Je regrette que vous ne soyez pas une personne de mon rang pour me répondre avec la pointe de votre épée.

« – Je rends donc grâce à la Providence pour m’avoir fait d’une classe qui n’est pas celle des héros qui ont la pointe d’une épée quand ils n’en ont aucune au bout de leur langue...

« – Vous payez-vous ma tête ?!

« – Oui.

« – Et vous ne craignez pas les conséquences de cette atteinte à mon honneur ?

« – Non, Monsieur.

« – Je suis chez vous...

« – Qu’entendez-vous par là ?

« – Rien du tout... Nous nous rencontrerons...

« – Monsieur Alvaro de Sousa, il y a des moments où l’on a du mal à me trouver, je vais partir aujourd’hui. »

Il ne m’a pas répondu, il est parti.

Il est trois heures de l’après-midi. Je vais me promener.

Vous me permettez, en invoquant le témoignage sacré de notre amitié, de vous imposer l’obligation de ne laisser transpirer un seul mot de cette lettre de ma main, si vous ne désirez pas un rupture définitive de nos relations.

Votre humble serviteur,

Paulo.

LETTRE VI

Le 20 octobre,

Votre lettre, pleine de généreux conseils et de prudentes réflexions sur mon différend avec M. Alvaro de Sousa, constitue une nouvelle force que vous voulez donner à mes convictions sur votre amitié.

Heureusement que votre cousin sentant, une chance, qu’il ne pourrait s’enorgueillir de tirer sa raison d’un peintre, a fait preuve de la plus grande discrétion et d’une extrême bonté en me croisant trois fois, et en me laissant pacifiquement poursuivre mon chemin.

Je vous le dis sincèrement, ma noble amie, le moins intéressé dans ce combat ridicule avec un jeune homme digne d’un autre rival, c’était moi.

Mon cœur ne m’entraînait pas vers cet acte de suprême vanité. Mon côté chevaleresque mal réfléchi ne venait que de ma tête, que j’ai pleine de folies, et réfractaire à tout ce qui relève d’une soumission à des classes dont je ne reconnais pas, excusez-moi, la supériorité sous le ciel.

Cet orgueil dont je suppose qu'il n'existera pas dans cent ans, parce qu'alors les hommes seront tous égaux devant la loi et frères devant Dieu, cet orgueil explique que j'aie si facilement décidé d'aller trouver Rosa, qui me demandait anxieusement de m'entretenir avec elle.

Je l'ai trouvée effrayée, elle accordait une importance excessive à la supériorité d'Alvaro, et sousestimait mon sang-froid pour affronter les fureurs de son noble amant.

Ces craintes au demeurant naturelles dans le cœur d'une femme m'ont fait sourire de pitié.

J'ai calmé autant que j'ai pu ses alarmes, et fini par lui demander de se montrer reconnaissante devant les attentions de ce gentil garçon qui se risquait pour elle à une rencontre dont les conséquences étaient imprévisibles pour nous deux. Je lui ai donné, dans ce sens, des conseils d'une générosité digne d'autres temps. J'ai souligné le mérite du sieur Alvaro, j'ai plaidé sa cause avec la ferveur d'un ami, fait des comparaisons entre nous qui tournaient vraiment à son avantage, et achevé de jouer ce rôle compliqué, préservant ma fausse position, en lui offrant la sincère estime d'un frère.

Rosa Guilhermina ne me veut pas pour frère. Je l'ai trouvée de marbre face à ce sentiment qui serait chez moi le plus vital de tous, celui dont je lui serais le plus reconnaissant, le premier et le dernier que je puisse offrir à une femme. Pas elle. Elle m'a parlé de son amour avec une étrange désinvolture. Elle m'a expliqué les effets d'une impression violente. Elle m'a dit que seul un soudain mépris pourrait la sauver, parce qu'elle avait assez d'amour propre pour ne pas succomber sans gloire, en s'humiliant devant un homme qui ne la comprenait pas. Elle a employé, pour exprimer d'une façon éloquente sa sympathie, les mots les plus beaux qu'on puisse trouver dans un roman, et conclu son discours ininterrompu par des larmes qui m'ont paru plus éloquentes que sa verbeuse faconde.

Je ne sais ce qu'il y a de sublime, et de touchant dans les larmes d'une femme. Comme si Dieu faisait de leur humilité un instrument de leur triomphe, je me suis senti faiblir, tout en retrouvant tout mon courage, que pouvait m'inspirer le regret persistant d'Helena, comme on demande aux souvenirs de notre passé, qui a disparu avec toutes celles que nous avons eues, de nous donner quelque allégresse.

Je crois vous avoir dit que Dona Rosa est une belle femme. Quand j'ai fait son portrait, il y avait, dans cette physionomie, une teinte de bonheur, une agitation du sang qui lui venait en ces ardentes saisons du

cœur, une robuste vivacité, que dénonçait une heureuse indifférence pour les chagrins.

Ce n'était pas le cas hier. Rosa était livide. Ses yeux étaient ourlés de cernes bleutés, qui trahissaient peut-être le passage de bien des larmes cachées, dans de longues nuits désespérées. Bien que vaniteux, je ne me suis pas félicité, ma chère amie, d'avoir été la raison de ces souffrances. Si c'est pour moi qu'elles perlent, je n'en ai rien à faire de la gloire inutile qu'elles pourraient me procurer. Je n'en tire aucune, elles n'ont pas les vertus d'un baume sur mon cœur, elles ne refroidissent cette tête de glace ; elles ne me laissent pas dérober au passé un instant pour imaginer l'avenir d'un impossible bonheur.

Pourrai-je aimer cette femme en multipliant mes visites ? Non. Le rapprochement, c'est le divorce des grandes passions, que la distance avait réunies. Il tombe aux pieds de l'homme, le prisme cassé, quand l'haleine de la femme est si proche qu'il ternit les couleurs.

Et moi, je n'ai pas eu envie, en outre, de m'approcher, quand je l'ai vue de loin. Je n'ai pas senti ce contact inespéré, cette surprise électrique que chaque homme ne connaît qu'une fois dans son existence.

Le temps pourra-t-il faire ce que n'a pas fait un instant ? Non.

L'on dit qu'il existe un amour qui naît de l'habitude, une émanation de l'amitié que génèrent des aspirations identiques, le résultat d'une lente élaboration de deux esprits qui se consacrent au sacrifice mutuel de leurs penchants et de leurs désirs. Je ne sais pas en quoi cela consiste. La raison rejette ces théories candides.

Je ne crois qu'à l'amour qu'on n'attend pas, qui n'est pas engrangé par des sacrifices, que l'on ne calcule pas chaque jour.

Si l'on me dit que ces passions qui naissent d'un regard, d'un sourire, d'une rougeur subite, sont instantanées et éphémères comme le fœtus arraché à l'embryon, violemment, avant terme, je dirai que oui... que ces passions meurent dans la vie, parce qu'il y a la dalle du tombeau qui descend quand Dieu l'ordonne, mais il y a l'éternelle saudade que même la Providence ne peut dissiper en nos cœurs, qui s'enveloppe d'un bout de linceul volé à un autre cœur, qui l'a laissé veuf de tous les espoirs, et glacé face à tous les réconforts.

Je suis fastidieux, ma patiente amie, avec mes pleurnicheries. Accueillez-les avec amour, je n'ai même pas, pour couronner tant de souffrances, le pouvoir de les coucher sur le papier de telle sorte qu'elles suscitent la compassion de la seule personne qui puisse partager mes sentiments.

Je peins. C'est le rêve que j'ai fait il y a quelques jours. C'est Helena, quand elle m'a donné une rose fanée, et m'a dit : « Voici mon amour ; la rose tombera réduite en poussière ; mais la saudade se maintiendra perpétuellement chez les vivants, comme le germe de cette fleur. » Ces paroles, elle me les a répétées dans un rêve. Je l'ai vue telle qu'elle était le premier jour où les médecins lui ont dit de faire un voyage récréatif à l'île de Madère. C'est ce jour-là qu'elle a entamé son court voyage autour de sa sépulture !...

Adieu, mon estimable dame.

Votre ami dévoué

Paulo.

LETTRE VII

Le 29 octobre

Il s'est écoulé sept jours, depuis que je vous ai écrit, ma bonne amie. Vous ne conceviez pas la raison de mon silence quand, dans votre lettre plaintive d'hier, vous me reprochiez ma réserve, ou mon indolence.

Indolent, moi, Madame ! Moi qui ne connais pas cinq minutes de repos depuis le lever jusqu'à la tombée du jour ! Moi, qui compte les longs instants que prend le jour à s'assombrir !

Si je ne vous ai pas écrit... C'est que j'avais honte !... Vous devez me croire, Madame ! Je n'ai pas eu le courage de m'accuser moi-même de mes incompréhensibles faiblesses ! J'ai attendu ce lucide intervalle dans la démence dont je suis affecté depuis six jours, et les ténèbres s'épaississent de plus en plus.

Que se passe-t-il en mon âme ? Quelle transfiguration s'est manifestée dans ma vie ? Quel est ce jouet cruel qui vient me mystifier dans le recoin oublié où je me suis réfugié avec mes malheurs ?

Mon organisme subit la terrible influence d'une providentielle mystification ! J'étais, il y a huit jours, un homme mort pour le futur ; mes allégresses, je les ressuscitais en les tirant de la sépulture muette de mon passé ; ma vie était une saudade qui devait aveugler les yeux de ma raison avec son sinistre éclat, en me rendant fou, ou en me tuant. Je détestais le présent, parce que sous mes pieds, se trouvait la chaleur brûlante du désert, et aux horizons de mon espoir... même pas une goutte d'eau pour éteindre le feu qui me brûle sans parvenir à m'annihiler. Voilà ce qu'étais ! La solitude m'était chère. La sépulture d'Helena se peuplait

d'anges pour moi. Son image, esquissée dans chaque toile qui se trouve autour de moi, avait des yeux qui pleuraient, mais ses lèvres articulaient je ne sais quelles paroles encourageantes, qui m'enjoignaient de gravir avec le sourire de la résignation les marches de mon gibet.

Et cette vie a pris fin pour moi. L'image d'Helena a fui en larmes, épouvantée, de la solitude de ma chambre. Sa sépulture... est pour moi une dalle abandonnée par ses fantômes. J'ai commencé par ne plus croire à mes visions passées. J'ai raisonné froidement sur la vie et la mort ; sur la beauté qui fut, sur le cadavre qui est ; sur le cœur haletant d'amour, sur le cœur rongé par les vers.

Que se passe-t-il donc ? Qui a déchiré ce voile devant mes yeux ? Quel homme suis-je aujourd'hui, ou quel homme j'ai été durant ces deux années d'une incurable amertume ?

Entre moi et Helena... il y a Rosa Guilhermina ! La honte rougit mes joues, quand ces mots s'échappent de mon cœur ! Il me semble je la vois contracter son visage, sous l'effet d'un effarement indigné devant un tel changement ! Mon caractère lui présente le spectacle d'une inconcevable monstruosité ! Me voue-t-elle un légitime dédain, depuis ce moment-là ?

D'abord, je me suis moi-même méprisé. D'abord j'ai regardé avec un certain dégoût ma misère. Avant de vous voir reculer écoeurée devant la bassesse de mon âme, j'ai sondé les profondeurs de ma conscience, et je me suis trouvé ignoble, ingrat, insensible, parjure et vil !

Je suis très à cheval sur l'honneur, je veux m'absoudre de cette atteinte à la mémoire d'Helena, et ne le puis. Je vois qu'il me faut être cynique pour m'excuser, en me gaussant des fautes que la société m'impute. Je ne le puis, je ne suis pas capable de l'être, je n'ai pas entre les mains le pouvoir de déchirer le contrat que j'ai conclu avec Helena, dans ses derniers instants.

Mais j'aime Rosa. Quel est ce sentiment ? Comment me convaincre que j'aime cette femme ? Si c'est une illusion, comment ces chimères se dissipent-elles ?

Je ne sais ! Je me rappelle que j'ai senti un trouble inexplicable quand je l'ai vue pleurer. Je me souviens de l'avoir vue dans un rêve dont je me suis réveillé en balbutiant tendrement son nom. Je me rappelle que j'ai éprouvé du mépris, réveillé, pour la douceur de ce rêve... Mais mon âme était inquiète. Ma chambre me paraissait petite ; ce silence m'attristait... Je ne sais quelle voix me parlait, quel son angélique avait blessé une corde de mon cœur !... J'ai ri de ma fragilité. J'ai saisi un pinceau... J'ai dit à mon âme de m'inspirer les traits d'Helena... et les yeux alanguis de

Rosa ont surgi sur la toile avec deux larmes... C'était son image qui se levait de son tombeau pour me dire : « Voici mes larmes ; voici mon cœur qui est à nouveau né de mes cendres ; je te donne ici l'unique femme qui puisse remplacer celle qui n'aura plus pour toi un sourire sur la terre... Regarde : les vers on rongé mon visage. Ne nourris pas d'espoirs illusoires en d'autres mondes, parce que les limites de la vie, c'est la tombe... La matière seule est éternelle, mais la matière qui a frappé tes sens a été dissoute par le souffle du malheur... »

Je me suis retenu deux jours sous l'effet d'une incessante tribulation. Mon cœur me disait que Rosa m'écrirait. J'ai lu la lettre que j'avais reçue en restant indifférent, et j'ai pesé en mon âme tous ces mots. Je les ai trouvés sincères... Je les ai avidement chéris... Je me suis rappelé ce qu'elle m'avait dit, après. Je me suis reproché mon ingratitude. Je me suis senti orgueilleux de mon rival. J'ai redouté d'avoir paru un être indigne d'un si grand amour ! J'ai ressenti de la jalousie... Je voulais la voir... Il me fallait lui cacher la moitié de mon âme, en lui révélant une petite partie de mes sentiments...

Et je suis allé la voir... Je ne sais ce que je lui ai dit... Je me souviens que je lui ai ardemment serré la main ; que je lui ai demandé des larmes de pitié, et le courage de ne pas rompre un serment... Je pense qu'elle ne m'a pas compris, parce qu'elle m'a répondu avec un sourire, et s'est éloignée vivement de moi, le visage en feu...

Et depuis ce jour-là, je lui écris à chaque heure. Je ne lui montre pas mes lettres, parce que je ne puis me convaincre que mon cœur s'y exprime... C'est impossible !... Il y a là de la fascination !... Je ne puis avoir oublié Helena !...

J'ai besoin de vous rencontrer, ma chère amie !... J'ai écrit ce que je n'oserais exprimer à haute voix...

De votre reconnaissant ami,

Paulo.

LETTRE VIII

Le 25 octobre,

L'ingratitude est punie. Je commence à expier le parjure. Helena va être vengée par cette femme, qui s'est attaquée traîtreusement à mon cœur, quand je me jugeais de fer, face aux passions.

Rosa Guilhermina recule devant mes avances. M'approcher, ç'a été la glacer. De la tristesse profonde avec laquelle elle me regardait, avant la

chute honteuse qui m'a fait tomber du haut de mon orgueil, elle est passée à un visage jovial, à une conversation futile et puérile, à un je ne sais quel persiflage, et quelle raillerie qui me scandalise et me fait honte.

Cette femme a voulu m'éprouver, en mettant à l'épreuve mon orgueil. Elle s'est humiliée comme la vipère qui se love dans les bruyères, pour se dresser d'un saut que j'aurais dû fuir, atrocement blessé dans mon amour-propre.

Tout cela est inexplicable ; mais le fait existe avec une affreuse évidence ! Cette femme qui m'a provoqué, me méprisera demain... elle me méprise déjà aujourd'hui, et ose me dire qu'elle me reçoit, à cause de la délicatesse dont j'ai fait preuve à son égard !

Ce langage froid est le masque trompeur des caractères qui ne se soutiennent pas.

Quand la femme parle ainsi, c'est que l'amour, dans ses lèvres, a été une expression mensongère, qui est passée par là comme le mot « Dieu » qui est suivi, dans la bouche de l'impie, du mot « démon » !

Peut-on arriver à le croire, ma chère amie ?

Rosa serait-elle cette femme qui m'a écrit ? Je ne l'aurais pas vue pleurer ? Les larmes pourraient-elles se prêter ainsi à une infamie ? Y a-t-il des femmes qui tirent d'un cœur usé un tel profit ?

Hier, je suis allé la voir avec la stupide résolution de l'inviter à être ma femme ! Je ne pouvais plus me battre avec elle, ni avec moi. Un jour avant, je lui ai demandé la raison de sa froideur ; elle m'a répondu qu'elle était elle-même incapable de l'expliquer. Elle m'a dit qu'Alvaro da Sousa ne fréquentait pas sa maison, et elle ajouta qu'elle désirait apprendre de ma bouche la raison de ce comportement.

— De la mienne ?! lui demandai-je.

— Oui... De la vôtre... Pour ma part, je ne lui ai donné à lui aucune raison de délaisser une maison où il entrait en tant que parent... ce que j'ai fait, c'est de vous prier instamment Monsieur Paulo, comme lui, de ne point manifester de mésintelligences dont ma réputation souffrirait...

— Votre réputation est invulnérable...

— Ce n'est pas vraiment le cas... Vos fréquentes visites, et la totale absence d'Alvaro de Sousa suscitent des murmures dans le voisinage.

— Voulez-vous me dire par là de ne pas vous sacrifier aux murmures de vos voisins ?

— Il ne m'est pas nécessaire de rappeler ce devoir à votre honneur. Vous devez être le premier à vous rappeler la délicatesse de ma position face à un monde qui ne distingue pas les intentions les plus honnêtes, des plus abjectes...

— Vous montrez en raisonnant une admirable prudence, Dona Rosa !... Vous voulez me dire en somme que je ne dois plus venir chez vous...

— Je ne vais jusque là ; mais je dois vous demander de venir me voir moins souvent...

Je l'ai comprise...

Et je me suis levé brusquement pour me retirer. Il semble que mon cœur s'était détaché de ma poitrine. J'entendis un étrange bourdonnement qui me donnait de douloureux élancements à la tête. Tout était obscur devant mes yeux, et il n'y avait en moi aucune sensation qui ne me fît pas craindre un accès de démence.

Je suis sorti, et ce n'est qu'après être vraiment éloigné de cette maison fatale, que j'ai pensé à la grossièreté de mon départ. Comment se fait-il que je n'aie pas répondu à cette femme ? Quelle indignation, ou quelle noblesse d'âme a été la mienne, pour ne pas m'inspirer un mot qui la fît rougir ?! Serait-ce là un dérèglement moral, qui supporte sans broncher toutes les offenses ? Une longue infortune m'a-t-elle pétrifié ? Un amour d'une parfaite sainteté, générant d'éternels regrets, l'amour d'Helena, deux années pures dans le tabernacle de mon cœur, m'a-t-il rendu cynique ?

Je me suis posé ces questions. C'est un tourment de ne pas pouvoir y répondre. Je ne le puis. Je ne sais ce que je suis, ni ce qu'est cette femme !

Ce serait un malheur, un incurable cancer dans mon âme que la certitude qu'elle est aussi infâme qu'elle le laisse paraître !

Voyons si je puis l'absoudre... Oh ! Je voudrais l'absoudre, sans entamer mon honneur, ni le sien !... De quelle façon ?...

Y a-t-il par hasard une intrigue ? Laquelle ? Avec qui ? Dans quel but ?

Je ne sais pas, je ne la puis comprendre.

Elle m'a dit qu'elle ne m'a jamais déclaré de l'amour ! Est-ce que ce sera vrai ! Est-ce moi qui me suis fait des illusions ? Et cette lettre, alors, cette libre expression d'un sentiment soudain... Est-ce que tout cela n'a été qu'un rêve ?! Vous aurais-je menti ? La copie de la lettre que vous ai envoyée, a-t-elle été une ignoble imposture ?...

Comme elle est particulièrement horrible, ma situation ! Comme moi, en un clin d'œil, je vois tous les cas où un homme peut se suicider honorablement et crachant au visage d'une femme !...

Cette situation ne peut se prolonger ainsi... J'ai besoin de l'entendre... Elle doit savoir colorer sa dépravation d'une autre façon... Je vais jusqu'à vouloir qu'elle se défende, parce que ce qui se joue, dans cette défense,

c'est le salut de mon amour-propre... Que dira-t-elle ?... Que pourrai-je lui répondre ?

Ma bonne amie, il s'ourdit une surnaturelle conspiration à mon encontre... Je redoute, aujourd'hui plus que jamais, un accès de démence. Plaignez votre malheureux ami,

Paulo

LETTRE IX

Le 2 novembre

Tout est perdu.

Rosa Guilhermina va quitter Porto. Dona Anna do Carmo fait arrêter, il y a quatre jours, sa voiture à la porte de sa fille. Alvaro de Sousa les a réconciliées. Lisez, Madame, cette lettre que je reçois à l'instant :

« Confidente de mon amie, Rosa Guilhermina, je dois vous dire... que vos visites dans cette maison, tant qu'elle vivra chez moi, sont assez préjudiciables au futur bonheur de cette dame. Sa mère, informée des relations qui vous font venir dans ma maison, oblige Rosa à quitter Porto. Je me doute que sa destination ne se limite pas ici au Portugal.

« De votre côté, nous espérons, autant elle que moi, que vous ferez preuve d'une chevaleresque prudence que votre heureux caractère nous garantit. Si vous l'aimez, comme me le laissent croire les lettres que vous lui écrivez, employez-vous à ne lui causer aucun préjudice. Jusqu'ici, votre union avec une fille sans mère, aurait été possible. Comme, aujourd'hui, Dona Anna do Carmo reconnaît sa fille pour l'élever au rang où son argent l'a placée, je vous déclare, à mon grand regret, que vos efforts, en plus d'inutiles, seront nocifs.

« Avec la sincère estime de votre

« Affectueuse vénératrice,

« *Maria Elisa* »

Vous avez là, ma bonne amie, l'artiste aux prises avec la société. Elle vient me mettre une seconde fois son pied sur mon cou ! Je sens déjà ici cette douleur abjecte, et je ne suis même plus capable de sourire, quand elle a l'outrecuidance de me donner une gifle au visage ! Il faut avant tout être un homme. Je veux noblement m'enorgueillir de ma vilénie ! Cette douleur morale est plus forte que l'autre. Je sens mon amour s'évanouir, et je n'ai une âme que pour compulser les agonies d'une passion incom-

parablement supérieure. La blessure se referme ; mais je crois que l'on m'en a ouvert une incurable, en déchirant mon ancienne cicatrice.

J'ai aujourd'hui besoin de vivre, parce qu'il est impossible que je ne trouve pas une heure pour me venger.

Je vais quitter le Portugal... Non que je me reconnaisse assez pusillanime pour craindre de me consumer ici moralement... Ce n'est pas cela... C'est que, sous ce ciel, il n'existe pas pour moi de bon ange qui me soutienne dans cette lutte inégale contre mon inséparable démon.

J'ai de l'argent, il ne m'est ici d'aucune utilité. Je ressens le besoin de le dilapider... Je veux tomber dans une extrême misère, pour que la nécessité fasse de moi un artiste, et que le travail me sauve de ces loisirs qui me détruisent. Je ne sais où j'irai... Et je ne veux même pas le savoir... De je ne sais où va vous parvenir, ma si chère amie, une lettre de moi pour vous demander une larme. Si vous ne la recevez pas... Quand le silence vous fera croire que votre amitié a fait un ingrat, vous pourrez dire : « Ce malheureux, pour qui j'ai conçu une telle amitié, et qui a été si redevable à mes consolations, est mort ! »

Vous pourrez alors louer Dieu d'avoir arrêté la roue de mon infortune. Vous pourrez le remercier, en tenant que l'unique personne que je laisserai au monde avec mon nom en son cœur, la grâce qu'il accorde de la mort à peut-être le premier homme qui n'a jamais connu cinq minutes de bonheur dans son intenable existence de vingt-six ans.

Il se passe en ce moment en moi quelque chose de surnaturel. Je n'aime pas Rosa Guilhermina ; mais je ne la déteste pas non plus ! Ce que j'aimerais vraiment connaître, c'est le secret de ce caractère, parce que je ne serais pas cru si je racontais le passage de l'amour au dédain, le mensonge infâme qui m'a arraché aux bras d'un cadavre pour me plonger dans le désespoir.

La laisser là ! Je vais jusqu'à demander à Dieu... à Dieu ! l'infortune, qui est la mère de la piété ! Je me sens religieux, parce qu'au-dessus de ces turpitudes, il doit forcément exister un Créateur, qui a laissé le mal et le bien ici pour me déchirer. Ce Créateur doit être un juge, et je commence à le redouter à partir de cet instant... Je veux donc demander à Dieu de préserver l'avenir de Rosa Guilhermina. Les anges l'accompagnent. Cette expression populaire est la plus expansive et la plus touchante qu'elle puisse inspirer à mon âme. La dernière consolation du malheureux, c'est pardonner. Je pardonne... J'offre mon cœur à tous les poignards ; je baisse la tête devant tous les malheurs ; je plie mon genou face à toutes les violences, et je promets de ne jamais appeler infâmes les instruments

qui obéissent à la volonté supérieure du grand moteur de la vie, et de la mort, de l'honneur, et du déshonneur.

Je n'ai pas le courage de vous embrasser, ma chère sœur. Adieu. Votre ami de toute sa vie,
Paulo.

LETTRE X ¹

À Rome, le 4 avril 1825,

Ma chère amie,

Je nourrissais quelque espoir sur ma convalescence morale. Mon cœur, étourdi par de tumultueuses souffrances, las et endurci par les cicatrices d'une succession de coups, s'endormira, exténué... J'abordais à présent une nouvelle étape dans ma vie. L'insensibilité me promettait la tranquillité d'une vie végétative. Je m'endormirais sans larmes ; je me réveillerais sans soubresauts ; je verrais tout décoloré autour de moi ; j'ouvrirais, face à tout ce qui m'entoure, ces yeux de statue, sans vénérer le beau, sans éprouver de dégoût pour ce qui répugne.

Ce dernier bastion, je le sens s'effriter sous mes pieds. La convalescence de l'âme est suivie par la désorganisation de la matière.

Je souffre d'une affection que je sentais, depuis des années, fermenter dans mon cœur. À maintes reprises, je sentais d'extraordinaires palpitations, suivies de douleurs très aiguës, d'une abondante sueur, d'un mal-être physique et moral, d'un mélange d'agacement et de désespoir que j'attribuais toujours à l'inconsolable veuvage de mon âme.

Cette maladie à moins fait sentir ses effets aux premiers mois de mon voyage jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent. À un autre moment, cela ne me faisait rien de sentir s'aggraver mon mal ; mais, maintenant, je voudrais me voir libre, je voudrais vivre longtemps dans ce marasme de tous mes sens.

¹ Certaines lettres que l'on ne publie pas ne présentent aucun intérêt dans ce roman. Envoyées de Lisbonne, Cadix, Barcelone, Paris, Gênes et Milan, ce sont, presque toutes, des descriptions de lieux. L'on croit qu'elles ne rapportent toutes que des événements du passé. Est-ce intentionnel ou naturel ? Nous ne le savons pas. Son amie de Porto nous dit aussi fort à propos que, s'il lui écrivait, il ne faisait pas la moindre allusion à Rosa. La lettre que nous publions est la vingtième du paquet, écrite, comme on le voit d'après la date, cinq mois après le départ de Paulo. (NdA - Ed. 1868 - Porto)

Le Providence ne l'a pas voulu. Ça fait quinze jours que je souffre beaucoup. On dit que j'ai un anévrisme. Je ne sais ce que c'est... C'est la mort, qui m'a fui quand je l'appelais, et qui m'appelle quand je la fuis. Je ne puis lui souhaiter la bienvenue !

On m'envoie respirer l'air de ma patrie... Je ne partirai pas, pour l'instant, d'ici... Ce conseil de la médecine est un subterfuge futile.

Ma maladie, je l'étudie dans les livres où les médecins apprennent à la guérir. La mort est inévitable... On peut vivre de la sorte de longues années ; mais moi, je ne souhaite pas vivre ainsi...

Ces plaintes sont excessives pour une chose aussi transitoire que la vie !... Je dois être supérieur à cette matière infime qui se dissout le lendemain du jour où l'esprit envisage mille prospérités. Cela ne doit pas me faire de la peine de mourir, parce que je n'avais prévu aucun bonheur. Mon avenir serait une glaciale atonie, le sentiment d'être mort en mon cœur, apparemment en vie... Vivre ainsi parmi les hommes, ou parmi des cadavres, que m'importe ?... Je mourrai résigné.

Maintenant, je puis vous parler de tout, parce que tout m'est indifférent. Je lève aujourd'hui l'interdiction que j'ai imposée à votre bonté, mon amie. Vous pouvez me parler de Rosa. Qu'est devenue cette femme ?

Cela m'incommoder fort d'écrire. On me l'interdit, mais cette interdiction ne serait pas respectée, si ma tête me laissait en paix... Je sens un déplaisir aussi fort qu'une nausée. C'est un épuisement de la tête, et une lassitude de tout mon corps, que je ne puis atténuer qu'en ayant recours à l'opium, qui m'engourdit complètement. Adieu.

Votre ami de tout son cœur,
Paulo.

RÉPONSE

À Porto, le 6 mai 1825.

Mon bon ami,

Je demande à Dieu d'apaiser votre imagination. Vous vous supposez plus malade que vous ne l'êtes réellement. Votre esprit enflammé vous trompe. Ne vous laissez pas aller à la terreur qu'inspire la mort ; vivez, parce que cette peur est un signe que la vie vous est encore chère.

J'espère vous voir encore au Portugal, sans aucun souvenir de vos chagrins passés, et vivant pour faire le bonheur de personnes qui ont pour vous quelque amitié.

Quand vous perdrez l'idée fausse que vous vous faites de la société, vous verrez que votre mérite élevé engrange des estime, et que votre bon cœur trouvera, sans doute, un autre digne de lui.

Je ne veux pas que vous pensiez à la mort.

Vous me donniez tant d'espoirs de vous voir heureux, dans votre avant-dernière lettre, et il semble qu'à présent vous vous piquez de vous rendre malheureux, en confiant à votre si chère amie vos tristes prévisions !

Vous mesurez bien l'amitié que je vous manifeste en vous parlant. Je me suis accoutumée à vous traiter comme un frère, et je ne saurais aimer avec plus de tendresse un fils. Quand j'ai perdu mon époux, à la fleur de mes années, et une fille qu'il m'a laissée dans les bras, moi aussi, Monsieur Paulo, je me suis jugée morte pour tout. Je me suis assise sur la couche d'où j'avais vu sortir le cadavre de mon mari, et j'y ai attendu la mort. J'ai enlacé le berceau vide de ma fille, et demandé au Seigneur l'aumône d'une même sépulture pour trois êtres qui devaient s'y rejoindre.

Je vous ai trouvé à mes côtés, vous pleuriez avec moi la perte d'Helena, Monsieur Paulo, et vos nobles peines sont venues atténuer les miennes. Vous m'avez parlé du Ciel, de l'éternité, de l'union perpétuelle des âmes au sein de Dieu, et je vous ai cru. Comme vos paroles venaient sanctifier la douleur que je sentais en mon cœur, je les y ai gravées et votre image y est entrée avec elles pour toujours.

Je ne sais si je vous ai aimé ; mais si l'amour, ce n'était pas cette tendre amitié que je vous ai vouée, alors je ne sais ce qu'est l'amour.

Ce n'était pas ce qui enflamme la jalousie, parce que je n'en ai jamais senti. Votre triste aventure avec Rosa m'a contristée parce que, dès le début, j'en ai prophétisé la triste fin. Elle s'est produite bien au-delà de ce que j'avais annoncé.

Je ne vous ai jamais parlé ainsi parce que... Laissez-moi céder, moi aussi, à je ne sais quelle mystérieuse et triste inspiration... J'ai l'impression que je ne vous verrai plus... C'est une folie, une hallucination, mais mon cœur le sent à un tel point que je ne puis retenir mes larmes... Je ne vous ai jamais parlé ainsi parce que vous... avez aujourd'hui vingt-sept ans, et moi trente-sept... Les malheurs n'ont encore pu me vieillir tout à fait, et je craindrais de vous tromper, en vous faisant nourrir, s'agissant de notre amitié, quelque supposition erronée, qui pourrait me rendre fort malheureuse, ou fort heureuse.

Ces craintes ont disparu. Je comprends à présent qu'il n'y a rien de commun entre nous mise à part une amitié illimitée qui va jusqu'à inspirer une honnête confiance. Je ne pouvais être pour vous autre chose.

Je vous ai déjà beaucoup parlé de moi. Voulez-vous que je vous parle de Rosa ?

Après son départ, la fille d'Anna do Carmo est allée vivre avec sa mère, en amenant avec elle la veuve du négociant de la rue das Flores. Je les ai rencontrées chez Don Antonio de ***, et je les ai trouvées belles, toutes les deux.

Maria Elisa faisait perdre la tête à S*** C***, Rosa Guilhermina, un peu triste, essayait avec indifférence la cour opiniâtre d'Alvaro de Sousa. Il y eut, à cause de Maria Elisa, de petites misères salonnardes, de ces jalousies séniles, qui permettent à nos vieillards de s'imaginer qu'ils sont de jeunes gens. Heureusement, le zèle ne leur fait pas défaut pour ne pas laisser transpirer d'aristocratiques imprudences, qu'ils savent dissimuler dans leurs manoirs.

Recevez à présent une nouvelle qui ne doit plus blesser votre vanité, ni même troubler votre cœur.

Rosa Guilhermina va se marier.

Voulez-vous savoir avec quel descendant de trente aïeux ?

C'est un petit-fils sans aucun aïeul connu.

Je ne sais s'il y a six ans ou plus que Rosa Guilhermina a vécu quelque temps chez le négociant Silva, rue das Flores, à qui son père, l'archidiacre de Barroso, a voulu la marier.

Rosa s'y est laissé courtiser par un certain José Bento, le fils d'un mercier. Ce jobard (Maria Elisa dit que c'en était un comme on n'en fait guère, et je crois qu'il continue à l'être) étudiait le latin chez Passos, dont le potager jouxtait celui de l'archidiacre, passage do Laranjal ou Bomjardim. À cause d'elle, et sous ses yeux, ce garçon a reçu des coups de martinet. Le lendemain, le maître qui l'avait châtié, est apparu mort, et José Bento a disparu.

Il est allé au Brésil, où il est resté quelques années, il y a vendu des viandes sèches. À la fin, son patron meurt, et le laisse maître d'une richesse qui semble extraordinaire, vu le faste qu'il a étalé, en se présentant à Porto.

Plus personne ne se souvenait du fils du mercier qui était mort. José Bento de Magalhães e Castro, d'après le nom qu'il se donne, a caché un certain temps sa naissance, mais, un jour, il s'est présenté chez Anna de Castro, en demandant l'autorisation de voir Rosa Guilhermina.

La veuve apparaît, mais elle ne se rappelait plus les traits de son premier soupirant. José Bento se déclare, et demande la main de Rosa.

Je ne sais ce qui s'en est suivi. La rumeur de leur prochain mariage s'est aussitôt répandue. Le sieur Magalhães e Castro est reçu dans les meilleures maisons. Il a obtenu un titre de noblesse, et entrepris d'édifier au Reimão une gentilhommière avec les armes des Castro e Magalhães. On me dit que dans huit jours Rosa disposera de grands biens de fortune, et que ses équipages seront les plus brillants.

J'aimerais que vous souriez, avec la fine ironie du talent et de l'expérience, comme je souris franchement des grotesques évolutions du monde.

Cette lettre s'étend en longueur, et il part pour Cadix, le yacht qui doit l'emporter.

Adieu, mon très cher ami. Écrivez-moi pour me dire que vos frayeurs se sont évanouies. Restez en vie pour votre sœur qui tient à vous.

LETTRE XI

À Rome, le 28 avril 1825,

Je vous rends grâce, ma très chère amie ! Votre lettre est un modèle dont devraient s'inspirer les rares anges qui ont reçu de Dieu la divine mission de consoler des malheureux.

Mon cœur avait éprouvé une étrange allégresse deux heures avant d'ouvrir votre lettre. C'était le pressentiment.

J'ai eu une heure de lumière. J'ai retiré l'arôme de toutes les fleurs de la vie. Mon cœur se dilatait. Ses palpitations étaient frénétiques comme celles de mon sang, surpris qu'il était par l'image d'une femme que l'on juge morte, et à jamais perdue.

C'était justement l'heure où vous deviez me parler ainsi. Quelques mois avant, ce langage entraînerait votre malheur, le mien est fixé par le destin depuis le ventre de ma mère.

Vous avez été mon amie, autant que vous pouviez l'être. C'est moi qui ai épousé votre cœur veuf d'un époux et d'une fille. C'est là une sainte vanité qui ne déshonore pas un presque moribond. Vos révélations, mon cœur les accueille comme un dépôt sacré que je confierai bientôt à ma sépulture.

Ma mort prochaine n'est pas une chimère née d'une ardente imagination. Je vous ai déjà dit que je veux vivre et que je ne le puis... Je

languis, parce que tous mes efforts ne mènent à rien. J'enfonce mes ongles au bord de l'abîme, mais mon corps glisse, et ma chute est inévitable.

Je meurs à vingt-sept ans. Je pars, vieilli par des épreuves de toute sorte. Il me reste à savoir ce qu'est l'indigence : la nuit de ma vie est bien trop avancée pour que je la connaisse. Mon jour éternel va se lever, et la lumière matutinale de ce jour a jeté ses rayons tout autour de moi, quand vos paroles sont venues peupler de belles visions la solitude de ma chambre.

C'est l'amour qui m'a tué ! Je puis le dire avec la fierté d'une noble martyre. C'est l'amour qui m'a tué ! Cette grande âme n'était pas faite pour cette société. Je la lui ai offerte, elle l'a dédaigné... Je l'ai jetée à ses pieds... On l'a piétinée... On m'a infligé une vilénie, parce que j'étais très noble... Je sais que je l'étais, parce que j'ai pardonné à tous ceux qui m'ont tailladé les chairs jusqu'à atteindre mon cœur... Ils ne m'ont pas reconnu, et je ne les ai pas reconnus quand il en était temps. C'est fort tard que le monde s'est découvert à mes yeux, tel qu'il est, j'avais d'une certaine façon le droit d'être heureux, ce bonheur m'arrivât-il par la porte du déshonneur. Je n'ai pas voulu. Mon intégrité m'a coûté la vie, parce que j'ai fui le monde pour la solitude, afin de digérer le fiel que l'on m'a donné, et j'ai insisté pour mourir avant de le cracher à la face de la société.

Je recommande l'infamie à tous les infortunés, s'ils n'aspirent pas au martyre. S'ils sont insultés, qu'ils se dédommagent. Qu'ils balaient leur éducation, leur honneur, leur fierté et leur dignité, toutes les fois que leur vengeance dépendra de leur vilénie, de leur déshonneur, de leur impudence, de leur effronterie.

Excusez-moi... J'ai oublié que j'écrivais à une dame, qui n'a pas encore résolu les écœurants problèmes de l'infamie. Ma tête est un volcan. Ce n'est pas encore la démence qui m'égare, mais ce peut être la fièvre.

Cela fait trois jours que je ne me lève pas. Je suis presque seul. J'ai chez moi un médecin quelques minutes par jour, un moine portugais qui cherche à gagner ici son salut éternel, et un domestique qui me sert un bouillon, et ne comprend pas ce que je lui dis.

Voici ma famille la veille d'un voyage infini... Il me manque ici une femme qui soit pour moi une épouse, une mère, ou une sœur. Au Portugal, quand ces attaques m'annonçaient ma mort, j'ai pensé à maintes reprises que mon dernier regard rencontrerait vos yeux, Madame.

Votre image se trouvera ici, votre portrait qui me sourit, ce portrait que vous m'avez concédé à la demande de notre pauvre Helena...

Je ne puis...

Ah !... J'oubliais de vous dire que l'histoire de Rosa Guilhermina est une belle farce... Elle m'a fait sourire ; mais, dans mon cœur, je l'ai plains !... c'est une femme bien triviale !...

Adieu, ma sœur chérie... sera-ce le dernier ?...

Paulo.

«Voilà la dernière lettre que j'ai reçue de Paulo, dit la dame qui me l'a donnée à lire, et la copie de toutes.

« – Qu'avez-vous senti après l'avoir lue ?

« Ce que j'ai senti ?... Je ne m'en souviens même plus... Cela s'est passé il y a trente ans, et la mémoire du cœur à soixante-six, est émoussée, mais, si vous voulez que je vous exprime en réalité mieux que toutes les paroles ce que j'ai senti, il me suffira de vous dire que deux jours après, je suis partie pour Rome...

« – Pour Rome ?

« – Ça vous étonne ?!

« – Vous aimiez donc Paulo...

« – Si je l'aimais !... On ne pose pas de ces questions à une vieille. Vous vous moquez de moi, si je laissais parler mon cœur, il vous répondrait comme il y a encore trente ans.

« – Je ne puis me moquer de ce que la vie a de plus grave et de plus triste...

« – L'amour !... Vous avez raison... C'est bien triste de l'évoquer ; mais le ridicule nous contraint d'étouffer les expansions d'un cœur qui n'a pas encore vieilli. L'on dit que les cheveux blancs sont vénérables. S'ils le sont, il ne le sont que chez les patriarches, les prophètes, et les apôtres... Vous voulez que je vous dise que j'ai aimé Paulo ? Eh bien oui... Je l'ai beaucoup aimé... Quand je l'ai connu, j'étais déjà mariée ; mais j'ai été une épouse manifestant toutes les vertus, et résignée à accepter tous les sacrifices. »

La fille du général *** aimait Paulo.

Ma maison était l'unique endroit où ils se retrouvaient. Je me suis imposé cette violence, je me suis prêtée au douloureux service de les rapprocher, parce qu'il me fallait neutraliser un poison avec un autre poison.

Helena est morte, et Paulo s'est réfugié chez moi, pour pleurer avec moi. J'étais, ainsi que son tombeau l'unique passe-temps de son existence tourmentée.

Je suis devenue veuve. Je l'ai toujours trouvé à mes côtés. J'ai sondé bien délicatement son âme, et je l'ai trouvée froide. J'ai compris qu'il était mon ami, parce que je lui parlais beaucoup d'Helena. Un tel homme ne pouvait m'aimer...

— Parce qu'il ne vous a pas ouvert son âme ?

— Si elle n'est pas usée par le libertinage, ou si elle n'est pas prodigieusement stupide, une femme ne fait jamais de telles révélations. S'il m'avait demandé si je l'aimais, je lui aurais répondu que non, et je rougirais, honteuse de lui avoir menti, ou parce que j'éprouverais le remords de l'avoir offensé... L'on me dit que les femmes d'aujourd'hui révèlent facilement le fond de leur âme. Si ce n'est la mode qui les absout, ce n'est sûrement pas la pudeur... Je ne lui ai enfin jamais dit que je l'aimais, et il ne m'a donné aucune occasion de le lui dire.

Un an avant de connaître cette femme fatale...

— Qui ? Rosa Guilhermina ?

— Oui... Un an avant de la connaître, il venait rarement chez moi. Il vivait fort seul ; il me disait, dans ses nombreuses lettres, qu'il vivait en courtisant son art, qu'il avait beaucoup de portraits d'Helena, et qu'il ne volait à la peinture que le temps qu'il lui fallait pour visiter, à São-Francisco, sa sépulture.

En entretenant des relations avec Rosa, sans en avoir l'intention, Paulo m'a outragé autant qu'il était possible !... La jalousie m'a dévoré quelques jours, et j'ai connu des moments où j'ai détesté l'infâme caractère de ce malheureux garçon... Habitée pourtant à me dominer, j'ai rattaché mon masque, et l'ai reçu aussi aimablement chez moi pour écouter ses expansives apologies de Rosa Guilhermina.

J'ai des remords d'avoir ressenti une cruelle allégresse, quand cette femme l'a dédaigné...

« — Naturellement... quelque intrigue...

« — Ourdie par moi ?...

« — L'amour, souvent, oblige...

« — À commettre des vilénies ? Pas l'amour noble... Je n'ai pas ourdi d'intrigues... Rosa l'a dédaigné, parce que son caractère était le caractère de sa mère... Anna do Carmo était née sur la paille, elle avait été la maîtresse d'un prêtre, elle avait été l'épouse adultère d'un libraire, elle

avait été chassée de chez sa fille, et l'avait pour finir reçue dans ses salons, sans ressentir la moindre honte de son passé, la moindre atteinte à sa dignité. Fille d'une telle mère, elle ne pouvait apprécier l'amour de Paulo qui avait aimé une femme, qui était morte pour lui.

J'allais oublier mon histoire... Je suis allée à Rome, j'y suis arrivée vingt jours après avoir reçu cette lettre.

« — L'avez-vous rencontré ?

« — Enterré... Il était mort six jours avant... À côté de son chevet, il y avait mon portrait... C'est celui que l'on voit là. »

Je l'ai regardé... Personne ne dirait que cette dame pût avoir été aussi belle !

Les larmes coulaient deux par deux sur son visage... J'ai voulu la divertir de cette douloureuse situation en lui demandant :

— Êtes-vous longtemps restée à Rome ?

— Trois jours... Je suis ensuite revenue au Portugal... Laissez-moi pleurer, car il y a bien des années que je n'ai parlé à personne de cet homme... Vous voulez savoir le reste de cette histoire, qui vous donne le sujet de votre roman ?... Cette dame que vous mentionnez dans votre prologue peut vous la raconter.

— Avec moins d'esprit que vous...

— Je vais donc vous la dire : Rosa Guilhermina est morte, il y a six ans à Lisbonne, avec le titre de vicomtesse de ***. Son mari vit encore... C'est un des plus riches propriétaires de ce pays...

— Et Maria Elisa ?

— Cette femme s'est perdue... Elle a été la maîtresse de S*** C***, qui a fait du scandale à Porto, et a troublé la tranquillité de sa maison, et de celle de ses maîtresses, lesquelles étaient presque toutes mariées. Puis, comme il était mort, Maria Elisa, qui avait vécu avec Rosa, prit le contre-pied des conseils de José Bento, et abandonna son amie pour se laisser aller en menant une vie dissipée sans prendre la peine de la colorer des nuances variées de l'hypocrisie. Elle a atteint le dernier degré de la misère ; mais d'une misère prosaïque et vulgaire qui ne peut être traitée dans un roman. Elle ne souffrait ni de la faim, ni de l'absence de vêtements. C'était la négation de tous les sentiments honorables. Quand elle a touché le fond, elle a reçu une importante mensualité de Rosa ; mais elle l'a dissipée avec des amants. Elle a fini par vieillir. Rosa était morte, et le vicomte de ***, qui l'avait soutenue, sur les instances de son épouse, l'a complètement abandonnée.

— Est-elle encore vivante ?

— Elle est morte peu après que vous avez commencé votre roman. Le jour même où en est sorti le cinquième épisode dans la *Concordia*.

— Est-elle morte dans la misère ?

— Non Monsieur. La dernière qui est venue à son secours, c'est moi. Il ne lui a pas manqué un lit, un médecin, une infirmière, et un prêtre jusqu'au dernier moment.

— Il devait être terrible, à ses derniers jours, le regard de cette femme sur son passé !...

— Je crois que non... le malheur efface la mémoire... Par je ne sais quelle faveur de la Providence, la femme qui se dégrade n'a plus le sentiment intime de sa dignité perdue. Elle est tombée, du lit à la sépulture, impassible, comme la pierre qui tombe insensiblement du sommet des montagnes au fond de l'abîme...

— J'ai oublié de vous demander comment Rosa a vécu avec José Bento...

— Elle a mené une vie honorable, et semble-il heureuse.

— A-t-elle laissé des enfants ?

— De son second mari, aucun.

— Et cette Assucena, dont on m'a dit qu'elle était si belle ? Elle doit avoir aujourd'hui trente ans...

— Elle est morte il y en a deux... Vous voulez connaître la vie de cette femme ?

— J'aimerais bien...

— Mais vous devez rédiger un autre volume.

— La vie d'Assucena offre-t-elle une matière suffisante ?

— C'est un triste roman... Vous allez l'écrire, et l'intituler LA PETITE-FILLE DE L'ARCHIDIACRE.



René Biberfeld - 2024

